



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





BCU - Lausanne



1094800440

VOYAGE
AUX INDES ORIENTALES
ET
A LA CHINE.

TOME SECOND.



VOYAGE AUX INDES ORIENTALES ET A LA CHINE.

Fait par ordre du Roi, depuis 1774 jusqu'en 1781:

DANS lequel on traite des Mœurs, de la Religion, des Sciences & des Arts des Indiens, des Chinois, des Pégouins & des Madégaſſes; ſuivi d'Observations ſur le Cap de Bonne-Eſpérance, les Iſles de France & de Bourbon, les Maldives, Ceylân, Malacca, les Philippines & les Moluques, & de Recherches ſur l'Histoire Naturelle de ces Pays.

Par M. SONNERAT, *Commiſſaire de la Marine, Naturaliſte Penſionnaire du Roi, Corrépondant de ſon Cabinet & de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Membre de celle de Lyon.*

TOME SECOND.

C
1038^a



A PARIS,

chez } FROULÉ, Libraire, pont Notre-Dame.
 } NYON, rue du Jardinet.
 } BARROIS, le jeune, rue du Hurepoix.

M. DCC. LXXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce Volume.

L I V R E T R O I S I E M E. *De la Religion des Indiens.*

CHAP. I.	<i>Des Dogmes des Indiens:</i>	
		Page 1
CHAP. II.	<i>Du Culte des Indiens.</i>	27
CHAP. III.	<i>Des Livres Sacrés des Indiens:</i>	
		31
CHAP. IV.	<i>Des Temples.</i>	45
CHAP. V.	<i>Des Fêtes des Indiens.</i>	55
CHAP. VI.	<i>Des Cérémonies particulières des Indiens.</i>	108
CHAP. VII.	<i>Des Religieux Indiens.</i>	112
CHAP. VIII.	<i>Des pratiques de vertu, de la Métempsychose, du Paradis Et de l'Enfer.</i>	127
CHAP. IX.	<i>Du Gange.</i>	143

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. X.	<i>Système des Indiens sur la Création du Monde.</i>	153
CHAP. XI.	<i>Système des Indiens sur la durée du Monde & ses différens âges.</i>	176
CHAP. XII.	<i>Division des Siècles, des Années, des Mois & des Jours.</i>	191
CHAP. XIII.	<i>Des jours heureux & malheureux.</i>	198
CHAP. XIV.	<i>Symbole des Brame.</i>	214
LIVRE QUATRIEME.		
CHAP. PREMIER.	<i>De la Chire.</i>	221
CHAP. II.	<i>Du Pégû.</i>	285
CHAP. III.	<i>De l'île de Madagascar.</i>	315
CHAP. IV.	<i>Des îles de France & de Bourbon.</i>	359

Fin de la Table des Chapitres.

VOYAGE



VOYAGE
AUX INDES ORIENTALES
ET
A LA CHINE.



LIVRE TROISIÈME.
DE LA RELIGION DES INDIENS.



CHAPITRE PREMIER.

Des Dogmes des Indiens.

LA conformité des dogmes des Indiens avec ceux de tous les Peuples de l'Asie, avec ceux des Chaldéens, des Égyptiens, des
Tome II. A

Phéniciens, des Grecs & des Romains, prouve assez que toutes ces religions, différentes en apparence, n'ont eu qu'une même origine. Si l'on en croit les monumens & les traditions indiennes, l'Inde fut le berceau de toutes les religions, & les anciens *Brachmanes* en furent les inventeurs. Ils les établirent d'abord dans cette heureuse contrée, dont ils étoient les législateurs & les prêtres ; mais bien-tôt la réputation de leur sagesse s'étendit sur toute la terre, les Philosophes de toutes les nations voulurent être leurs disciples : sacrifiant tout au desir de s'instruire, ils se rendirent en foule chez les Indiens, & quand ils se furent appropriés les principes & la morale des *Brachmanes*, ils les rapportèrent dans leur pays, où ils les naturalisèrent (a).

Ne cherchons point d'autre origine au

(a) L'histoire nous apprend que les Égyptiens commercèrent avec les Indiens ; que les Grecs & les Romains tirèrent leurs fables & leurs principaux cultes des Égyptiens, & que

dogme ingénieux de la métempfycofe, que Pythagore introduisit dans l'Italie : Vichenou l'avoit établi dans l'Inde, & Pythagore l'adopta dans un voyage qu'il y fit. Les Égyptiens, les Grecs & plusieurs autres Peuples, les Juifs même, au commencement de l'Église, en firent la bafe de leur religion (a).

les Juifs eux-mêmes reçurent une partie de leurs dogmes de cet ancien Peuple.

Voyez la *Dissertation* de M. Schmit sur une Colonie égyptienne établie aux Indes, couronnée par l'Académie des Inscriptions : voyez aussi l'*Histoire du commerce & de la navigation des Égyptiens*, par M. Ameilhon ; les *Recherches philosophiques sur les Égyptiens*, &c.

(a) Il y a grande apparence que ce dogme est de la plus haute antiquité. Pour peu qu'on observe la nature, on voit en effet que rien ne s'anéantit, mais que tout change de forme ; ce qui conduit naturellement à imaginer que les mêmes parties qui composent un homme, après avoir subi une infinité de formes différentes, se trouveront un jour rassemblées comme elles l'étoient d'abord. La Physique étant certainement la première science cultivée, les métamorphoses continuelles des êtres sont un objet frappant, qui a conduit à l'idée de la métempfycofe.

Un Ancien regarde ce système comme un mensonge officieux, qui adoucit l'horreur que l'homme a naturellement de

La métempfycofe est un dogme fondamental , qui n'a pu passer des Indiens chez d'autres Peuples fans que la plus grande partie de leur religion n'y pafsât avec elle ; de manière que l'Europe, l'Asie & l'Afrique font certainement redevables de leurs dogmes primitifs aux anciens Brachmanes.

Quelques Écrivains célèbres ont voulu que les Brames foient les descendans des Brachmanes (a) : la reffemblance de nom

la mort, par la penfée confolante qu'il ne cefse de vivre que pour recommencer une autre vie, & que fon ame ne fait que changer de demeure. Pythagore difoit fe fouvenir qu'il avoit habité quatre corps différens, & c'est lui que Virgile défigne dans ces vers :

*Ipfe ego, nam memini, Trojani tempore belli
Penthoïdes Euphorbus eram.*

(a) Tous les anciens Hiftoriens & beaucoup de modernes les ont même nommés *Brachmanes* ; quelques-uns leur donnent le nom de *Braméfus*, d'autres les appellent *Bramins* ou *Bramines* : *Jean de Bairos*, Hiftorien portugais, les appelle *Bramanes* ; *Jean de Touift*, dans fa *Description du royaume de Guzurate*, dit qu'on les appelloit *Bramans*. Plusieurs font tombés dans une erreur plus grande : ils ont fait descendre les Brames d'*Abraham*, par les enfans qu'il eut de *Céthura* fa

a vraisemblablement produit cette erreur ; mais si l'on consulte les Livres sacrés des Indiens, on verra que les Brames ne se répandirent dans l'Inde que lorsque Vichenou, sous le nom de Rama, vint y prêcher sa doctrine : ainsi nous devons regarder les *Lamas*, les *Bonzes de Foé*, ceux de Siam, du Tunquin, de la Cochinchine, les *Talapains* du Pégû & d'*Ava*, les prêtres de Ceylan, ceux de l'Égypte & de la Grèce comme les successeurs des anciens Brames ou de leurs disciples ; & je crois qu'il n'y a que les *Saniaffis*, espèce de Religieux indiens, qui soient les vrais descendans des Brachmanes.

concubine ; car, disent-ils, ceux-ci, selon l'Écriture, ayant été chassés de la maison paternelle & se retirant vers l'Orient, ont pu s'établir dans les Indes, & former un peuple nouveau dans ces climats brûlés par l'ardeur du soleil.

St. Épiphané sur-tout est de cette opinion, & dit, dans son ouvrage *contre les hérésies*, que les enfans d'Abraham sortis de Céthura, ayant été bannis & comme abandonnés de leur père, s'étoient retirés dans le pays de *Magodia*, contrée de l'Arabie heureuse, & qu'ils ont pu de-là parvenir jusqu'aux Indes.

Aucun Peuple n'est plus attaché à sa religion que les Indiens; elle n'a souffert aucune variation depuis cinq mille ans, c'est-à-dire, depuis l'institution de la secte de Vichenou, postérieure de plusieurs milliers d'années à celle de Chiven : ils ne sont pas moins attachés à leurs coutumes, qui leur paroissent autant de principes admirables de la loi naturelle, suivant lesquels les anciens de chaque Caste jugent les différends qui surviennent entre ses membres. Leur aversion pour les coutumes des autres Nations ne peut se concevoir : quoiqu'ils soient vexés dans l'intérieur des terres par les Mogols, ils préfèrent un joug tyrannique à la tranquillité dont ils jouissent dans les Comptoirs européens; rien ne peut les familiariser avec leurs usages, & leur haine en vivant parmi eux ne fait qu'augmenter : quelques Marchands seulement, plus par intérêt que par inclination, montrent moins d'éloignement pour les étrangers; mais les Brames, les Pénitens & beaucoup d'autres

ont une horreur invincible pour tout ce qui se ressent des mœurs de l'Europe ; ainsi je ne crois pas qu'on puisse jamais les faire changer de culte. A l'exemple des Mogols, il sera possible de ravager leur pays , d'exercer sur eux toutes les cruautés imaginables, & de les plier au joug de la servitude ; mais on ne les forcera point à abandonner les Dieux qu'ils révèrent. Si quelquefois on en a converti quelques-uns à la religion chrétienne, ce n'étoient que des malheureux de la lie du peuple, en qui le sentiment de la misère absorboit tous les autres, & pour qui toutes les religions étoient égales. D'ailleurs, ils ne furent jamais initiés, & conservèrent toujours les usages de leurs ancêtres. Toute l'éloquence des Missionnaires est-elle parvenue à convertir un seul Brame ? Ce dernier embrasseroit-il la religion chrétienne pour devenir l'égal du Paria, lui qui se croit au-dessus des Rois, & se regarde comme faisant partie de l'Être suprême ? Si *Mahomet* étendit sa nouvelle

doctrine dans l'Inde, ce ne fut que chez les Tartares & les Persans ; il est vrai que les Mogols, qui l'avoient adoptée, s'établirent dans l'Indostan, après en avoir fait la conquête ; mais les Gentils devinrent leurs esclaves sans embrasser leur culte.

En comparant les dogmes anciens des Brachmanes avec les fables absurdes & les pratiques superstitieuses qui dégradent les Indiens de nos jours, on seroit tenté de croire qu'ils ont dégénéré de leurs ancêtres, qui ne reconnoissoient qu'un Dieu parfait & immuable ; mais on sent que cette idée intellectuelle de la Divinité ne pouvoit pas subsister long-tems chez une nation apathique. Il fallut recourir aux images sensibles. Les Prêtres inventèrent des fables & des allégories qu'ils substituèrent aux vérités simples ; bien-tôt elles furent consacrées par l'ignorance & l'amour du merveilleux, & sans doute elles subsisteront long-tems, parce qu'il est fort rare de trouver chez eux quelqu'un qui par l'effort de son génie s'élève

au-dessus du vulgaire : éternés par le climat , avilis par l'esclavage , toute leur existence se réduit à végéter dans l'incurie ; ne voulant pas même avoir l'embarras de penser , ils se reposent sur les Brame du choix de leurs idées & de leurs actions.

De tous les ouvrages écrits sur la Mythologie indienne , le meilleur est sans doute celui de M. Dow ; encore ne donne-t-il qu'une idée superficielle de la religion du Bengale : cependant à quelques différences près , occasionnées par les sectes & sur-tout par le langage , on voit que les principes sont les mêmes que ceux des Tamouls. Des gens qui parloient la langue du Bengale , dictèrent à M. Dow des noms qu'il écrivit suivant la prononciation anglaise ; tandis que ce sont des Tamouls qui me les ont dictés dans leur idiôme : il doit en résulter une différence à ne pas se reconnoître ; mais les noms ne seroient rien si les idées étoient les mêmes sur la création du monde & sur l'origine des Dieux.

Les anciens Peuples de l'Inde adoroient le soleil & la lune (a) : ce culte même subsiste encore chez quelques Indiens, qui, toujours éloignés des autres hommes, ont vécu sur les montagnes & dans les bois ; puis ils devinrent adorateurs du feu, soit qu'ils regardassent cet élément comme faisant partie du soleil & de l'être qui vivifie tout, soit

(a) Tous les Peuples ont adoré le soleil : les Juifs & les Israélites lui rendirent des hommages ; la secte des Esséniens, chez les Hébreux, saluoit tous les jours le soleil levant, & l'invoquoit le matin pour le prier de se montrer. Dieu défendit expressément cette idolâtrie, & voulut qu'on lapidât ceux qui seroient trouvés coupables d'avoir adoré le soleil ou la lune (*Deuter. 17, v. 3*). Dans le livre *des Rois*, chap. 2, cette idolâtrie est rapportée comme la principale cause de la ruine du royaume des Juifs, qui fut ravagé par des ennemis que Dieu suscitoit pour servir sa vengeance. Plutarque chercha à détruire ce culte chez les Grecs. Il dit, dans son livre d'*Isis & d'Osiris*, qu'il ne faut pas adorer les élémens, le soleil ni la lune, parce qu'ils ne sont que des miroirs dans lesquels on peut reconnoître quelque trait de la sagesse infinie du Créateur, qui les a faits si beaux & si brillans.

Les Brames lui adressent encore tous les matins des prières, en faisant le Sandivané ; & l'on a vu dans des siècles modernes tout un vaste continent n'avoir pas d'autre Divinité.

qu'ils trouvaient dans son extinction l'emblème de la vie & du dépérissement de la nature. Ce qui semble confirmer cette dernière idée, c'est l'hommage qu'ils rendent à *Aguini*, Dieu du feu ; ils ne l'adorent que parce que le feu est la figure de Chiven, Dieu destructeur ; ils entretiennent encore sur la montagne de Tirounamaley un feu pour lequel ils ont une grande vénération (a).

Les Brachmanes, dont le dogme principal étoit l'unité de Dieu, devinrent leurs Prêtres.

(a) Tous les Peuples ont eu des feux sacrés : les Athéniens avoient un feu perpétuel gardé par des veuves, & chez les Romains, il étoit entretenu par des vierges. Le *Lévitique* ordonne aux Juifs d'avoir un feu-sacré qui brûle continuellement. Les Grecs en avoient un dans le temple d'Apollon ; les Parfis ou Guébres, descendans des anciens Perses établis dans le Guzurate, tiennent d'eux un feu sacré qu'ils adorent encore, parce qu'ils le regardent comme l'image de Dieu. Les Caldéens l'adorèrent aussi, de même que les Peuples de l'Amérique. Lorsqu'il s'éteignoit, c'étoit un présage de toutes sortes de malheurs pour l'État. Tous les Peuples, en un mot, ont regardé cet élément comme la cause de la vie, de la destruction & de la renaissance du monde. Les lampes de nos temples sont un reste de l'ancien culte du feu.

L'étude de ces Philosophes, comme celle des Brames, étoit d'annoncer la pluie & le vent, dans une espèce d'almanach. Leur désintéressement, leur vie sobre & retirée, de même que leur morale austère, & les pénitences rigoureuses qu'ils s'imposoient, les firent regarder comme des Sages, & leur doctrine s'étendit dans toute l'Inde; mais bien-tôt les Brames détruisirent cette secte & changèrent l'objet du culte; ils le firent adresser aux trois principaux attributs de Dieu, celui de créer, de conserver & de détruire. Ces trois êtres métaphysiques furent personnifiés dans la suite, & formèrent trois Dieux différens, désignés sous les noms de *Brouma*, de *Vichenou* & de *Chiven*.

Cette division forma trois sectes, qui, poussées par leurs Prêtres, se liguèrent les unes contre les autres, & se firent une cruelle guerre, dans laquelle celle de *Brouma* fut entièrement détruite.

Toutes les *Incarnations* de leurs Dieux

font des monumens des contestations ou des guerres qu'eurent entre elles ces différentes sectes. Ils donnèrent dans leurs traditions le nom de *Rachaders* ou Géans, à ceux qui étoient d'une secte opposée, & de *Dever-kels* à ceux qui étoient leurs partisans.

Les sectateurs de Vichenou, afin de ne pas subir le même sort que ceux de Brouma, reconnurent les Chivénistes pour les plus puissans, suivirent quelques points de leur doctrine, & égalèrent Chiven à Vichenou. Les Chivénistes vainqueurs ne voulurent reconnoître ni Vichenou, ni Brouma; mais bien-tôt les guerres qu'ils eurent à soutenir contre des brigands qui venoient du bout du monde pour ravager leur pays, les forcèrent à suspendre leurs querelles religieuses, sans toutefois les concilier; les deux sectes qui subsistent encore, ont tant de mépris l'une pour l'autre, qu'un sectateur de Chiven, qui entend prononcer le nom de Vichenou, court aussi-tôt se purifier dans le bain.

Cependant aujourd'hui ce sont les seules qui divisent les Indiens ; leurs usages & leurs fêtes sont les mêmes. Ils ne diffèrent entr'eux que par les cérémonies journalières , les prières & les signes extérieurs qu'ils mettent sur leur corps : ils s'accordent sur le dogme fondamental de l'unité d'un Dieu. Tous le reconnoissent pour un Être éternel , incréé , tout-puissant , impassible , juste & miséricordieux.

Créateur de l'univers il est par-tout , il entend & voit toutes choses , rien n'échappe à sa divine prévoyance ; après la mort , il distribue les peines & les récompenses avec une égale justice. Souvent il prit des formes visibles pour suivre les mouvemens de sa miséricorde ou de sa vengeance : & il arrive encore tous les jours qu'il se manifeste sur la terre lorsqu'il en est prié par un cœur vertueux. A la fin du quatrième âge , dans les tems fixés par ses décrets éternels , il détruira le monde comme il l'a détruit dans les trois âges précédens. Pour se prêter à la

foiblesse de nos organes , il a permis qu'on l'adorât sous des formes & des figures diverses. Ces formes & ces figures deviennent Dieu même lorsqu'elles lui sont consacrées avec toutes les cérémonies prescrites. Ils reconnoissent encore des Divinités subalternes, à qui l'Être suprême a donné une partie de sa toute-puissance ; ministres de ses volontés, elles ont chacune leur district, & remplissent une fonction particulière qu'il leur a confiée : il veut qu'on leur rende des hommages divins, mais différens de ceux qu'on lui rend à lui-même. Ces Divinités secondaires répandues dans toute la nature, président à tout ce qu'elle renferme ; le ciel, les étoiles, les régions aériennes, la terre, les enfers, les montagnes, les bois & les rivières, tout a sa Divinité tutélaire ; les villes & les bourgades en ont également qu'on nomme *Calli* (a), & malgré leur nom-

(a) C'étoit l'opinion des Grecs & des Romains ; & chez nous les provinces & les villes ont un Patron.

bre prodigieux , le monde est encore rempli de Génies, les uns bons, les autres méchans.

Quant au système des Indiens sur l'ame, ils sont partagés sur son origine : quelques-uns prétendent qu'elle est de toute éternité, d'autres , qu'elle a été créée avec le monde, & qu'elle est une émanation de Dieu (a); mais tous pensent qu'elle est mortelle ; elle doit périr avec le monde (b). Tout ce qui

(a) Platon dit aussi : *Anima nostra sunt priusquam nascamur* [nos ames existent avant que nous naissions & que nous soyons conçus]. S. *Augustin* paroît avoir donné dans cette opinion ; *Origène* & les *Priscillianistes* ont pensé qu'elles étoient créées avant les corps.

Platon & les Stoïciens disoient que les ames n'étoient pas seulement émanées de Dieu, mais de sa propre essence , non par aucune diminution de sa substance divine , mais comme une émission, ainsi que la lumière du soleil se répand sans le diminuer en aucune sorte.

(b) Les Stoïciens pensoient que les ames vivoient jusqu'à ce que le ciel & la terre fussent brûlés, mais non pas éternellement ; car ils croyoient que les ames retourneroient à leur origine, & que par conséquent elles se réuniroient à Dieu , de qui elles étoient sorties. Les Juifs pensoient que les ames des païens & de ceux qui ont péri par le déluge, ne résusciteroient point.

respire

respire a une ame qui ne développe ses facultés qu'à proportion de la bonté des organes du corps qu'elle habite ; toutes sont destinées à jouir de la béatitude auprès de Dieu ; mais pour parvenir à cette félicité suprême , il faut qu'elles soient exemptes de la moindre souillure , & ce n'est que par les épreuves & les pénitences les plus austères , qu'elles peuvent être purifiées. A la mort de chaque individu , son ame est portée au tribunal du grand Être ; il la juge , la récompense ou la punit dans les enfers , suivant le nombre & l'énormité de ses crimes : après cette dernière expiation , elle revient sur la terre où elle anime un corps quelconque , d'autant plus vil & plus abject , qu'elle aura été plus coupable dans sa première vie. Si elle a été assez malheureuse pour être attachée au corps d'un animal , elle passera successivement dans différentes enveloppes de cette espèce , à moins que des circonstances heureuses ne la délivrent de cet état déplorable , parce qu'un

Tome II.



B

animal ne peut faire aucun acte méritoire. Ces circonstances font la vue d'un Dieu, soit dans les temples, soit dans les rues, lorsqu'on l'y promène processionnellement. La seule vue d'un lieu très-saint suffit quelquefois pour opérer sa délivrance.

A cette époque elle passe dans le corps d'un homme; & c'est ainsi qu'elle erre de corps en corps jusqu'à ce que parfaitement épurée par l'abandon & le renoncement total des biens & des plaisirs de la terre, de même que par les austérités & les pénitences les plus rigoureuses, elle soit digne de pénétrer au séjour où la Divinité réside. A l'exception de ceux qui meurent dans une guerre juste, pour la défense de leurs Dieux & de leur patrie, les âmes de tous ceux qu'une mort violente précipite au tombeau, restent sur la terre errantes & vagabondes autant de tems qu'elles étoient destinées à vivre dans les corps qu'elles animoient. Ce n'est qu'après cet intervalle qu'elles peuvent être jugées. Tels sont les

principes communs aux Indiens : ils ont tous les mêmes livres sacrés, & l'on ne peut pas les regarder comme idolâtres, puisqu'ils ne reconnoissent qu'un Être suprême. Les autres objets de leur culte furent déifiés par les Brame, qui ne virent que ce moyen d'étendre & d'affurer leur puissance ; de-là les fables absurdes dont ils remplirent l'imagination du peuple, & qui dans la suite devinrent des articles de foi. Quelque méprisables qu'elles nous paroissent, il est essentiel de les connoître. Les religions de tous les peuples, même les plus sauvages, offrent toujours un mélange de folie & de sagesse ; & la philosophie, qui les analyse, recueille quelquefois des vérités utiles sur les débris du mensonge & de l'allégorie.

On peut être surpris que les Indiens, ayant les mêmes livres sacrés, ne s'accordent pas toujours dans leur croyance ; mais il paroît qu'il faut en chercher la cause dans ces mêmes livres, mal traduits ou mal in-

terprésentés dans les différens idiômes ; les Tamouls n'en possèdent que quatre ; encore ne sont-ils pas originaux : ce ne sont que des traductions des *Pouranons*. Ils ne connoissent leur religion que sur la foi de ces copies informes, ou d'après ce que les Brames leur disent être contenu dans ceux qui ne sont pas traduits ; & quand tout le monde pourroit lire les livres sacrés dans la langue originale, on ne laisseroit pas d'y voir des différences dans les dogmes & le culte, parce que tous ne les entendoient pas de même. Combien de Catholiques & de Protestans ont lu l'Écriture-Sainte en Hébreu & en Grec, & l'interprétant chacun à leur manière, n'en sont devenus que plus attachés aux opinions qui les divisent ? Il est probable que les Traducteurs altérèrent le texte des *Pouranons*, qu'ils y mêlèrent les fables reçues dans le pays où ils écrivoient, de même que les rêveries de leur imagination, & que pour les rendre plus authentiques, ils ajoutèrent qu'ils étoient tirés du

Védam; ce qui n'étoit pas facile à vérifier, puisque depuis très-long-tems les Védams ne sont plus connus. Voilà l'origine des différentes sectes.

Les Pouranons sont partagés & contiennent tour-à-tour les louanges de Chiven, de Vichenou & de Brouma. Les Indiens pouvoient choisir, puisque tous ces livres sont regardés comme canoniques : dès-lors il se forma trois sectes, qui se firent des guerres sanglantes, & furent bien-tôt réduites à deux par l'extinction totale de celle de Brouma.

Pour connoître la véritable religion des Gentils, il faudroit avoir une traduction fidelle des Védams, ce que je regarde comme impossible; encore n'auroit-on que l'ancienne religion des premiers Brames; on n'auroit pas celle de nos jours, qui n'est plus fondée que sur les traductions vraies ou fausses de leurs premiers livres sacrés.

Dès que les Indiens eurent fait choix de

leur Dieu suprême, ils lui donnèrent tous les noms par lesquels l'Être tout-puissant étoit désigné dans les livres canoniques, de manière que les Chivapatis disent que ce sont les attributs de Chiven, & les Vichenoupatis ceux de Vichenou; avec la différence que les Chivapatis ne regardent Vichenou que comme une créature première & principale créée par Chiven, tandis que les autres croient que Chiven & Vichenou ne sont qu'un même Dieu sous deux attributs différens. C'est, je crois, l'idée qu'on doit avoir de la religion des Gentils: le fond en est le même, mais les accessoires sont très-différens, & cela doit être, parce qu'elle n'a plus pour base les livres originaux, mais seulement quelques commentaires ou d'autres livres prétendus tirés du Védam.

Le *Bavagadam*, qu'on trouve à la Bibliothèque du Roi, n'est qu'un extrait & non pas une traduction de ce Pouranon; il n'est

fait que pour honorer Vichenou : aussi est-il en contradiction avec le *Candon* (a) & les autres livres en l'honneur de Chiven. Cette différence a fait répéter à toute Europe, que la religion des Gentils étoit pleine de contradictions ; mais les Indiens pourroient en dire autant de la nôtre, s'ils s'avisent de lire tout ce qu'en ont écrit les différentes sectes des Chrétiens.

Dans les premiers tems, l'Inde n'étoit divisée qu'en deux sectes, celle de Chiven & celle de Brouma. Celle de Vichenou ne date que de cinq mille ans, & même elle ne fut considérée que lorsque ses sectateurs, unis aux Chivénistes, eurent massacré les partisans de Brouma. D'après les livres sacrés tamóuls, il est impossible de remonter à l'origine des deux premières : la secte de Chiven paroît être de tems immémorial ;

(a) Livre sacré, l'un des *Pouranons* en l'honneur de Chiven. Voyez Chap. 3, des *Livres sacrés des Indiens*.

quant à celle de Vichenou, l'histoire de sa sixième *incarnation* sembleroit attester qu'elle prit naissance au royaume de Siam : on y voit Rama quitter son trône pour se faire Pénitent ou *Gymnosophiste* des Anciens. Il traverse le Gange & la montagne *Sitrécondon*, à la côte d'Orixa : sa doctrine qu'il répand dans toute cette contrée, lui attire une foule de prosélytes. Enorgueilli par ces premiers succès, il parcourt l'Inde entière, & veut s'y faire adorer le glaive à la main. Après avoir enseigné, de cette manière, ses opinions dans le royaume d'*Endagarénion*, il passe au désert de *Pangiavadi* ; qui paroît être le Maduré de nos jours, & traverse le bras de mer qu'on appelle encore le *Pont aux Singes* ; de-là, cet ambitieux sectaire se rend à Ceylan. *Ravanen* ; Roi de cette île, ne voulut point adopter ses dogmes ; ils se firent une cruelle guerre, & ce ne fut qu'après la mort de *Ravanen* qu'il parvint à s'y faire adorer. Il plaça sur le trône *Vibouchanen*, frère de ce Géant

qui lui avoit résisté pendant quatre ans ; enfin après avoir employé quatorze années à fonder sa religion dans l'Inde & dans les pays circonvoisins, il retourna triomphant dans ses États.

C'est vraisemblablement alors que la Métempychose s'introduisit chez les Indiens, & *Kempfer* a cru mal-à-propos qu'elle y fut apportée par les Prêtres de *Memphis*. Il est vrai que ces derniers s'y réfugièrent lorsque *Cambyse* détruisit leurs temples en Égypte, & massacra la plupart d'entr'eux ; mais *Pythagore* voyageant dans l'Inde, long-tems avant cette époque, y trouva les mêmes dogmes ; ce qui désigne assez que Rama ou *Vichenou* est le même que *Foë*, *Sommonacodon*, le *Xaca* des Japonnois, & le *Boudda* des *Chingulais*.

On lit dans l'*Histoire de la Chine* que *Foë* gouvernoit un petit pays à l'Ouest de ce Royaume ; qu'il épousa une Reine, qu'il eut une concubine d'une grande beauté, & qu'il en fit deux Divinités, comme *Vichenou*

fit deux Déeses de Latchimi & de Boumi-dévi : qu'après avoir souffert plusieurs irrutions des Peuples voisins , il quitta son Royaume pour embrasser la vie solitaire , & prêcha la Métempfycofe qu'il avoit inventée.

Pendant douze ans qu'il répandit fa doctrine dans les États circonvoisins , il attira nombre de disciples , qui lui aidèrent à remonter sur le trône , & à étendre les limites de son Royaume ; il est dit encore qu'il devint très-puissant , & qu'il eut une nombreuse postérité.

Cette histoire ne diffère en rien de celle de Rama. Pour avoir une connoissance parfaite de la religion des Indiens , il faudroit faire à Surate , au Bengale & chez les Marates , ce que j'ai fait à la côte de Coromandel , entrer dans les mêmes détails. En écartant alors tout ce qui tient au local , on parviendroit à se faire une idée juste des principes & du culte des Nations indiennes.



C H A P I T R E II.

Du Culte des Indiens.

LE culte d'un Peuple simple & bon ne fera jamais féroce, parce qu'il choisira des Dieux bienfaisans, & le sang ne coulera point sur leurs autels. S'il est gouverné par des Sages, ils ne voudront point l'accoutumer à ce barbare spectacle. Celui qui, sans frémir, entend le mugissement du taureau qu'il immole, ou qui de sang-froid plonge le fer dans le cœur palpitant de l'agneau, osera bien-tôt, dans sa fureur religieuse, sacrifier des hommes.

Une Nation douce aura beaucoup de Prêtres, mais peu de Sacrificateurs; s'il faut des offrandes pour attester la dépendance des hommes envers les Dieux, elle ne les cherchera que parmi les végétaux; tel est

le culte actuel des Indiens : autrefois , dans des tems fort reculés , ils sacrifèrent des animaux & même des hommes ; mais dans leur cruauté ils avoient horreur du sang : les souverains Pontifes n'osoient égorger les victimes , & ne craignoient pas de les étouffer (a).

Le dogme de la Métempfycofe , établi par Vichenou dans l'Inde , abolit tous les sacrifices ; on n'offre plus maintenant à la Divinité que de l'argent , du riz , de l'encens , des fruits , des cocos , du laitage , des grains & des fleurs (b). Les pratiques de dé-

(a) Ce scrupule revient à celui de l'Évêque de Beauvais à la bataille de *Bouvines*. Armé d'une lourde massue , ce vigoureux Prélat parcouroit l'armée ennemie , & donnoit la mort sans effusion de sang. Il avoit cru ce moyen très-ingénieux pour accorder l'esprit pacifique de la religion avec son ardeur pour la guerre.

(b) Leurs livres sacrés enseignent cependant la manière de faire le sacrifice du cheval , & même celui de l'homme ; mais comme les cérémonies qu'ils exigent , obligent à des dépenses considérables , il n'y a que les Rois qui puissent les accomplir ; ce qui arrive très-rarement.

La fête de *Vigiadchémi* & celle du second jour du *Pongol*

votion font aussi simples que les offrandes ; elles consistent dans le jeûne , les prières , les

ou de la *Chasse des Dieux*, sont aussi des espèces de sacrifices , puisqu'on y tue des animaux pour tirer les augures. Voyez Chap. 5, *des Fêtes des Indiens*.

Abraham Roger dit que c'est une ancienne tradition dans le pays, qu'autrefois on sacrifioit tous les ans un homme au diable *Ganga* [c'est *Mariatale*, Déesse de la petite vérole] ; mais que par la suite on réduisit cette divinité à se contenter d'un buffle ou d'un bœuf sauvage. Cet usage a subsisté long-tems chez d'autres Nations : les *Carthagiñois* sacrifèrent au diable deux cents enfans de la première noblesse ; *Pausanias* dit qu'*Arifomène* fit immoler cinq cents hommes en l'honneur des Dieux. Les Danois & d'autres Peuples septentrionaux avoient coutume de sacrifier au diable, tous les ans au mois de Janvier, quatre-vingt-dix-neuf hommes, avec autant de chevaux & de coqs. Les Druides, lorsque quelque personnage considérable tomboit malade ou étoit dans un danger éminent, faisoient vœu de sacrifier à leurs Dieux un homme, afin d'en obtenir la guérison, persuadés qu'on ne pouvoit écarter le danger que par la mort d'un autre homme.

Les anciens *Germaines*, les *Suédois*, les *Goths* faisoient de semblables sacrifices. Ce culte effroyable s'étoit répandu par toute la terre, comme si c'étoit honorer la divinité que de détruire son ouvrage.

Les *Latins* sacrifioient à Saturne des hommes, qu'ils égorgeoient devant ses autels ou qu'ils jettoient dans le Tibre. *Hercule*, à son retour d'Espagne, leur conseilla de ne plus sa-

pénitences, & sur-tout à prononcer mille fois le jour, s'il est possible, le nom du Dieu qu'ils adorent. Mais un des principaux points pour être heureux dans une autre vie, est de faire l'aumône aux Brame.

Les bains dans la mer & dans les rivières sacrées sont aussi très-essentiels. Les Indiens sont encore tenus à des pèlerinages dans les temples les plus fameux, à aller chercher de l'eau du Gange & la rapporter à *Ramésfourin*, pour baigner le Lingam du temple de cette Aldée. Ils croient encore se rendre les Dieux très-favorables, en construisant sur les chemins des étangs, des temples & des chaudières où les voyageurs puissent trouver un abri contre les injures de l'air. Cette manière d'honorer Dieu n'est-elle pas la meilleure, puisqu'elle contribue au bonheur physique de ses créatures ?

crier que des effigies d'hommes faites de paille; & ils suivirent dans la suite ce conseil.

Les sacrifices ont été de tout tems; ils ont pris naissance avec la religion même, dès la création du monde, comme il paroît par l'histoire de *Cain* & d'*Abel*.



C H A P I T R E III.

Des Livres Sacrés des Indiens.

LES *Védams* sont les livres sacrés les plus anciens & les plus révéérés des Indiens; ils les adorent comme la Divinité même, dont ils les croient une émanation & une partie tout ensemble. Ils craindroient d'en profaner le nom; s'ils le prononçoient autrement que dans leur prières.

Ces ouvrages, selon eux, étoient immenses & innombrables; la vie des hommes n'étoit pas assez longue pour les apprendre, & l'ignorance naissant de cette difficulté, le vrai Dieu restoit sans adorateurs. Vichenou eut pitié des Peuples victimes des ténèbres dans lesquelles ils étoient plongés; il fit naître d'une partie de lui-même *Viaffer* (a), qui disposa

(a) Cette incarnation de Vichenou n'est regardée que

les Védams par ordre, & les mit en abrégé, ce qui le fit surnommer *Védé-Viaffer* ; il réduisit le tout en quatre livres, qu'on nomme aujourd'hui *Iroukou, Issourou, Samaan, Adrénam* (a) ; ce dernier se subdivisoit en quatre parties, & traitoit de la magie : il est perdu, à ce que disent les Brames ; mais on verra bien-tôt que les trois autres Védams n'existent peut-être pas davantage.

Viaffer les enseigna aux quatre Pénitens *Vaisambaener, Païlaver, Sayémouni & Soumandou*, pour les divulguer dans le monde, & y propager la croyance indienne.

Quelques Historiens ont prétendu que les Indiens ont puisé leur religion dans l'*ancien Testament*, & que les Védams ont beaucoup de rapport avec le *Pentatheuque* de Moïse.

comme accidentelle : on ne lui érige point de temple à cet égard ; on se contente de placer dans les Pagodes qui lui sont dédiées, le tableau de Viaffer sous la figure d'un Pénitent.

(a) On les connoît aussi sous les noms de *Roukouvédam, Ifrou* ou *Ézourvédam, Sama* ou *Chamayédam*, & *Andernam* ou *Andernavédam*.

Selon

Selon eux, l'Iroukouvédam donne l'histoire de la création du monde comme la *Genèse* ; l'Ézourvédam règle le culte, les cérémonies, les offrandes & la manière de bâtir les temples comme le *Lévitique* ; mais de plus, le Chamavédam apprend la science des Augures & des Divinations, & l'Adernavédam traite de la manière de se servir des armes, soit par les moyens naturels, soit par les secrets de la magie, ou par des enchantemens ; il enseigne aussi les règles de l'Astrologie judiciaire, ainsi que l'art de faire des sortilèges : tout cela, comme on le voit évidemment, n'a aucun rapport avec les livres de Moÿse ; & quoique dans le culte indien il entre plusieurs rites judaïques, comme les bains, les purifications des fouillures légales, ces cérémonies se pratiquoient par les Anciens avant la loi de Moÿse : ainsi les Indiens ont dû puiser dans une source plus ancienne.

Les Védams, selon les Indiens, traitent ou plutôt traitoient de toutes les sciences.

Ils diffèrent en cela des livres sacrés des autres Nations, qui ne font à proprement parler qu'historiques, & où il n'est question de Physique, d'Astronomie, d'Histoire naturelle & d'autres connoissances, qu'autant qu'elles ont un rapport nécessaire avec la religion.

Ces livres étoient écrits d'un style si relevé, la vérité y parloit d'un ton si imposant, ou le fanatisme d'une manière si obscure, que peu de personnes les pouvoient comprendre. Les Brames les plus instruits en firent donc des commentaires, que les Indiens ont mis par la suite au nombre des livres sacrés; les premiers furent les *Shaftas* ou *Chastrons* (a) : ils font au

(a) Ou bien *Safer*, *Chafter* & *Safram*. Ces mots ne diffèrent que dans la prononciation, & tous signifient *science*.

Le Peuple ne donne pas la même signification, ni la même étendue à ce terme : il n'entend par-là que la science de l'avenir, & les Brames, qui trouvent leur profit à le repaître de ces visions, s'appliquent en général à l'astrologie judiciaire, parce que cette science leur rapporte plus que les autres, & que l'étude en est moins longue & moins pénible pour eux.

nombre de six, & traitent de l'Astronomie, de l'Astrologie, des Pronostics, de la Morale, des Rits, de la Médecine & de la Jurisprudence. On sent combien les erreurs en Physique y doivent être fréquentes; mais une fois consacrées par la religion, elles sont chères aux Indiens & marquées pour eux au sceau de la vérité. On en doit tirer la triste conséquence que ce Peuple est pour toujours condamné à peser inutilement sur le globe, & qu'il n'existera jamais pour les sciences.

C'est d'après les Chastrons que les Brames astronomes calculent le cours de la lune & des planètes, & qu'ils fabriquent les *Pand-jangans* ou almanachs; ils parviennent aussi à calculer promptement & avec exactitude les éclipses, au moyen de formules qui y sont renfermées en vers énigmatiques. C'est encore ce livre que les Brames astrologues consultent pour prédire l'avenir, tirer le sort des hommes & des enfans, annoncer les jours & même les instans bons & mauvais.

La crainte d'être malheureux rend les Indiens si superstitieux, qu'ils n'entreprennent rien sans avoir consulté l'Astrologue; & si les pronostics ne leur sont pas favorables, quelque assurance qu'ils aient d'ailleurs de la réussite, ils n'exécutent pas ce qu'ils avoient projeté.

M. de Voltaire, d'après M. *Holwel*, affirme avec trop de confiance que le *Shafta* est antérieur de quinze cents ans au *Védam*. Ce n'est pas l'opinion des Indiens de la côte de *Coromandel*; les *Tamouls* sont persuadés que les plus anciens livres sont les *Védams*, & qu'ils ont été faits à une époque si éloignée, qu'elle se perd dans la plus haute antiquité (a).

Les *Yagamons*, qui sont au nombre de

(a) Selon M. *Dow*, qui a écrit dans le *Bengale*, les deux principaux *Sasters* datent de plus de 4800 ans, & ne sont que la réformation & des abrégés de la doctrine contenue dans les *Védams*, les vrais livres originaux de la religion des Indiens, auxquels on assigne pour époque la création du monde. Les *Bengalis* seroient alors d'accord avec les *Tamouls*.

vingt-huit, ont été aussi composés d'après les Védams. Ces livres traitent de diverses espèces de sacrifices, des circonstances où il faut les offrir, des prières qui conviennent aux différentes Divinités, & des présens dont on doit parer leurs autels.

Les dix-huit *Pouranons* (a) sont encore des commentaires des Védams : ils comprennent toute l'histoire des Dieux du pays, à-peu-près comme celles des Divinités grecques est contenue dans les *Métamorphoses d'Ovide*. Dix sont consacrés à chanter les louanges de Chiven, sa suprématie sur les autres Dieux, la création du monde par sa volonté, ses miracles & ses guerres. Ils ont trois cents mille strophes ou versets.

Quatre sont en l'honneur de Vichenou; mais ils donnent des louanges à ce Dieu

(a) Ou poèmes. Les Indiens attribuent la composition des *Pouranons* à Viasser seul; mais il n'est pas possible que la vie d'un seul homme ait suffi à composer ces livres sacrés, puisqu'il la faut pour les transcrire.

confervateur, fans rabaisser Chiven qu'ils lui comparent.

Le quinzième & le seizième font à la louange de Brouma, qu'ils rendent égal à Chiven & à Vichenou. On ne peut en donner une plus juste idée, qu'en disant qu'ils ressemblent assez à une paraphrase qu'on feroit de la dernière strophe de nos hymnes, de la Doxologie, en termes liturgiques. Les deux derniers Pouranons célèbrent le soleil & le feu, sous le nom d'Aguini, l'un comme Dieu qui vivifie, & l'autre comme Dieu destructeur.

Leurs noms sont *Sayvon*, *Paoudigon*, *Maharcandon*, *Ilingon*, *Candon*, *Varagon*, *Vamanon*, *Matchion*, *Courmon* & *Péramandon*. Ces dix sont consacrés à Chiven; les quatre à la louange de Vichenou, sont le *Caroudon*, le *Naradion*, le *Vaïchenavon* & le *Bagavadon*. Le *Padoumon* & le *Péramon* sont en l'honneur de Brouma. Enfin le *Péramacahivaton* & l'*Aguineon* chantent le soleil & le Dieu du feu.

Quoique les Pouranons ne soient pas d'une si grande autorité que les Védams, néanmoins ils font règle de foi, & quand on les cite sur quelque difficulté relative à des points de religion, tout doute est levé, & la question est résolue.

Tous ces livres ont été composés en Samscroutam, ou *Grandon*, langue qui est tombée en désuétude, & qui n'est plus entendue que par un petit nombre d'Indiens, lesquels même n'en ont qu'une connoissance très-imparfaite.

Il n'y a que quatre Pouranons traduits en langue Tamoule, le Sayvon, le Candon, le Courmon, & le Bagayadon; ainsi ce sont les seuls que les Européens aient pu consulter, avec quelques ouvrages anciens & modernes, où sont détaillées la vie & les guerres de plusieurs Rois, qui chéris de leurs sujets, ont été divinifiés. Le Peuple a la permission de les lire.

Les Védams célébroient l'Être suprême sous différens attributs : les Brames, pour

tenir le peuple dans la sujétion, firent rendre un culte différent à chaque attribut ; mais le dogme des Brachmanes étant l'unité de Dieu, & leur croyance étant opposée à celle qu'enseignoient les Védams, ces Sages déroberent ces livres sacrés aux Brames, ce qui occasionna une guerre où périt la moitié des Indiens, & où les Védams disparurent. Les Brames vainqueurs substituèrent à leur place le Shasta ; mais comme les Védams leur donnoient une puissance illimitée, & les mettoient au-dessus des loix & des Princes, ils répandirent qu'il n'y avoit de perdu que celui qui traitoit de la magie. Le moyen le plus sûr d'accréditer cette fraude étoit d'en faire un article de foi. Ils n'y manquèrent pas, & c'est à ce sujet qu'ils inventèrent la fable de la première incarnation de Vichenou. Un Géant qui représente les Brachmanes, s'étoit emparé des Védams ; Vichenou se change en poisson (a)

(a) Voy. la première Incarnation de Vichenou, Tom. I, liv. II, pag. 280.

pour le combattre ; il l'exterminé ; mais comme ce Géant avoit avalé les livres dérobés , le quatrième se trouva digéré quand le Dieu lui ouvrit le ventre pour le recouvrer.

Les Brames , pour qu'on ne pût les forcer de montrer ces livres , en interdirent la connoissance au Peuple , le déclarèrent indigne de les lire , & s'en attribuèrent seuls le droit comme descendans de la Divinité. Quand on les interroge aujourd'hui sur les Védams , ils disent qu'ils sont renfermés dans un caveau à *Bénarés*. Jamais personne n'a pu les voir ; on n'en connoît ni copie , ni traduction ; ainsi leur existence est au moins douteuse : il est difficile de croire , d'après les tentatives qu'on a faites auprès d'eux , que leur avarice ait pu résister aux attraits de l'or , qu'on leur a si souvent offert pour les livrer.

Il faut bien se garder de mettre au nombre des livres canoniques indiens l'*Ezourvédam* , dont nous avons la prétendue traduction à la Bibliothèque du Roi , & qui a été im-

primée en 1778. Ce n'est bien certainement pas l'un des quatre Védams, quoiqu'il en porte le nom; mais plutôt un livre de controverse écrit à *Masulipatam* par un Missionnaire. C'est une réfutation de quelques Purañons à la louange de Vichenou, qui sont de bien des siècles postérieurs aux Védams. On voit que l'Auteur a voulu tout ramener à la Religion Chrétienne, en y laissant cependant quelques erreurs, afin qu'on ne reconnût pas le Missionnaire sous le manteau du Brame. C'est donc à tort que M. de Voltaire, & quelques autres, donnent à ce livre une importance qu'il ne mérite pas, & le regardent comme canonique.

Dans le nombre de leurs ouvrages modernes, il s'en trouve qui sont écrits d'un style sententieux, composés avec beaucoup de méthode, & remplis de pensées nobles & de traits d'éloquence. Dans les uns, la morale est ornée de fictions, dans d'autres, elle est enveloppée d'allégories : quelques-

uns renferment simplement des sentences & des maximes ; mais ils sont tous infectés plus ou moins de l'histoire fabuleuse de leurs Divinités : en général, ils ont été faits pour exhorter les hommes à pratiquer la vertu & à fuir le vice. Le *Baradam*, ou la vie de *Darma-Raja*, est un des plus estimés. C'est l'histoire d'un Roi malheureux, qui parvint à fléchir les Dieux par ses vertus ; il obtint d'eux les richesses, la victoire sur ses ennemis, & enfin l'apothéose.

Il paroît qu'anciennement les Indiens avoient des écoles considérables, où des maîtres enseignoient un corps de Philosophie, d'après les idées reçues parmi eux, dont il existe encore quelques morceaux épars çà & là, mais très-défigurés. Aujourd'hui il ne reste presque plus rien de ces Académies ou Colléges. Les Mogols les ont détruits par politique, afin de tenir les Indiens dans l'ignorance, & de les mieux affermir. Cependant les écoles pour les enfans sont encore assez communes ; elles se tiennent

dans les Chauderies des Pagodes : ils y sont assis par terre , & tracent sur le sable des caractères qu'ils effacent sans cesse , jusqu'à ce qu'ils soient en état de les former avec le poinçon sur les feuilles de palmier. Dans les villes européennes , ils ont la liberté de s'instruire : leur principale étude , à cause du commerce , se borne à l'Arithmétique , dans laquelle ils surpassent toutes les autres Nations (a).

(a) C'est peut-être d'eux que Pythagore avoit appris la doctrine des nombres , & les anciens Géomètres l'usage de tracer leurs figures sur le sable.





C H A P I T R E IV.

Des Temples.

LES temples indiens sont des monumens qui prouvent l'antiquité, les richesses, la patience & la superstition du Peuple qui les a construits. Ceux de la côte de Coromandel, bâtis sur le même modèle, ne diffèrent entr'eux que par la grandeur, la quantité des pyramides & des petites chapelles qu'ils renferment. Au Bengale, ils sont moins considérables. L'architecture de ceux du Malabar est très-variée : quelques-uns cependant portent l'empreinte des tems les plus reculés.

Les temples les plus fameux de la côte de Coromandel pour les sectateurs de Chiven, sont *Tirounamaley*, *Chalembro* & *Tirvalour*. Les Indiens ont pour eux une si grande vénération, qu'ils en ont fait le sujet

du proverbe suivant. « Il faut, disent-ils, » pour être sauvé, naître à Tirvalour, ou » voir Chalembrou en mourant, ou penser » à Tirounamaley, ou expirer à *Cachi* sur » les bords du Gange. » Chez les sectateurs de Vichenou, les temples les plus renommés sont ceux de *Tiroupadi*, de *Chirangam* & de *Cangivaron*; mais tous en général ont des histoires ou des miracles qui les rendent plus ou moins célèbres.

Le temple appelé *les sept Pagodes*, qu'on voit entre Sadras & Pondichéry, doit être un des plus anciens de la côte de Coromandel, parce que bâti sur les bords de la mer, les flots montent aujourd'hui jusqu'à son premier étage : c'est un phénomène que nous abandonnons aux recherches des Physiciens.

La Pagode de Chalembrou offre aussi des marques d'une grande antiquité; mais les inscriptions qui pourroient en fixer l'origine sont pour la plupart effacées; les caractères qu'on y lit encore sont devenus inutiles,

en survivant à la langue dont ils peignoient les sons.

On n'est pas mieux instruit sur l'époque de la construction de la Pagode de Chirangam. Les révolutions qui rendirent tour-à-tour différens Peuples maîtres de l'Inde, ont jetté des voiles impénétrables sur les tems qui les ont précédées.

Si l'on en croyoit les annales du pays & les livres sacrés, la Pagode de *Jagrenat* (a) feroit incontestablement la plus ancienne : les calculs des Brames font remonter son antiquité au tems de *Paritchitou*, premier Roi de la côte d'Orixa, dont ils placent le règne au commencement du quatrième âge du monde ; ce qui donne à cet édifice une durée de 4883 ans.

Les pyramides tant vantées de l'Égypte font de bien foibles monumens auprès des Pagodes de *Salcette* & d'*Illoura* ; les figures,

(a) On prononce aussi *Jaggernat* & *Janeaguen*.

les bas-reliefs & les milliers de colonnes qui les ornent , creusés au ciseau dans le même rocher , indiquent au moins mille années d'un travail consécutif , & les dégradations du tems en désignent au moins trois mille d'existence. D'après cela on ne sera point surpris que l'ignorance indienne attribue le premier de ces ouvrages aux Dieux , & le second aux Génies.

Des murailles épaisses & très-élevées , forment autour des temples qui ont quelque renommée , plusieurs enceintes quarrées , dont les angles sont ordinairement flanqués de bastions (a). Chaque face offre communément une porte surmontée d'une tour pyramidale appelée *Cobrom* , qui couronne une masse arrondie & d'une grosseur prodigieuse. Ces tours plus ou moins hautes , sont char-

(a) Ces bastions n'ont été construits que depuis l'établissement des Européens dans l'Inde. La plupart sont leur ouvrage; par ce moyen le temple leur servoit de forteresse, & quelques-uns ont soutenu de longs sièges.

gées

gées de figures, pour la plupart très-obscures, qui représentent la vie, les victoires & les infortunes des Dieux. A chaque étage & sur les quatre faces, est une espèce de fenêtre. Tous les soirs on place une lumière dans la plus élevée : les jours de fêtes, on en garnit toutes ces ouvertures; au milieu de l'enceinte intérieure est le sanctuaire ou la chapelle du Dieu.

Si elle est consacrée à Chiven, le Lingam en est la figure principale : à l'entour sont répandues une multitude de petites chapelles dédiées à ses fils & à quelques principaux Dieux de sa secte. *Darmadevé*, Dieu de la vertu, représenté sous la figure d'un bœuf, y a toujours la sienne devant celle de Chiven, parce qu'il en est la monture. *Vichenou*, comme gardien du temple, a sa chapelle auprès de la porte. Les voûtes de ces édifices sont, comme les tours, chargées de figures indécentes.

Dans les temples de *Vichenou*, la dernière enceinte ne renferme que le sanctuaire

de ce Dieu , qui l'habite avec *Latchimi* son épouse ; le long des murs , *Anoumar* & *Guéroudin* ont leurs chapelles , qui , comme les autres , ne reçoivent la lumière que par une porte extrêmement basse ; ce qui les rend fort obscures. Pendant les cérémonies , quantité de lampions les éclairent : la vapeur des huiles & des graisses ne trouvant d'issue que par cette porte , y séjourne long-tems , & les remplit d'une odeur désagréable.

Les temples renommés ont un étang sacré , déifié par les Brames , qui lui attribuent la vertu de purifier ceux qui s'y baignent , & de les exempter de la *Métempycose*. Cette supercherie attire les étrangers & les offrandes. Les autres enceintes contiennent des Chauderies ou *Péristyles* quelquefois immenses , sous lesquels se mettent à l'abri le Peuple & les Voyageurs. Il y a aussi de petits réduits où l'on place les tableaux de quelques Saints & des Rois qui , par leurs vertus , méritèrent les honneurs de l'apothéose. Les Brames y ont aussi leur logement.

Souvent la renommée d'un temple attire les Princes des pays les plus éloignés. Ces illustres pèlerins, chargés de riches présens, viennent y solliciter des graces particulières.

Les temples les plus fameux sont érigés à Chiven, Vichenou & Soupramanier fils de Chiven : ceux des enfans de Chiven & de quelques Rois saints, tels que Darma-Raja, sont beaucoup plus petits. Polléar, quoiqu'un des Dieux les plus puissans, n'a point de temples ; mais seulement une chapelle dans ceux de Chiven. Ses statues sont exposées en plein air, sur tous les chemins. Quelquefois elles sont renfermées dans un petit sanctuaire isolé dans les rues & les campagnes.

Les images des Dieux doivent être de pierre, de cuivre ou d'or, & jamais d'argent ni d'autres métaux ; celle de Polléar doit toujours être de pierre.

Chaque Pagode a deux statues de la même idole : l'une extérieure, à qui le Peuple présente lui-même ses offrandes ; l'autre inté-

rière, à laquelle il les fait parvenir par le ministère des Brames, qui seuls ont le droit d'en approcher.

Ce sont eux qui la lavent avec du lait, de l'huile de cocos ou de Gengely, qui l'ornent de fleurs, & lui font les onctions & toutes les cérémonies journalières. Le Peuple reste en-dehors sous un vestibule soutenu par plusieurs rangs de colonnes. Il assiste les mains jointes, & avec beaucoup de respect, aux cérémonies, pendant lesquelles les Bayadères dansent au son des instrumens, & chantent les louanges du Dieu : quand elles sont finies, les Brames distribuent aux assistans les fleurs qui ornoient l'idole.

L'inauguration d'un temple est très-dépendieuse. Quelquefois on attend plusieurs années avant de trouver un jour propre à cette fête solemnelle, qui dure quarante jours : pendant ce tems, on nourrit les Brames qu'on a rassemblés en plus grand nombre possible.

Aussi-tôt que le temple est bâti, on choisit pour Patriarche ou Grand-Prêtre, un Brame

qui ne peut se marier ni sortir de la Pagode. Il ne se montre qu'une fois l'année, assis au milieu du sanctuaire, & appuyé sur des coussins. Le Peuple reste prosterné devant lui, jusqu'à ce qu'il échappe à ses regards.

La dignité du Grand-Prêtre est héréditaire dans sa famille; le Chef en est toujours pourvu : il se donne pour assistans tous les Brames qu'il peut nourrir. A cette fin, le Souverain lui accorde des terrains, appelés *Manions*, exempts de toute espèce d'impôts; en outre, il perçoit le droit *Magamé* sur les marchandises & autres effets appartenans à ceux de sa religion, & qui paient entrée & sortie.

Les Indiens semblent le rendre responsable des fléaux qui les affligent; lorsque les jeûnes, les mortifications & les prières ne font pas cesser les calamités publiques, il est obligé de se précipiter la tête la première du haut de la Pagode, afin d'appaiser les Dieux par ce sacrifice.

Après l'inauguration du temple, on cé-

lèbre une fête en l'honneur du principal Dieu qu'on y adore ; elle s'appelle *Tirounal*, & se renouvelle tous les ans à pareil jour : nous la décrirons dans le Chapitre suivant.





C H A P I T R E V.

Fêtes des Indiens.

LES premières fêtes des Indiens furent des jeux destinés à perpétuer le souvenir des grands événemens ou des personnages illustres. Celui qui, par de belles actions, avoit bien mérité de sa patrie, obtint l'admiration de son vivant, les regrets à sa mort & l'apothéose dans la suite. C'est ainsi que les Divinités se multiplièrent chez tous les Peuples, & que les jeux devinrent des cérémonies religieuses ; leur véritable principe disparut sous les teintes de l'imagination, & la Philosophie qui veut y remonter, s'égaré dans les ténèbres qui l'entourent.

Les Tamouls réglent leurs fêtes sur l'année lunaire, à l'exception de quelques-unes qui reviennent avec les *Natchétrons*, telles

que le *Tirounal*, qu'ils célèbrent toutes les années au même jour, & le *Pongol* qui commence avec le mois *Tai*. Les Peuples de l'Inde ont assigné des heures nocturnes à leurs fêtes : ainsi le pratiquoient les Anciens. Ces fêtes consistent à porter en pompe le Dieu qui les occasionne dans des processions faites soit en-dedans de la Pagode, soit en-dehors de l'Aldée ; ils forment un porche ou pendal de feuillage devant leurs temples, & promènent l'idole tout autour : chacun apporte ensuite des offrandes que les Brame font cuire pour les Dieux, & que le Peuple peut manger après qu'elles leur ont été présentées (a).

(a) Les Syriens à la fête des *Torches* ou du *Busher* & les Hébreux à la fête de *Pâques*, dresseoient quelques arbres devant leurs temples, promenoient leurs Dieux tout autour, & les brûloient : ensuite le peuple présentoit ses offrandes, qui, pour l'ordinaire, étoient des agneaux & des moutons ; & après les premières libations faites sur elles par le Prêtre, chacun emportoit chez soi la victime pour la manger. Voy. l'*Antiquité dévoilée par ses usages*.

Le *Pongol* est la plus grande fête des Indiens : aucun ne s'exempte de la célébrer. La seconde est l'*Aïdapoutché*, ou fête des armes. Celle du *Tirounal*, qui sans contredit est la plus solemnelle & qui attire le plus de monde, n'a de célébrité qu'autant que le temple est lui-même célèbre.

De la Fête du Tirounal.

LA fête du *Tirounal* ou du *Chariot*, est la dédicace du temple ; par conséquent elle n'a point de jours fixes : elle dure dix jours ; dans les temples les plus renommés, tels que ceux de *Chalembroun*, *Chéringam*, *Jagrenat*, &c. On y vient de toutes les parties de l'Inde.

Quelques jours auparavant, on fait des offrandes à l'idole, on forme des porches ou pendals (a) par-tout où le Dieu doit s'arrêter ; ces pendals sont garnis des plus belles tapisseries, représentant la vie & les métamorphoses du Dieu.

(a) Espèce de reposoir, fait avec des branches d'arbres & des toiles peintes.

La veille , les tamtams & les autres instrumens parcourent les endroits où la procession doit passer, afin d'avertir les femmes grosses de s'en éloigner pendant la dixaine, parce qu'elles sont un obstacle à son passage.

Le premier jour , après beaucoup d'offrandes , suivies des processions faites dans l'enceinte au bruit d'une multitude d'instrumens, on met la banderole entortillée autour du mât de pavillon , & le soir on promène l'idole sous un dais.

Le matin du second jour , on porte l'idole en procession , & le soir on la place sur une espèce de Cygne appelé *Annon*.

Le troisième , la procession se fait le matin ; l'idole est portée sur un lion fabuleux , appelé *Singam* , & le soir sur une espèce d'oiseau à quatre pieds , qu'on nomme *Yalli*.

Le quatrième , lorsque la fête est en l'honneur de Vichenou , on la porte le matin sur *Anoumar* , singe d'une grosseur extraordinaire : ce singe est la monture de Vichenou ; il lui rendit de grands services lorsque ce

Dieu fit la guerre au géant *Ravanen*, Roi de l'île de *Languei* (a). Le soir elle est portée sur *Guéroudin*, qui est aussi la monture de *Vichenou*.

Si la fête est en l'honneur de *Chiven*, le matin ce Dieu est porté sur un *Boudon* ou Géant, & le soir sur un bœuf, qui est *Darmadevé*, Dieu de la vertu.

Le cinquième, on porte l'idole le matin & le soir sur le serpent *Adyfféchen*, qui soutient la terre avec ses mille têtes, & sert de lit à *Vichenou* sur la mer de lait.

Le sixième, on la porte le matin sur un finge, & le soir sur un éléphant blanc.

Le septième, il n'y a point de procession; mais le soir on place l'idole sur une fenêtre au haut des tours de la Pagode, & ce jour est marqué pour les offrandes qu'on veut lui faire. Chacun s'empresse de servir la cupidité des *Brames*. L'un d'eux fait l'énumération

(a) On la connoît aussi sous le nom de *Lanca*, mais plus encore sous celui de *Ceylan*.

de tout ce qu'on apporte, & ils s'en emparent après l'avoir offert à l'idole.

Le matin du huitième jour, les Brames la portent eux-mêmes sur un palanquin, & font le tour de l'enceinte de la Pagode; le soir on la porte sur un cheval, & l'on fait la procession.

Le neuvième, la procession se fait le matin & le soir dans l'enceinte de la Pagode; l'idole portée sous un dais par les Brames.

Le dixième jour, c'est-à-dire, le dernier, on fait une procession très-solemnelle. On met d'abord l'idole sur un reposoir en pierre; ce reposoir s'appelle *Termouti* (a) : il est orné de fleurs & de banderoles, & sert à faciliter les moyens de placer l'idole sur le char qui doit la porter & l'en retirer lorsque la promenade est achevée; ce jour

(a) *Ter* veut dire char, & *Mouti*, montoir. Ce reposoir est en-dehors des temples : on y monte par un escalier pratiqué derrière; il n'y a que les chars destinés à traîner Chiven, Vichenou & Soupramanier, dont la hauteur exige qu'on se serve de montoir.

se nomme la fête de *Teroton*, qui veut dire *Course du Char*; six à sept mille personnes le traînent, & joignent des cris réitérés au son d'une infinité d'instrumens de musique. Ce même jour le chef des Aldées donne de l'argent en aumône pour le mariage des Brames orphelins.

Ce chariot est une machine immense, sculptée, sur laquelle les guerres, la vie & les métamorphoses du Dieu sont représentées; il est orné de banderoles & de fleurs. Des lions de carton placés aux quatre coins, supportent tous ces ornemens; le devant est occupé par des chevaux de la même matière, & l'idole est au milieu sur un piédestal: quantité de Brames l'éventent, pour empêcher les mouches de venir s'y reposer. Les Bayadères & les Musiciens sont assis à l'entour, & font retentir l'air du son bruyant de leurs instrumens; on a vu des pères & des mères de famille tenant leurs enfans dans leurs bras, se jeter sous les roues pour se faire écraser & mourir, dans l'espoir que la

Divinité les feroit jouir d'un bonheur éternel dans l'autre vie. Ce spectacle n'arrêtoit point la marche du Dieu , parce que les augures n'auroient point été favorables. Le cortége passoit sur le corps de ces malheureux sans laisser paroître aucune émotion , & la machine achevoit de les broyer. Soit que la superstition ait moins d'empire , soit qu'ils connoissent mieux les droits de l'humanité , on ne voit pas aujourd'hui beaucoup de zèle pour cet affreux dévouement ; il n'y a plus que quelques fanatiques qui se précipitent sous le chariot , dans cette pompe solemnelle.

FÊTES DE CHAQUE MOIS.

LE 11 Avril est le premier jour du mois *Chitteré* , qui commence l'année indienne ; les Tamouls célèbrent son retour par une fête appelée *Varouché-Paroupou* , qui veut dire *naissance de l'année*. Ce n'est que dans les maisons qu'on la solemnise ; on y fait la

cérémonie du *Darpénon* (a) pour la mort de ses ancêtres. Sur-tout on doit faire l'aumône aux pauvres & aux Brames; une bonne œuvre faite ce jour-là, vaut mieux que cent dans d'autres tems. Le reste du jour, les Indiens se divertissent & se régalent afin d'être heureux pendant toute l'année, parce qu'ils croient que cela dépend de la manière dont ils la commencent.

Au *Parouvon*, ou à la pleine lune, est la fête de *Chitteré-Parouvon*; on fait *Pongol* (b) pour *Citra-Poutrin*, écrivain d'*Yamen* Dieu de la mort, qui tient registre des vertus & des crimes des hommes. C'est pour lui qu'on fait le jeûne nommé *Ourchendi* (c).

(a) Voy. ci-après, Chap. 6, *des Cérémonies particulières des Gentils.*

(b) *Pongol*, comme on le verra ci-après (aux fêtes du dixième mois) dans la grande fête du *Pongol*, est une cérémonie qui consiste à faire cuire du riz au lait, qu'on offre au Dieu pour lequel on le fait cuire; ensuite tout le monde de la maison doit en manger un peu.

(c) *Ourchendi* est le petit jeûne, c'est-à-dire, qu'on ne doit manger qu'une fois dans les vingt-quatre heures; au lieu

Cette fête n'est célébrée que dans les maisons.

DANS le mois *Vayassi*, qui répond au mois de Mai, au *Sadourataffi* de l'*Amarassé* ou veille de la nouvelle lune, est la fête de *Narfinga-Jeinti*. Ce n'est que dans les temples de Vichenou, qu'on la célèbre. Elle dure neuf jours, & l'on fait des processions, pourvu toutefois que quelqu'un en fasse la dépense; c'est à pareil jour que Vichenou se métamorphosa en homme-lion pour tuer le géant Érénién (a).

Au *Parouvon* ou pleine lune, est la fête de *Maharavaïssagui*, qui n'est célébrée que par les Brames; ils prient & font des cérémonies pour la mort de leurs ancêtres.

DANS le troisième mois, *Ani*, qui répond au mois de Juin, les Tamouls ne célèbrent

que le jeûne nommé *Obarasson* est le jeûne complet, & consiste à ne rien manger dans les vingt-quatre heures.

(a) Voy. la quatrième Incarnation de Vichenou, ci-dessus Tom. I, pag. 286.

aucune

aucune fête ; mais ils font le petit jeûne & le *Darpenon* pour leurs ancêtres morts : ils sont tenus à ces mêmes cérémonies les jours de la nouvelle & de la pleine lune de tous les mois, pourvu qu'aucune fête ne tombe dans ces deux jours.

DANS le quatrième mois, *Addi*, qui répond au mois de Juillet, au *Natchetron* nommé *Pouron*, qui arrive dans ce mois, est la fête d'*Addi-Pouron*, qu'on célèbre dans les temples de Chiven, en l'honneur de la Déesse Parvadi : on la mène en procession dans un char ; cérémonie qui se fait huit jours avant dans ses temples, si quelqu'un veut en faire la dépense.

Au *Tidi - Chaoti*, après l'*Amavassé*, ou quatrième jour après la nouvelle lune, on fait *Naga-Poutché* (a).

DANS le cinquième mois, *Avani*, qui ré-

(a) Voy. ci-après, Chap. 6, des *Cérémonies particulières des Indiens.*

avec tant de sagesse, que le Ministre étonné ne pouvant plus douter que ce ne fût Dieu lui-même, se prosterna devant lui pour l'adorer, & lui demanda la grace d'être admis au nombre de ses disciples. Sa prière fut exaucée, & la cérémonie de l'initiation fut faite par Chiven lui-même.

Manicavasser se dépouilla de tous ses ornemens, se couvrit le corps de cendres, & offrit à Dieu tout l'argent qu'il avoit apporté pour l'achat des chevaux. Le Dieu lui dit d'en distribuer une partie aux pauvres, & d'employer le reste à construire des temples en son nom. Les autres Chefs du cortége, croyant que Manicavasser avoit perdu la raison, firent part au Roi de sa conduite. Ce Prince écrivit à son Ministre de revenir; & sur son refus, les Chefs du cortége eurent ordre de l'emmener de force. Dans cette perplexité, Manicavasser eut recours à Dieu, qui lui dit de se rendre auprès du Roi, de lui dire que les chevaux arriveroient le jour du *Moulon* du mois d'*Avani*, & de lui faire

présent d'un rubis qu'il lui remit. Le Ministre reprit ses ornemens, & suivi de son cortége, il revint à la ville: en arrivant, il dit au Roi que les chevaux qu'il attendoit, arriveroient le jour de l'*Avani-Moulon*, & lui donna le rubis. Ce rubis étoit d'une si grande beauté & si parfait, qu'au lieu de le réprimander, le Prince lui fit un accueil favorable.

Au jour fixé pour l'arrivée des chevaux, on en vit une quantité prodigieuse s'approcher de la ville. Impatient de les voir, le Roi prit des maquignons experts pour les visiter, & alla au-devant d'eux. Ces maquignons furent si frappés de la perfection des animaux, qu'ils n'en rebutèrent aucun. Ils furent conduits dans les écuries qui leur avoient été préparées; mais la nuit étant survenue, on entendit un vacarme effroyable dans ces mêmes écuries: on y courut, & l'on fut bien étonné de voir tous ces chevaux changés en autant d'*Adives* (a), qui

(a) Espèce de renard, que l'on nomme à Pondichéry *Chien maran*.

dévoreroient les anciens chevaux du Roi. C'étoient effectivement des Adives, que Chiven avoit métamorphosés en chevaux, & sous cette forme, ils avoient été conduits par des Deverkels, qui avoient pris la figure de marchands. Le Roi furieux du tour qu'il croyoit lui avoir été joué par son Ministre, le fit fouetter publiquement, puis il le fit exposer au soleil tout nud, l'obligeant à se tenir sur un pied. Ce malheureux invoqua Chiven; & tout-à-coup on vit la rivière de *Vaigué* se gonfler, rompre ses digues, & menacer la ville d'une destruction entière. A ce prodige, le Prince reconnut qu'une main toute-puissante protégeoit son Ministre; il eut recours à lui, & le pria de lui pardonner & d'arrêter l'inondation.

Manicavasser fit tout de suite assembler des ouvriers qui rétablirent bien-tôt les digues. Chiven se mit du nombre; mais un piqueur mécontent, s'avisa de lui donner un coup de *rotin*, & ce coup porta sur la nature entière; les Dieux, les hommes, les ani-

maux, enfin toutes les créatures le ressentirent. C'est ainsi qu'il disparut, après avoir manifesté sa présence. Malgré toutes les instances du Roi, le Ministre quitta sa place, abandonna ses biens, & sous l'habit de Pénitent, courut de Pagode en Pagode, pour remercier Dieu de toutes ses graces : mais en faisant ses dévotions, dans le temple de *Ciddambaran*, connu sous le nom de *Chalembrom*, il disparut tout-à-coup, & fut transporté dans le *Cailasson*, demeure de *Chiven* & le paradis de ses sectateurs.

Au *Natchétron-Aoton*, est la fête d'*Avani-Aoton*; on la célèbre dans les temples de *Chiven* : tous ceux qui portent des cordons en écharpe, comme les *Brames*, *Chétis*, *Cométis* & *Camalers* (a), vont se baigner au bord des étangs ou des rivières, après s'être fait raser; ils quittent-là leurs vieux

(a) Les *Chétis*, les *Cométis* & les *Camalers* sont des classes diverses de la Tribu des *Choutres*. Voy. Tom. I, Chap. 5, de la *division des Castes*, pag. 103.

cordons, pour en reprendre de neufs; ils confacent encore ce jour à demander pardon à Dieu des péchés commis pendant l'année.

A l'*Atchémi*, après le *Parouvon*, ou le huitième jour après la pleine lune, est la fête d'*Ouricati - Tirounal*. C'est le jour de la naissance de Quichena; on la célèbre dans les temples de Vichenou: pendant les neufs jours qu'elle dure, on promène le Dieu processionnellement dans les rues. Cette fête est sur-tout observée par les Pasteurs, en mémoire de ce que Quichéna fut élevé auprès d'eux; on dresse des porches ou pendals de feuillage & de toile aux portes des temples & dans quelques carrefours.

Au milieu de ces porches, on suspend un coco, dans lequel est un *Fanon* (a). Ce coco tient à une ficelle, dont le bout est en-dehors du pendal, & qu'on peut tirer,

(a) Monnoie d'argent qui vaut six sols de France.

afin d'élever ou de baiffer à volonté le coco.

La Caste des Pasteurs , ou du moins tous ceux qui confervent encore leur état primitif , se promènent ensemble dans les rues ; & lorsqu'ils arrivent à ces porches , il faut , pour passer outre , qu'ils cassent avec des bâtons le coco suspendu , ce qu'on tâche de leur rendre difficile , en le faisant échapper à leurs coups. Ce jeu doit avoir une origine , mais elle est inconnue.

DANS le sixième mois, *Prétachi* , qui répond au mois de Septembre, le quatrième jour après la nouvelle lune , est la fête de *Polléar-Chaoti* : c'est le jour de la naissance de ce Dieu. Cette fête se fait dans les temples & dans les maisons ; on observe le petit jeûne , & pour la célébrer , on achète un *Polléar* de terre cuite qu'on porte chez soi pour y faire les cérémonies ordinaires. Le lendemain cette idole est portée hors de la ville , & jettée dans un étang ou dans un

puits : ceux qui veulent faire de la dépense , la mettent sur un char pompeux , & se font accompagner par les Danseuses & les Musiciens. D'autres la font porter sur la tête par un porte-faix.

Au *Panjémi* , qui suit immédiatement , ou le cinquième jour après la nouvelle lune , est la fête de *Richi-Panjémi* , qu'on célèbre dans les temples de Chiven.

Au *Sadouratafi* suivant , ou veille de la pleine lune , est la fête d'*Ananda-Vourdon* : on la célèbre en l'honneur des trois grands Dieux , Vichenou , Chiven & Brouma , qui sont adorés sous la figure d'un serpent à mille têtes. Sous cette forme , ils portent le nom d'*Ananda-Perpenadesouami*. La fête se fait dans les maisons ; ceux qui l'adoptent ne font que la *collation* dans les vingt-quatre heures (a) : ils s'attachent au bras droit un cordon de soie rouge , & les Brames vien-

(a) La *Collation* est un repas qui consiste en confitures & tartelettes sucrées : on ne peut manger ni riz ni légumes.

nent évoquer les Dieux. La feule cruche dont on se fert pour cet objet, est de cuivre, barbouillée de chaux tout autour, & couverte d'un coco, sur lequel on pose des feuilles d'*Herbé* (a) & de *Manguier*.

Cette fête, ainsi que celle de *Varélachimi-Noembou*, dans le mois d'Août, & de *Quédari-Vourdon* en Octobre, ne sont pas d'obligation; mais l'observance d'une feule fois porte l'engagement de les garder toujours: la postérité même de ceux qui les ont observées, est soumise à cette loi, jusqu'à ce qu'on se fasse relever de ce vœu tacite.

Ce n'est qu'à *Parpenade*, à la côte de Malabar, où est le temple le plus célèbre de cette Divinité, qu'on peut être relevé du vœu d'observer cette fête; on pratique à cet effet des ablutions & des purifications réitérées pendant plusieurs jours, & il en coûte surtout beaucoup d'argent.

Au *Prédamé* qui suit le *Parouvon*, ou le

(a) L'*Herbé* est une espèce de chiendent qui est sacré.

lendemain de la pleine lune, commence la fête de *Mahaligué-Patchon*, qui dure quinze jours, jusqu'à la nouvelle lune; on ne la célèbre que dans les maisons : elle a pour objet d'obtenir le pardon des morts. Pendant sa durée, on fait pour eux le *Darpénon*, & on donne l'aumône aux Brames, soit en argent, soit en toiles ou bien en légumes.

DANS le septième mois, *Arpichi*, qui répond au mois d'Octobre, au *Prédamé* qui suit l'*Amavassé*, ou le lendemain de la nouvelle lune, commence la fête de *Mahar-Naomi*, qui dure neuf jours : on l'appelle aussi *Fête des Armes*. Après le *Pongol*, elle est la plus célèbre : tant qu'elle dure, on fait des processions & des cérémonies publiques dans les temples. Les Écoliers proprement habillés parcourent les rues accompagnés de leurs Maîtres ; ils s'arrêtent aux portes des personnes distinguées, & chantent des vers composés à leur honneur ; ils en obtiennent

de l'argent pour se divertir, & le Maître beaucoup de présens.

Le neuvième jour on fait l'*Aïda-Poutché*, qui veut dire *Cérémonie des armes* : chacun ramasse toutes les siennes & les expose sans fourreau dans une chambre bien nétoyée, de même que ses livres & ses instrumens de musique. Le Brame vient faire des cérémonies ; il prend de l'eau dans un petit vase, la présente d'abord aux Dieux, & avec des feuilles de manguier, il en asperge toutes les voitures de la maison & les animaux, tels que les éléphants, les chevaux, les taureaux, les vaches, & même les bateaux & les vaisseaux, si le propriétaire de la maison en possède. Les huit premiers jours sont consacrés à Chiven & à Vichenou ; le neuvième jour est destiné pour honorer les trois principales Déeses, Parvadi ; Latchimi & Saraffouadi : la première est représentée par les armes, comme Déesse destructive ; la seconde, par les voitures, les bateaux & les animaux, comme Déesse des richesses ; &

la troisième, par les livres & les instrumens de musique, comme Déesse des langues & de l'harmonie.

L'*Aïta - Poutché* est une fête si sacrée, qu'un Indien ne prendroit pas une arme pour se défendre, s'il est attaqué, le jour qu'on doit la célébrer. Le Général du *Souba* du *Décan*, qui faisoit le siège de *Gingy*, choisit ce jour-là pour donner l'assaut, persuadé qu'on ne s'y défendrait pas; en effet, il entra dans la place sans rencontrer un seul obstacle.

Au *Décémi* qui suit immédiatement, ou dixième jour après la nouvelle lune, on célèbre la fête de *Vigéa-Dechémi*. Elle est consacrée aux divertissemens: on resserre les armes qu'on avoit exposées la veille; mais avant que de les remettre dans leurs fourreaux, quelques *Paléagars* suivent l'exemple des anciens Rois qui coupoient les têtes de plusieurs cabrits. L'après-midi les Dieux sont portés hors des villes pour chasser, & l'on y tue un quadrupède.

Au *Sadouratafi*, avant l'*Avamassé* ou la

veille de la nouvelle lune, est la fête de *Divavali*, qui se fait en réjouissance de la mort d'un géant *Rachadin*, nommé *Naraga-Chourin*, que Vichenou extermina, parce qu'il faisoit beaucoup de mal aux hommes. Cette fête n'est célébrée que dans les maisons, & elle ne consiste qu'à se laver la tête (a) avant le lever du soleil : elle fut instituée par Vichenou lui-même, qui dit que tous ceux qui feroient cette ablution, auroient le même mérite que s'ils se fussent baignés dans le Gange. Le reste de la journée se passe en divertissemens ; c'est une des plus grandes fêtes du Guzurate.

DANS le huitième mois, *Cartigué*, qui répond au mois de Novembre, à l'*Amavassé*

(a) Quoique les Indiens se baignent plusieurs fois par jour, ils n'appellent pas cela se laver la tête, parce qu'ils ne se lavent qu'avec de l'eau. Selon eux, pour se laver la tête, il faut d'abord se frotter d'huile, ensuite se baigner avec de l'eau, & après ce bain, se priver, au moins pendant vingt-quatre heures, des plaisirs du mariage & des alimens rafraîchissans.

ou à la pleine lune, est la fête de *Quedara-vourdon* (a), en l'honneur de la Déesse *Parvadi*; ceux qui l'observent ne font qu'une collation, & s'attachent au bras droit un cordon de fil jaune.

Au *Prédamé* suivant, ou lendemain de la nouvelle lune, est la fête de *Cander-Chasti*, qui dure jusqu'au *Sattami* ou septième jour de la nouvelle lune; on la célèbre en mémoire de la défaite de *Soura-Parpma*, très-puissant Achourin, que le Dieu *Soupramanier* vainquit après une guerre de six jours (b). Le septième, on porte le Dieu processionnellement, & dans quelques endroits on fait la représentation de la bataille où ce Géant périt. On modèle cet Achourin en terre cuite, & des Indiens armés représentent ses troupes.

Au *Chaoti* ou quatrième jour après la nou-

(a) C'est une des trois grandes fêtes qu'on est obligé de célébrer toutes les années, quand on les a célébrées une fois.

(b) Voyez l'histoire de *Soupramanier*, Tom. I, pag. 124-
velle

velle lune, est la fête de *Naga-Chooti*, qui consiste dans le *Nagapoutché*.

Au *Natchétron-Cartigué*, qui tombe dans ce mois toujours la veille ou le jour de la pleine lune, est la fête de *Paor-Nomi* : c'est la grande fête du temple de Tirounamaley, parce que c'est dans ce jour que parut la montagne sur laquelle ce temple est situé. Les Chivapatis la célèbrent dans toutes les Pagodes de Chiven ; elle dure neuf jours : les Pèlerins accourent à Tirounamaley, de toutes les parties de la côte, & il s'y tient une grande foire.

L'histoire de Tirounamaley est très-célèbre dans la religion des Gentils ; elle occupe tout un Pouranon. Le temple est construit sur une montagne sacrée, parce qu'elle représente Chiven ; ce dernier y descendit en colonne de feu, pour terminer une dispute de préséance élevée entre Vichenou & Brouma (a). Chiven pour perpétuer la

(a) Voy. Tom. I, pag. 270.

mémoire de cet événement , changea la colonne enflammée en une montagne de terre , & voulut que ses sectateurs la révérassent. C'est à cause de son premier état , qu'ils allument sur le sommet un grand feu qui dure pendant la neuvaine ; ils le placent dans un immense chaudron de cuivre , & l'entretiennent avec du beurre & du camphre , qu'on y envoie de tous côtés ; la méche est composée de plusieurs pièces de toile de soixante-quatre coudées chacune. Les Brame ont soin de ramasser le marc de ce feu , dont ils font des présens à leurs bienfaiteurs , qui tous les jours s'en mettent un peu sur le front. C'est à l'imitation de ce feu sacré que les Chivapatis font chez eux un grand gâteau de pâte de riz , pétri seulement avec de l'eau ; ils font un trou dans le milieu , qu'ils remplissent de beurre , & y allument une petite méche ; ensuite ils adorent ce feu , jeûnent toute la journée , & après six heures du soir , ils mangent cette pâte avec quelques fruits.

Les Vichenoupatis ont une très-grande fête le jour de cette même pleine lune. Elle ne diffère de l'autre que par son objet, de manière que les deux sectes la célèbrent ensemble. On allume des feux de joie devant les temples ; les rues & les maisons sont illuminées, & on porte les Dieux processionnellement. Les Vichenoupatis disent que c'est le jour de la pleine lune de ce mois que Vichenou prit la forme d'un Brame nain, & relégua le puissant géant Mahabéli dans le Padalon (a) ; que ce Géant, pendant qu'il gouvernoit, aimant beaucoup les illuminations, fournissoit à chaque maison un *calon* d'huile (b), afin de satisfaire son goût, & qu'en allant au Padalon, il pria Vichenou de vouloir bien faire continuer sur la terre les usages qu'il avoit établis. Ce Dieu le lui promit, &

(a) Voy. la cinquième Incarnation de Vichenou, Tom. 1, pag. 238.

(b) Mesure indienne. Il faut douze calons à-peu-près pour une pinte.

lui permit en même-temps de revenir toutes les années à pareil jour , afin de voir par lui-même s'il étoit fidèle à sa promesse.

C'est pour cette raison que l'illumination se fait , & que les enfans tenant du feu dans la main , se divertissent dans les rues en criant *Mahabeliro*.

DANS le neuvième mois , *Margaji* , qui répond à Décembre , au *Yagadéchy* après l'*Amavassé* ou onzième jour après la nouvelle lune , on fait une très-grande fête dans les temples de Vichenou ; c'est celle de *Vaïcondon-Yagadéchy* : elle n'est célébrée que par les Vichenoupatis , qui passent la nuit à veiller & prier , après avoir jeûné toute la journée. *Vaïcondon* est le nom du paradis ou séjour de Vichenou.

Au *Parouvon* ou pleine lune qui suit , est la fête de *Maharegi-Tiroumangenon* ; elle n'est célébrée que dans les temples de Chiven , & sur-tout à *Chalembon* , où l'on adore ce Dieu sous le nom de *Sababadi*.

DANS le dixième mois, *Tai*, qui répond à Janvier, le premier de ce mois est le *Pongol*, la plus grande fête des Indiens; elle est destinée à célébrer le retour du soleil dans le Nord, & dure deux jours: le premier jour, on la nomme *Boï-Pandigué* ou *Péroun-Pongol*, ce qui signifie *Grand-Pongol*. La cérémonie consiste à faire bouillir du riz avec du lait, pour tirer des augures de la façon dont le lait bout. Dès qu'on aperçoit les premières ébullitions, les femmes & enfans crient *Pongol*, qui veut dire, *il bout*. C'est dans l'intérieur des maisons qu'on fait cette cérémonie; le lieu choisi pour cela doit être purifié avec de la bouze de vache: on y dresse un fourneau sur lequel on fait cuire le riz qu'on présente d'abord aux Dieux; après quoi toutes les personnes de la maison doivent en manger un peu. Le second jour, elle prend le nom de *Maddou-Pongol* ou *Pongol des vaches*; on peint les cornes de ces animaux, on les

couvre de fleurs , on les fait courir dans les rues , & l'on fait ensuite chez soi le *Pongol* pour eux. Le soir on porte la figure du Dieu processionnellement dans les campagnes. L'idole est placée sur un cheval de bois , dont les pieds de devant sont levés comme s'il galopoit , ceux de derrière sont posés sur une table de bois , portée par quatre hommes. Ils observent dans la marche d'aller en travers comme un cheval qui se cabre & qui rue : l'idole tient une lance à la main , & elle est censée aller à la chasse ; on tue un animal réservé pour cette fête ; il doit être quadrupède , choisi indifféremment depuis le tigre jusqu'au rat. On examine surtout le côté qu'il prend , quand on le lâche pour en tirer des augures. Ce même jour les Brames jettent des forts pour connoître les événemens de l'année suivante. Les animaux & les grains sur lesquels ils tombent deviendront , disent-ils , très-rares ; si c'est sur les bœufs & le *Nely* (a) , les bœufs

(a) Riz en paille.

périront & le nély fera très-cher ; s'ils tombent sur les chevaux & les éléphants, c'est signe de guerre.

Les Brames font accroire au peuple que *Sangrandi*, l'un des Deverkels, vient toutes les années sur la terre à pareil jour leur découvrir le bien & le mal futur, & qu'il l'annonce par le grain qu'il mange & l'animal qu'il monte ; c'est ce que le sort leur fait connoître. Le même soir les Indiens se rassemblent en famille, se font réciproquement des présens, & se visitent en cérémonie pour se souhaïter un *bon Pongol* (a), comme nous faisons le premier jour de l'an ; les visites durent huit jours.

Au *Natchétron-Pouchon*, qui tombe toujours dans ce mois le jour ou la veille de

(a) Le Pongol n'est autre chose que la fête païenne pour la naissance de *Mithras*. Cette dernière présentoit l'allégorie de la renaissance du soleil, & celle du Pongol est pour le retour de cet astre. Le renouvellement de l'année solaire a été célébré chez toutes les Nations avec la plus grande solennité.

la pleine lune, est la fête du temple de *Paëni* ; on la nomme *Tai-Pouchon*, elle est fort célèbre : il y vient du monde de toutes les parties de la côte, & les dévôts, que des raisons particulières empêchent de s'y rendre, envoient des présens qu'on nomme *Paëni-Caori*. On fait aussi cette fête dans tous les temples de Chiven, mais avec moins de pompe.

DANS le onzième mois, *Massi*, qui répond à Février, au *Satami*, après l'*Amavassé* ou septième jour après la nouvelle lune, est la fête de *Radansatami* : ce n'est que dans les maisons qu'on la célèbre ; on y fait *Pongol* pour le char du Soleil. *Radan* veut dire *Char*.

Au *Natchétron-Magon* qui tombe le jour ou le lendemain de la pleine lune, est la fête de *Massimagon* ; elle consiste à se purifier dans une eau sainte. Les habitans de Pondichéry n'ayant point d'étangs sacrés dans leurs Pagodes, vont à la rivière de *Tircangi*,

un peu au-delà de *Villénour* (a) ; il faut aussi jeûner & prier pour les morts , c'est-à-dire , faire le *Darpénon*.

Au *Tradéchi* après le *Parouyon* ou treizième jour après la pleine lune , est la fête de *Chivé-Ratri* : elle est très-recommandable pour les sectateurs de Chiven ; ils doivent jeûner le jour , passer la nuit dans les prières , faire des aumônes & donner à manger aux Pandarons. *Chivé-Ratri* veut dire *la nuit de Chiven*.

DANS le douzième mois , *Pangoumi* , qui répond à Mars , à la pleine lune , est la fête de *Camadénou* ; on la célèbre dans les temples de Chiven. C'est à pareil jour que ce Dieu fit jaillir des flammes de l'œil qu'il a au milieu du front. Elles consumèrent *Man-madin* , Dieu de l'Amour , qui fut réduit en cendres , pour avoir osé décocher ses flèches contre Chiven ; mais ce Dieu suprême le ressuscita dans la fuite.

(a) Aldée à une lieue de Pondichéry , où il y a un temple très-renommé.

Au *Natchétron - Outron* , est la fête de *Pangoumi-Outron* : on la célèbre dans les temples de Chiven en l'honneur de la Déesse Parvadi son épouse.

Au *Naomi* de l'*Amavassé* ou le neuvième jour après la pleine lune , qui tombe toujours dans le mois *Chitieré* , est la fête de *Stri-Rama-Naomi* ; c'est le jour de la naissance de Rama : cette fête dure neuf jours ; elle est très - célèbre dans les temples de Vichenou. Chaque soir on promène ce Dieu processionnellement dans les rues sur différentes montures , & au retour de la procession , on l'expose dans un *Madan* (a) du temple pour y recevoir les adorations & les offrandes du peuple.

DANS plusieurs temples on observe encore des fêtes particulières ; mais elles ne sont

(a) *Madan* ou *Chauderie* est un reposoir de maçonnerie , couvert d'une voûte ornée de sculpture de tous les côtés , & bâti dans les temples pour y exposer la Divinité.

pas d'obligation, & n'entrent point dans la classe des fêtes annuelles : elles ne doivent leur origine qu'à quelques histoires ou à des miracles faits par le Dieu qu'on y adore. L'une des plus considérables est le *Manmagon* : elle est fort renommée à *Combouconom*, village du *Tanjaour*, & y attire beaucoup de monde ; elle ne se fait que tous les douze ans dans le mois *Massi*. L'année qui la ramène est réputée si malheureuse, que personne n'ose se marier ; les plus superstitieux même étendent cette crainte jusqu'à l'année qui la précède, ainsi qu'à celle qui la suit. La dernière fut célébrée dans le mois *Massi* de l'année *Valambi*, c'est-à-dire, en Février 1779.

Je n'ai pas mis au nombre des fêtes annuelles, celles des Dieux subalternes, qui ne sont point avouées des Brames, comme celle de *Mariatale*, de *Darma-Raja*, de *Drobedé* de *Manarsuami*, & d'*Ayéнар* : ce n'est que par le Peuple qu'elles sont observées ; les Brames les regardent comme

impies, excepté celle d'*Ayéнар*, où ils font quelquefois l'office.

Le retour de celle de Mariatale est absolument arbitraire; on la célèbre quand on veut: cependant il faut en excepter *Côlenour*, à quatre lieues de Pondichéry, où tous les ans on y fait une grande fête en l'honneur de cette Déesse: elle se nomme *Quédil*, & se trouve toujours dans le mois *Chitteré*. Ceux qui pensent avoir obtenu de grands bienfaits de Mariatale ou qui veulent en obtenir, font vœu de se faire suspendre en l'air. Cette cérémonie consiste à faire passer deux crochets de fer attachés au bout d'un très-long levier sous la peau du dos de celui qui a fait le vœu; ce levier est suspendu au haut d'un mât élevé d'une vingtaine de pieds; dès que le patient est accroché, l'on pèse sur le bout opposé du levier, & il se trouve en l'air; dans cet état, on lui fait faire autant de tours qu'il veut, & pour l'ordinaire il tient dans ses mains un sabre & un bouclier, & fait les gestes d'un homme

qui se bat. Quoiqu'il souffre, il doit paroître gai ; s'il lui échappè quelques larmes , il est chassé de sa Caste ; mais cela n'arrive que très-rarement : celui qui doit se faire accrocher boit une certaine quantité de liqueur enivrante qui le rend presque insensible , & lui fait regarder comme un jeu ce dangereux appareil. Après plusieurs tours on le descend, & il est bien-tôt guéri de sa blessure : cette prompte guérison passe pour un miracle aux yeux des zélateurs de la Déesse. Les Brame n'assistent point à cette cérémonie, qu'ils méprisent. Ce n'est que dans les Castes les plus basses qu'on trouve des adorateurs de Mariatale. Ceux qui se dévouent à cette Déesse , sont pour l'ordinaire , les Parias , les Blanchisseurs, les Pêcheurs, &c.

Mariatale étoit femme du pénitent *Chamadaguini* , & mère de Parassourama (a). Cette Déesse commandoit aux élémens ;

(a) Parassourama est Vichenou dans sa huitième Incarnation. Voy. Tom. 1, pag. 293.

mais elle ne pouvoit conſerver cet empire qu'autant que ſon cœur reſteroit pur. Un jour qu'elle ramaffoit de l'eau dans un étang, & que ſuivant ſa coutume, elle en faiſoit une boule pour la porter à ſa maiſon, elle vit ſur la ſurface de l'eau des figures de *Grandouers* (a), qui voltigeoient au-deſſus de ſa tête. Elle fut épriſe de leur beauté, & le deſir entra dans ſon cœur; l'eau déjà ramaffée ſe liquéfia tout de ſuite, & ſe confondit avec celle de l'étang. Elle ne put jamais en rapporter chez elle ſans le ſecours d'un vaſe. Cette impuiſſance découvrit à Chamadaguini que ſa femme avoit ceſſé d'être pure, & dans l'excès de ſa colère, il enjoignit à ſon fils de l'entraîner dans le lieu marqué pour les ſupplices, & de lui trancher la tête. Cet ordre fut exécuté; mais Paraffourama ſ'affligeoit tellement de la perte de ſa mère, que Chamadaguini lui dit

(b) Eſpèce de *Sylphes*, qu'on représente d'une grande beauté, avec des aîles.

d'aller prendre son corps, d'y joindre la tête qu'il avoit décollée, & de lui dire à l'oreille une prière qu'il lui apprit, qu'aussi-tôt elle ressusciteroit. Le fils courut avec empressement, mais par une méprise singulière, il joignit à la tête de sa mère, le corps d'une *Parichi*, suppliciée pour ses infamies; assemblage monstrueux qui donna à cette femme les vertus d'une Déesse & les vices d'une malheureuse. La Déesse devenue impure par ce mélange, fut chassée de sa maison, & commit toutes sortes de cruautés; les Deverkels voyant le ravage qu'elle faisoit, l'appaisèrent, en lui donnant le pouvoir de guérir la petite vérole, & lui promettant qu'elle seroit implorée pour cette maladie.

Mariatale est la grande Déesse des Parias, qui la mettent au-dessus de Dieu; plusieurs de cette Caste vile se dévouent à son culte. Pour l'honorer, ils ont coutume de danser, ayant sur la tête plusieurs cruches d'eau posées les unes sur les autres: ces cruches sont garnies de feuilles de *Margosier*, arbre qui

lui est consacré. Pendant la petite vérole , on en place toujours quelques branches dans le lit du malade , & ce n'est qu'avec elles qu'on lui permet de se gratter : on en place encore au - dessus du lit , dans les autres chambres, sur les toits , & les voisins en mettent aussi sur leurs maisons.

Les Indiens craignent beaucoup cette Déesse ; ils lui élèvent des temples dans toutes les Aldées : on ne place dans le sanctuaire que sa tête , à laquelle seule les Indiens de bonne Caste adressent leurs vœux ; son corps est placé à la porte du temple , & devient l'objet de l'adoration des Parias (a).

(a) *Mariatale* est désignée par tous les Auteurs qui ont écrit sur la Mythologie indienne, sous le nom de diable *Ganga*. On lui sacrifie des boucs. Ces sacrifices sanglans ne se font point aux souverains Dieux , mais aux Dieux malfaisans. Les Indiens ont cela de commun avec les Égyptiens, les Grecs & les Romains ; ce qui fait dire à S. Augustin (*de Civit. Dei, Lib. VIII, Cap. 3*), qu'il falloit se concilier les mauvais esprits par des victimes sanglantes, mais les bons par des fêtes & des réjouissances ; les premiers sans doute, pour qu'ils ne fassent point de mal, les autres pour qu'ils fassent du bien :

Mariatale

Mariatale devenue impure par le mélange de sa tête avec un corps de Parichi, & craignant de n'être plus adorée de son fils Parassourama, pria les Deverkels de lui accorder un autre enfant, & ils lui donnèrent *Catavarayen* ; les Parias partagent leurs adorations entre sa mère & lui. C'est le seul de tous les Dieux auquel on offre des viandes cuites, du poisson salé, du tabac, &c. parce qu'il est issu d'un corps de Parias.

On ne fait point de fêtes publiques pour

car tous les Peuples anciens ont admis deux principes : ils appelloient le premier *Orosmade* & le second *Arimane*. Orosmade étoit sorti de la plus pure lumière, & Arimane des ténèbres les plus profondes : le premier, selon eux, avoit créé toutes les bonnes choses, les astres, les hommes, les plantes & tous les animaux ; le second, au contraire, toutes les choses mauvaises, comme le poison, le venin, les maladies, la guerre. Ce sujet est amplement traité dans l'*Ihs* & l'*Ofris* de Plutarque. Cette opinion singulière est venue aux Anciens de ce qu'ils pensoient qu'un Dieu, bon par essence & la source de tout bien, ne pouvoit être aussi la cause de tout le mal que les hommes commettent chaque jour, & qu'il n'étoit pas raisonnable de croire qu'il donnât d'une main la vie & l'aliment, & de l'autre le poison & la mort.

Tome II.

G

Ayéнар, quoique fils de Chiven & de Vichenou, parce qu'il n'est pas Dieu de la première classe; cependant comme Dieu protecteur du bon ordre & de la police, il reçoit les vœux de ceux qui prétendent à ses graces. Ils vont lui sacrifier des cabrits & des coqs dans ses temples solitaires bâtis loin des villes, des villages & des chemins; ils lui consacrent aussi des chevaux de terre cuite qu'ils exposent devant son temple dans des lieux couverts.

Dans le cours de l'année, on célèbre plusieurs fêtes en l'honneur de *Manarsuami*; mais elles n'ont point de jour fixe. Dans les jours qu'on leur assigne, on fait beaucoup de cérémonies dans son temple; quoique ce Dieu ne soit pas bien connu, plusieurs Indiens ne laissent pas de l'adorer, persuadés qu'il est le même que Soupramanier: mais les Brames ne veulent pas en convenir, & condamnent son culte.

La seule fête publique en l'honneur de *Darma-Raja* & de *Drobédé*, est celle de

Nerpou-Tirounal, ou fête du Feu, parce qu'on marche sur cet élément. Elle dure dix-huit jours, pendant lesquels ceux qui font vœu de l'observer, doivent jeûner, se priver des femmes, coucher sur la terre, sans natte, & marcher sur un brasier. Le dix-huitième, ils s'y rendent au son des instrumens, la tête couronnée de fleurs, le corps barbouillé de safran, & suivent en cadence les figures de Darma-Raja & de Drobédé son épouse, qu'on y conduit processionnellement : lorsqu'ils sont auprès du brasier, on le remue pour ranimer son activité ; ils prennent un peu de cendres dont ils se frottent le front, & quand les Dieux en ont fait trois fois le tour, ils marchent plus ou moins vite, selon leur dévotion, sur une braise très-ardente, étendue sur une espace d'environ quarante pieds de longueur. Les uns portent leurs enfans sous le bras, les autres des lances, des sabres & des étendards.

Les plus fervens traversent ce brasier plusieurs fois : après la cérémonie, le Peuple

s'empresse de ramasser un peu de cendres pour s'en barbouiller le front , & d'obtenir des Dévôts quelques-unes des fleurs qui les décorent pour les conserver précieusement. C'est en l'honneur de Drobédé , qu'on fait cette cérémonie. Elle épousa cinq frères à la fois ; tous les ans elle en quittoit un pour passer dans les bras d'un autre ; mais auparavant , elle avoit soin de se purifier par le feu. Telle est l'origine de cette fête singulière ; elle n'a point de jours fixes : cependant on ne peut la célébrer que dans le mois de Chitteré, de Vayassi ou d'Ani , qui sont les trois premiers mois de l'année.





C H A P I T R E VI.

Cérémonies particulières des Indiens.

D U P O U T C H É.

ON comprend sous le nom de *Poutché* toutes les cérémonies qu'exige journellement le culte des différentes Divinités : elles consistent à baigner le Dieu avec de l'eau & du lait, à l'oindre de beurre & d'huiles odoriférantes, à le couvrir de riches draperies, & à le surcharger de pierreries, que l'on change chaque jour, ainsi que les autres ornemens, quand la Pagode est opulente. On lui présente aussi des lampes, où l'on consomme du beurre au lieu d'huile. On lui jette séparément, l'une après l'autre, dans un nombre fixé par les livres sacrés, des fleurs d'une espèce particulière, qui lui

font consacrées : pendant tout le tems de la cérémonie , les Danseuses forment des pas au son des instrumens devant sa statue. Une partie des Brame avec des émochoirs de crin blanc ou de plumes de paon , en écartent les insectes , & le reste est occupé à lui présenter les offrandes : car les Indiens ne viennent jamais au temple les mains vuides. Ils apportent à volonté , du riz , du camphre , du beurre , des fleurs & des fruits ; lorsqu'ils n'ont rien de tout cela , les Brame leur donnent des fleurs , dont ils ont toujours des corbeilles prêtes , & après en avoir exigé le paiement , ils les offrent au Dieu au nom des adorateurs.

Il n'appartient qu'aux Brame de faire le Poutché dans les maisons particulières , parce qu'il faut que la Divinité y soit présente , & qu'ils ont seuls le droit de la faire descendre sur la terre. Dans certaines fêtes de l'année , tous les Indiens sont obligés à cette cérémonie : elle consiste à faire des offrandes & un sacrifice au Dieu. Le Brame

dispose à cet effet un lieu que l'on purifie avec de la bouze de vache dont on enduit le pavé, & de l'urine du même animal, dont on asperge la chambre. On met au milieu une cruche d'eau couverte, autour de laquelle on allume des lampions pleins de beurre. Lorsque tout est préparé, le Brame assis à terre, la tête nue, récite des prières, & de tems en tems jette sur la cruche des fleurs & du riz; lorsque les évocations sont finies, le Dieu doit se trouver dans la cruche: alors on lui fait des offrandes, mais intéressées; car on lui présente ce qu'on desire que l'année rende au centuple, comme des fruits, du riz & du bétel, mais point d'argent. Le Brame fait ensuite le sacrifice qui consiste à brûler devant la cruche plusieurs morceaux de bois, que lui seul a le droit de jeter au feu l'un après l'autre, & aux instans où l'exige la prière qu'il récite: la cérémonie faite, le Brame congédie le Dieu par une autre prière.

DU DIBARADANÉ.

LE *Dibaradané* ou offrande du feu, est aussi une cérémonie journalière en l'honneur des Dieux; elle fait partie du Poutché. Le Brame qui officie tient d'une main une clochette qu'il sonne, & de l'autre une lampe de cuivre pleine de beurre; il la fait passer & repasser autour de la statue du Dieu qu'on adore : pendant ce temps, les Bayadères chantent ses louanges en dansant (a). Les

(a) C'étoit une cérémonie fort en usage chez les Anciens, de danser devant les Dieux pendant le service divin, les jours de fêtes. Les Prêtres de Mars, nommés *Salii*, étoient fort estimés des Romains : c'étoient d'excellens *Saltinbanques*. On dançoit à *Délos* pendant le service divin. Chez les Grecs & les Romains, cette danse s'exécutoit d'une façon fort singulière : on alloit en dansant du côté gauche de l'autel au côté droit, voulant imiter le cours du ciel, qui va d'orient en occident; ensuite on retournoit du côté droit au côté gauche, ce qui représentoit la marche des planètes.

L'origine de cette danse est fort incertaine. Le Roi David dansa devant l'Arche, que l'on ramenoit de chez les Philistins, & fit sans doute danser ses sujets en pinçant de la harpe. On

assistans, dans le recueillement & les mains jointes, adressent leurs vœux à l'idole; après quoi le Brame rompt les guirlandes qui l'ornoient, en distribue les fragmens au Peuple, & reçoit de lui les offrandes qu'il apporte à la Divinité.

DE L'ABICHÉGAM.

L'Abichégam fait partie du Poutché; cette

trouve dans l'*Exode* que les Juifs dansèrent devant le veau d'or; mais on ne verra guères de Peuple choisir, comme les Indiens, des filles sans vertu pour danser devant leurs idoles. Cependant elles sont réputées honnêtes, à cause de leur ministère, quoique d'ailleurs leur lasciveté doive les faire regarder comme libertines: peut-être aussi que ces filles de Pagodes sont privilégiées, & qu'on les regarde comme chéries des Dieux, depuis l'aventure arrivée à l'une d'elles.

Dévendren, sous la figure d'un bel homme, alla trouver un jour une courtisane, pour éprouver si elle lui seroit fidelle. Il lui promit une bonne récompense, & elle le traita fort bien toute la nuit. Dévendren contrefit le mort, & la courtisane le crut de si bonne foi, qu'elle vouloit absolument être brûlée avec lui, quoiqu'on lui représentât que ce n'étoit pas son mari. Comme elle alloit se précipiter dans les flammes, Dévendren se réveilla & lui avoua sa supercherie; il la prit pour femme & l'emmena dans son paradis. (*Voyez Abraham Roger.*)

cérémonie consiste à verser du lait sur le Lingam. On conserve ensuite avec le plus grand soin cette liqueur, & on en donne quelques gouttes aux mourans, pour leur faire mériter par-là les délices du Caïlasson.

On trouve dans la plus haute antiquité des traces de l'Abichégam. Les premiers hommes avoient une espèce de sacrifice appelé *libation* : il se faisoit en répandant quelque liqueur, mais sur-tout de l'huile en l'honneur de la Divinité; il fut aussi en usage sous la loi écrite (a).

Les Indiens ont conservé cette coutume, non-seulement par rapport au Lingam, mais même en l'honneur de leurs autres Dieux. Ils leur offrent en effet des libations, les arrosent d'huile de coco, de beurre fondu

(a) Les Talapoins du Pégû & d'Ava, les Prêtres de Siam lavent aussi leurs idoles avec du lait, de l'huile & d'autres liqueurs : on fait aussi que les Juifs avoient des pierres sacrées, qu'ils oignoient d'huile, & auxquelles ils donnoient le nom de *Bétylés*.

ou d'eau du Gange ; ils les frottent d'huile ou de beurre toutes les fois qu'ils vont leur adresser des prières, ou leur présenter des offrandes : aussi toutes leurs idoles sont noires, enfumées, enduites & fouillées d'une graisse fétide.

D U S A N D I V A N É.

LE *Sandivané* est une cérémonie que les Brames seuls font tous les jours pour les Dieux en général, & le matin pour Brouma en particulier, comme auteur de leur origine. Ils vont au lever du soleil puiser de l'eau dans un étang avec le creux de la main ; ils la jettent tantôt devant, tantôt derrière eux & par-dessus l'épaule, en invoquant Brouma, & en prononçant ses louanges ; ce qui les purifie & leur mérite ses graces. Ils en jettent ensuite au soleil pour lui témoigner leur respect & leur reconnoissance de ce qu'il a bien voulu reparoître, & chasser les ténèbres ; puis ils achevent de se purifier

par le bain. Cette espèce de culte fut établi par les premiers hommes, & les Indiens l'ont toujours conservé (a).

D U D A R P É N O N .

LE *Darpénon* est institué en l'honneur des morts. Les Indiens, après s'être purifiés par le bain, s'afféient devant un Brame qui récite des prières; ensuite avec un petit vase de cuivre nommé *Chimbou*, il leur verse de l'eau dans une main qu'ils lui présentent ouverte & penchée de son côté, & il jette sur cette main des feuilles de la plante *Herbé* & des graines de *Gengely*, en nommant les personnes pour lesquelles il prie : ces prières se font pour les *Pidours-Dévé-Dékels*, qui sont les *Déverkels* protecteurs des morts.

(a) Les anciens Prêtres égyptiens se purifioient de même le matin par le bain, & se plongeioient dans les eaux sacrées du Nil; culte qu'ils pouvoient bien avoir reçu des Indiens.

DU NAGAPOUTCHÉ.

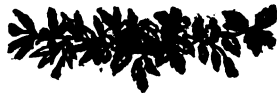
LE terme de *Nagapoutché* signifie *office de la couleuvre* : les femmes sont ordinairement chargées de cette cérémonie. Lorsqu'à certains jours de l'année elles veulent s'en acquitter, elles vont sur les bords des étangs où croissent l'*arichi* & le *margosier* : elles portent sous ces arbres une figure de pierre représentant un Lingam entre deux couleuvres; elles se baignent, & après l'ablution, elles lavent le Lingam, brûlent devant lui quelques morceaux d'un bois particulièrement affecté à ce sacrifice, lui jettent des fleurs, & lui demandent des richesses, une nombreuse postérité, & une longue vie pour leurs maris (a). Il est dit dans les Chastrons que lorsque la cérémonie du Nagapoutché se fait dans la forme prescrite, on

(a) Cette dernière demande se nomme *Manguétia-Vourdon*, ou *pénitence pour le Taly*. *Manguétion* ou *Taly* sont synonymes.

110 VOYAGE AUX INDES

obtient toujours ce qu'on demande (a) : la prière finie, la pierre est abandonnée sur les lieux; on ne la rapporte jamais à la maison : elle sert au même usage à toutes les femmes qui la trouvent. S'il n'y a point au bord de l'étang d'arichi ni de margosier, on y porte une branche de chacun de ces arbres qu'on plante pour la cérémonie aux deux côtés du Lingam, & dont on lui fait un dais. L'arichi est regardé par les Indiens comme le mâle, & le margosier comme la femelle, quoique ces arbres soient de deux genres bien différens l'un de l'autre.

(a) Quelque bizarre que soit ce culte, on le voit établi chez tous les Anciens; & les Modernes ont encore enchéri sur eux.





C H A P I T R E VII.

Des Religieux Indiens.

DANS toutes les Religions on a vu des enthousiastes s'isoler dans les déserts , & passer leur vie dans les mortifications & les prières; mais cette pieuse effervescence ne fut pas de longue durée. Les descendans de ces premiers Anachorettes se rapprochèrent bien-tôt des villes, & paroissant ne s'occuper que de Dieu , leurs regards se portèrent avidement sur la terre ; ils voulurent être honorés, puissans & riches ; quoiqu'ils affectâssent le mépris des grandeurs, le désintéressement & l'humilité la plus profonde ; s'ils recueilloient de brillans héritages, ce n'étoit que pour empêcher qu'ils ne tombassent dans des mains profanes, ou pour faciliter aux hommes le moyen de gagner

TRE VOYAGE AUX INDES

le ciel par l'exercice de la charité : s'ils bâtissoient des palais superbes, ce n'étoit pas pour se loger d'une manière agréable, mais pour élever un monument à la piété généreuse de leurs bienfaiteurs : & comment ne pas les croire? ils avoient l'extérieur si pénitent, leur mépris pour les jouissances passagères de ce monde paroissoit être de si bonne-foi, qu'on les voyoit se livrer à toutes les douceurs de la vie, sans se douter qu'ils en eussent l'idée.

Tels ont été les Ministres de toutes les Religions : ce n'est que dans l'Inde qu'on trouve encore de ces imaginations exaltées qui se complaisent dans les sacrifices les plus pénibles , & dans les pratiques les plus austères.

Les Gentils ont plusieurs espèces de religieux; la plus révérée de toutes est celle des *Saniassis* ou *Sanachis* : le peuple la regarde comme sainte. Le Saniassi est ou Brame ou Choutre; il se dévoue entièrement à la Divinité : les vœux qu'il fait sont d'être pauvre, chaste

chaste & sobre; ne possédant rien, ne tenant à rien; il erre de tous côtés, presque nud, la tête rasée, n'ayant qu'une simple toile jaune qui lui couvre le dos; il ne vit que d'aumônes, & ne mange que pour s'empêcher de mourir. Les hommes de toutes les Castes, à l'exception des Parias, peuvent être Saniaffis; chaque secte a les siens: ils vivent comme les anciens Brachmanes, & suivent la même doctrine, ce qui feroit croire qu'ils sont leurs descendans.

Les *Pandarons* ne sont pas moins révéérés que les Saniaffis. Ils sont de la secte de Chiven, se barbouillent toute la figure, la poitrine & les bras avec des cendres de bouze de vache. Ils parcourent les rues, demandent l'aumône, & chantent les louanges de Chiven, en portant un paquet de plumes de paon à la main, & le Lingam pendu au col; pour l'ordinaire ils ont aussi quantité de colliers & de brasselets d'*Outrachon* (a). Le Pandaron qui ne se vêtit point

(a) Semence d'un fruit aigre qui ne croît qu'au Nord de

de toile jaune, se marie & vit en famille; celui qui fait vœu de chasteté, s'appelle *Tabachi*: il diffère du *Saniaffi*, en ce qu'il vit en société, soit avec sa famille, soit avec d'autres Pandarons; il témoigne sa reconnaissance à ceux qui lui font l'aumône, en leur donnant des cendres de bois de sandal & de bouze de vache, qu'il dit rapporter des lieux saints. Le nom de *Pandaron* est collectif pour les Religieux de Chiven, comme celui de *Tadin* pour ceux de Vichenou.

Le *Caré-Patré-pandaron* est une espèce de Pandaron; il fait vœu de ne plus parler; il

l'Inde. On l'appelle également *noyau de Routren*, parce que les sectateurs de ce Dieu croient qu'il se plaît à s'y renfermer. Les zélés en portent toujours au moins un sur eux, pour écarter Yamen, Dieu de la mort, s'ils venoient à mourir subitement dans les rues. Cette semence est presque ronde, très-dure, & ciselée comme un noyau de pêche. C'est d'après ces élévations, qui forment par hasard quelques figures, que les *Saniaffis* sectateurs de Chiven & les Pandarons y découvrent quelque-une des incarnations de ce Dieu.

entre dans les maisons & demande l'aumône en frappant des mains sans rien dire. Ceux qui lui font la charité, lui portent le riz tout cuit & le mettent dans ses mains, il le mange dans l'endroit où on le lui donne, sans en rien réserver, & s'il ne lui suffit point, il va dans une autre maison faire la même cérémonie. Son nom est significatif; *Caré* veut dire *Main* & *Patré*, assiette.

Le *Paéni-Caori* est aussi une espèce de Pandaron chargé de porter les offrandes que les Indiens font au temple de *Paéni*, dédié à Soupramanier: ces offrandes consistent en argent, sucre, miel, camphre, lait, beurre, cocos, &c. Il est ordinairement habillé de jaune comme les Pandarons, & porte les présens qu'il doit faire aux deux bouts d'un bâton; pour se mettre à l'abri du soleil, il ajuste sur le bâton un tendelet de drap rouge, tel à-peu-près que celui d'un palanquin.

Les *Cachi-Caoris* sont une autre espèce de Pandarons, qui font le pèlerinage de

Cachi, d'où ils rapportent de l'eau du Gange dans des vases de terre (a) ; ils doivent la porter jusqu'à Raméssourin près du cap Commorin , où est un temple très - renommé de Chiven. Cette eau se répand sur le Lingam de ce temple (b) ; ensuite on la ramasse

(a) Tout homme , à l'exception du Paria , peut remplir le même office , sans être Religieux.

(b) Les Indiens croient que ce Lingam est celui que le Dieu Anoumar rapporta du Gange par ordre de Rama ; que ce dernier voulut lui rendre ses adorations après avoir détruit le Géant Ravanen , & que l'étang qui est dans le même temple a été creusé par les mains de Vichenou. Ce Lingam s'appelle *Ramanada-Suami* , qui veut dire *Dieu adoré par Rama* : l'étang se nomme *Danoucobi*. Les Brame, pour l'accréditer, font accroire que ceux qui s'y baignent, obtiennent le pardon de leurs péchés & qu'ils en sont purifiés. Les Indiens y portent des offrandes & y viennent en pèlerinage des pays les plus éloignés ; mais pour que cet acte soit plus méritoire , il faut que le pèlerin se soit préalablement rendu sur les bords du Gange, qu'il ait couché sur la terre, jeûné pendant la route, & qu'il rapporte sa charge d'eau de ce fleuve, pour baigner le Lingam qu'il va adorer. M. Paw, dans ses *Recherches philosophiques*, parle de ces mêmes pèlerins ; mais c'est à tort qu'il prétend qu'ils vont jusqu'en Sibérie. Cette erreur lui a fait supposer que la religion des Gentils dérive de celle de Lama : les Indiens n'ont aucune connoissance de ce Dieu.

pour la distribuer aux Indiens : ceux-ci la conservent religieusement , & lorsqu'un malade est à l'agonie , on lui en verse une ou deux gouttes dans la bouche , de même que sur la tête.

On trouve encore dans l'Inde nombre de Religieux de la secte de Vichenou , tels que le *Tadin* , le *Satadéven* , le *Vaichenavin* , &c.

Le *Tadin* va mendier de porte en porte en dansant & chantant les louanges & les métamorphoses de Vichenou ; pour s'accompagner , il bat d'une main sur une espèce de tambour , & quand il a fini chaque verset , il bat sur un plateau de cuivre avec une baguette qu'il tient dans les deux premiers doigts de l'autre main : ce plateau lui pend au-dessous du poignet , & rend un son très-fort & très-aigu ; sur la cheville des pieds , il porte des anneaux de cuivre que l'on appelle *Chélimbou* : ces anneaux sont creux & remplis de petits cailloux ronds qui font beaucoup de bruit ; ce qui lui sert encore

d'accompagnement & de mesure pour la chant & pour la danse. Ces Religieux se couvrent le corps d'une toile jaune, & quand ils se réunissent dans les villages, ils ont un chef qui n'est distingué des autres que par un grand bonnet rouge dont le bout se recourbe en avant, & se termine en tête d'oiseaux ; les autres ne portent qu'une simple toque jaune.

Les Satadévens forment une Caste religieuse, dans laquelle les autres Indiens ne peuvent pas entrer ; ils naissent Religieux, se marient, & vivent en famille. Quoiqu'ils s'occupent à faire des colliers de fleurs pour les vendre, cela n'empêche pas qu'ils ne demandent l'aumône, en chantant comme les Tadins ; mais ils s'accompagnent avec un instrument qui ressemble à notre guitare.

Les Vaichenavins forment une Tribu, comme les Satadévens. La seule chose qui les distingue de ces derniers est un petit vase de cuivre, qu'ils portent sur la tête, & dans lequel ils mettent les aumônes qu'on leur fait.

Le Poutchari se dévoue au culte de *Manarfuami*, ou de Darma-Raja ; tout homme, excepté le Paria, peut embrasser cet état ; ils font les cérémonies dans les temples de ces deux Divinités.

Les Brames regardent ce culte comme idolâtre, & jamais un sectateur de Vichenou ne fera le Poutchari de Manarfuami, parce que les Vichenouvistes prétendent que ce Dieu n'est qu'une transfiguration de Soupramanier, fils de Chiven. Le Poutchari de Darma-Raja peut être de l'une ou de l'autre secte ; mais ni l'un, ni l'autre ne sont jamais Pandarons, ni Tadins. Celui de Manarfuami va dans les rues chantant les louanges de Chiven & de Soupramanier, tandis que l'autre chante celle de Darma-Raja ; le premier s'accompagne du chélimbou, le second ne se sert que d'une clochette ; mais sa femme, pour l'ordinaire, l'accompagne avec des castagnettes, & pour terminer chaque verset, elle dit *oui*, comme pour applaudir à ce que son mari vient de chanter. Quel-

H 4

quelquefois il porte avec lui des tableaux où sont représentées la vie & les guerres du Dieu qu'il adore ; il lit ou chante en public quelques versets de sa vie en montrant les exploits du Roi déifié. D'autre fois , il prononce ses sentences ou récite ses fables , afin d'attirer l'aumône des passans.

Le Poutchari de Manarsuami , se sert à-peu-près du même stratagème ; il s'assied dans les rues, dans les places publiques, & sur les chemins les plus fréquentés, en chantant les louanges du Saint ou du Dieu qu'il révère : plusieurs acolytes accompagnent sa voix, les uns avec un petit tambour, qu'ils appellent *oudoukai*, sur lequel ils frappent avec les doigts ; d'autres crient de tems-entems avec lui pour appuyer ce qu'il dit : il porte une boîte pleine de cendres de bouze de vache, qu'il distribue à ceux qui lui font l'aumône.

Les Poutcharis se marient & peuvent quitter cet état quand il leur plaît ; leur nom vient de *Poutché*, qui veut dire *Cérémonie journalière* qu'on fait aux Dieux.

La Déesse Mariatale a aussi ses Poutcharis, que l'on nomme *Bainiens*, parce qu'ils accompagnent leurs chants d'un instrument, appelé *Baini*. Les *Bainiens* sont, pour la plupart, de la Caste des *Parias*; ils ne courent point dans les rues comme les autres Religieux, & ne demandent l'aumône que dans les temples de Mariatale.

Enfin les Indiens ont des Religieux *Pénitens*, par lesquels je terminerai ce Chapitre; ils sont chez les Gentils, ce que les *Fakirs* sont chez les Mogols: le fanatisme leur fait tout abandonner, biens, famille, &c, pour aller traîner une vie misérable; la plupart sont de la secte de Chiven: les seuls meubles qu'ils puissent avoir sont un *Lingam*, auquel ils offrent continuellement leurs adorations, & une peau de tigre sur laquelle ils se couchent. Ils exercent sur leur corps tout ce qu'une fureur fanatique peut leur faire imaginer: les uns se déchirent à coups de fouet, ou se font attacher au pied d'un arbre par une chaîne que la mort seule peut

brifer ; d'autres font vœu de rester toute la vie dans une posture gênante, telle que de tenir les poings toujours fermés, & leurs ongles, qu'ils ne coupent jamais, leur percent les mains par succession de tems ; on en voit qui ont toujours les bras croisés sur la poitrine, ou bien les mains élevées au-dessus de la tête, de sorte qu'il ne leur est plus possible de les plier. Ces pauvres malheureux ne peuvent boire ni manger que par le secours de quelques disciples qui les suivent : qu'on juge de la violence qu'ils se font pendant bien des années, pour réduire leur bras à cet état d'inaction. Plusieurs s'enterrent & ne respirent que par une petite ouverture ; ils demeurent ainsi sous terre un tems si considérable, qu'il est étonnant qu'ils n'étouffent pas : quelques-uns moins fanatiques se contentent de s'enterrer seulement jusqu'au col. On en trouve qui ont fait vœu de rester toujours debout sans se coucher ; ils dorment appuyés contre une muraille ou contre un arbre, & pour s'ôter les moyens

de pouvoir dormir commodément , ils s'engagent le col dans de certaines machines qui ressemblent à une espèce de grille, dont ils ne peuvent plus se débarrasser. D'autres se tiennent des heures entières sur un seul pied les yeux fixés sur le soleil , & considèrent cet astre avec une grande contention d'esprit : quelques-uns pour avoir plus de mérite se tiennent de même un pied en l'air , & ne s'appuient de l'autre que sur l'orteil, ayant de plus les deux bras élevés ; ils sont placés au milieu de quatre vases pleins de feu , & contemplent le soleil avec des yeux immobiles. Il y en a qui paroissent tout nus devant le peuple , & cela pour lui montrer qu'ils ne sont plus susceptibles d'aucune passion , qu'ils sont rentrés dans l'état d'innocence , depuis qu'ils ont abandonné leur corps à la Divinité. Le peuple persuadé de leur vertu , les regarde comme des saints , & pense qu'ils obtiennent de Dieu tout ce qu'ils lui demandent : chacun croyant faire une œuvre très-pieuse , s'empresse à leur porter à man-

ger, à mettre les morceaux dans la bouche de ceux qui se sont interdit l'usage de leurs mains, & à les nettoyer; quelques femmes vont jusqu'à baiser leurs parties naturelles & les adorer, tandis que le Pénitent est dans l'état de contemplation: cependant leur nombre a diminué chez les Indiens, depuis que ces derniers sont opprimés & réduits en esclavage: le seul que j'ai vu s'étoit percé les joues avec un fer qui lui traversoit la langue, & étoit rivé de l'autre côté de la joue avec un autre morceau de fer qui formoit un cercle par-dessous le menton.

Peut-être ont-ils regardé les calamités publiques, comme des pénitences assez dures, & sans doute on ne doit pas être ingénieux à se préparer des supplices, quand la nature & les hommes concourent à nous en accabler; on peut s'en reposer sur les fléaux destructeurs de l'une, & sur la tyrannie des autres.

Le caractère de ces Pénitens est d'avoir un grand fond d'orgueil, d'être pleins d'estime

pour eux-mêmes, & de se croire des saints. Ils évitent sur-tout d'être touchés par les gens de basse Caste & les Européens, de crainte d'être souillés ; ils ne laissent même pas toucher leurs meubles : si on s'approche d'eux, ils s'éloignent aussi-tôt. Ils ont un souverain mépris pour tous ceux qui ne sont pas de leur état, & les regardent comme profanes ; ils n'ont rien sur eux qui ne passe pour renfermer quelque mystère, & qui ne soit digne d'une grande vénération.

L'histoire indienne conserve la mémoire d'une infinité de Pénitens célèbres dans l'antiquité, que ceux d'aujourd'hui se font gloire de prendre pour modèles.

Les Anciens avoient diverses sectes, qu'on peut comparer aux Religieux indiens : ils menaient une vie errante & vagabonde ; ils alloient de ville en ville chanter les victoires des Dieux, & condamnés à une pauvreté volontaire, ils mendoient sous le voile de la religion. Les *Esséniens* se croyoient plus saints & plus purs que les autres Juifs ; ils

faisoient vœu de chasteté, vivoient dans les déserts, ne mangeoient rien qui eût vie, & se nourrissoient de racines. Ils avoient en horreur l'effusion du sang, & sur-tout celle qui se faisoit dans les sacrifices : ils chantoient leurs hymnes, comme la plupart des Religieux Indiens, en dansant.

Les *Pythagoriciens* chez les Grecs mettoient tout en commun, s'abstenoient de viandes & de liqueurs, & ne se nourrissoient que de légumes; ils étoient sans cesse en contemplation, observant le plus rigoureux silence.

Les Druides, Prêtres des anciens Gaulois, menoient dans les forêts, comme les Religieux indiens, une vie solitaire & observoient aussi le célibat.





CHAPITRE VIII.

*Des pratiques de vertu, de la Métempsychose,
du Paradis & de l'Enfer.*

ADORER l'Être suprême, invoquer ses Dieux tutélaires, être affable envers les hommes, avoir sur-tout pitié des malheureux & les secourir, supporter patiemment les adversités de la vie, fuir le mensonge, s'abstenir de sa femme avant le quatrième jour de sa période, n'aimer qu'elle, avoir en horreur l'adultère, lire & entendre lire les histoires divines, parler peu, faire l'aumône, jeûner, prier, prendre le bain pendant les tems marqués (a), tels sont les devoirs gé-

(a) L'usage des bains est assez naturel dans un pays brûlé par l'ardeur du soleil; les Peuples ont dû y être portés pour se rafraîchir & entretenir la propreté du corps: ensuite la politique, de concert avec la religion, en a fait une obligation légale, & la superstition y a bien-tôt attaché un moyen de se sanctifier & d'acquérir des perfections imaginaires.

néraux que les livres sacrés imposent à tous les Indiens, sans exception de Caste ni de Tribu.

Ces livres contiennent encore des préceptes particuliers : par exemple les Brames dans l'état de *Gourou* (a), sont obligés d'apprendre, & d'enseigner les Védams (b), de faire les sacrifices ou de veiller à ce qu'on les fasse, de recevoir l'aumône, & de la faire aux autres.

Les Rajas, qui composent la seconde Tribu, doivent étudier les Védams, faire les sacrifices, garder le pays, & faire la guerre aux ennemis de l'État.

Les Vassiers ou Vaniguers, qui forment

(a) *Gourou* est le Grand-Prêtre : c'est lui qui instruit de la religion, qui dirige & fait les sacrifices. (Voyez la note de la page 80.)

(b) Les Indiens entendent apparemment par les Védams, les Commentaires de ces mêmes livres sacrés, puisque nous avons vu que les Brames en interdisent la connoissance à tous les hommes qui ne sont pas de leur Tribu, & qu'il est même douteux qu'ils aient jamais existé.

la troisième, sont également obligés d'étudier les Védams, de faire les sacrifices, & de s'adonner aux exercices de leur profession; savoir, les *Bons-Vassiers* de cultiver la terre, les *Govassiers* de garder les bestiaux, de les faire multiplier, & les *Donavassiers* de faire le commerce de l'or & de l'argent.

La quatrième, dont les membres sont appelés *Choutres*, est tenue de servir fidèlement les trois premières.

Pour ce qui est des devoirs relatifs aux individus, ils consistent de la part de la femme, à veiller sur son ménage, à se faire estimer & chérir de ses parens, à s'orner pour plaire à son époux: la méchanceté du mari ne la dispense pas de son devoir; elle doit toujours se conduire de manière à le rendre meilleur, & le regarder comme son Dieu. Si elle le fait, elle en sera récompensée dans cette vie & dans l'autre.

Le Bramassari, ou jeune Brame, doit être fobre, modeste, silencieux, faire ses prières à des heures réglées, étudier les Védams,

respecter son Gourou, le remercier au commencement & à la fin de chaque instruction journalière, & lui rendre toutes sortes de services ; ce n'est qu'en sa présence & de son aveu qu'il peut manger le riz qu'il a mendié de porte en porte : ses marques distinctives doivent être le *Pouanoul* (a) le paquet de feuilles de vertu qu'il a dans ses mains, un brin d'herbe, en forme d'anneau, qu'il met à son doigt, & une ceinture d'herbe *Nanel* : un morceau de toile doit lui couvrir les parties naturelles, & une peau de cerf doit lui servir de lit : sur-tout il faut qu'il évite la rencontre des femmes. Le cœur de l'homme est semblable au beurre qui se fond à l'approche du feu. La fréquentation des femmes l'amollit & le rend susceptible d'amour : Brouma lui-même se trouvant seul avec sa fille, conçut & fatistit une passion criminelle.

Le Solitaire ne doit se nourrir que des

(a) Le *Pouanoul* est le cordon de fil de coton que les Brame portent en écharpe.

fruits & des racines du désert ; il peut cependant y joindre un peu de farine de riz , & les manger après en avoir fait l'offrande à l'Être suprême ; il faut qu'il aille chercher sa nourriture toutes les fois qu'il en a besoin , qu'il porte ses cheveux empaquetés , qu'il habite une grotte , couche sur la terre , & s'habille de l'écorce d'un arbre. Si ses forces le lui permettent , il vivra pendant douze ans de cette manière ; & quand il ne pourra plus agir , il s'abstiendra de toute nourriture , & travaillera sérieusement à renfermer ses sens dans son ame , & son ame dans l'Être suprême qui est Dieu.

Le Solitaire ou Saniassi , capable de mener une vie religieuse , ne doit avoir d'autres vêtemens qu'un morceau de toile pour couvrir sa nudité , ni d'autres meubles qu'un bâton & une cruche : s'il s'arrête dans une ville ou dans un village , ce ne doit être que pour une nuit. Il doit méditer sur les vérités des Védans , ne jamais disputer sur ces matières , être sobre , manger une seule fois

dans la journée un peu de riz ou de lentilles, & desirer sa dernière heure : s'il est plus courageux, il quittera le bâton & la cruche, & deviendra muet, sourd, imbécille & fou. La chaleur, le froid, les injures, les louanges, les richesses, la pauvreté, tout cela lui doit être égal.

Le Séculier doit offrir à Dieu tout le bien qu'il fait, & ne s'en attribuer aucun; entendre dévotement les sermons des Sages; regarder comme un songe tous les biens de la vie, & n'avoir aucun attachement pour eux, pas même pour sa femme & pour ses enfans : faire les ablutions & les prières recommandées, pratiquer l'aumône, sur-tout envers les Brame, & leur donner à manger dans le tems des éclipses, lors des nouvelles & des pleines lunes, quand le soleil va du Nord au Sud & du Sud au Nord, le huitième & le douzième jour de la lune, lorsqu'il arrive avec la constellation *Tirouvanam* & le neuvième de la pleine lune du mois *Cartigué* (a).

(a) Tous ces jours sont consacrés à la dévotion, ainsi que

Il est encore obligé de faire les cérémonies pour la grossesse de sa femme, & pour les défunts ; de tirer l'horoscope de ses enfans, & de visiter les lieux saints. L'habitation où se rassemblent beaucoup de Brames est très-sainte ; la dignité de ces personnages est au-dessus de toute comparaison ; Vichenou lui-même les révère : la poussière de leurs pieds est vénérée dans le ciel, sur la terre & dans les abîmes. Cependant un Sage est incomparablement plus noble qu'un Brame.

Enfin les Artisans sont tenus de ne point se soustraire aux devoirs de leur état ; celui qui se conduit avec prudence, douceur & sagesse, fût-il de la Caste la plus basse, sera estimé dans ce monde & récompensé dans

ceux de la commémoration des morts & des constellations sous lesquelles on est né. Il en est de même du troisième jour après la pleine lune du mois *Vayassi*, du septième après la pleine lune du mois *Massi*, du quinzième de la nouvelle lune du mois *Prétachi*, de tous les douzièmes de lune qui sont en conjonction avec les constellations *Outram*, *Outradam*, *Qurataladi*, ou des mois *Margazi*, *Tai*, *Massi* & *Pangouni*.

l'autre : car certainement il n'y a qu'une bonne conduite qui rende essentiellement noble, la noblesse de naissance n'étant qu'une distinction extérieure & arbitraire.

On voit par cet exposé, que la morale des Indiens est très-pure ; ils ont les mêmes vertus que nous, & quoique la plûpart des figures représentées dans leurs temples soient obscènes, la décence leur est expressément recommandée & ils l'observent parfaitement : il en est de même de la continence qu'ils ne gardent pas si exactement ; la facilité d'avoir des danseuses, qui par intérêt & par libertinage se vouent au public, les fait manquer à une vertu qui leur est ordonnée ; cependant la loi, pour se prêter à la chaleur du climat, leur permet la pluralité des femmes : ils ne se servent ordinairement de cette permission, que lorsqu'après quelques années de mariage, ils ne peuvent point avoir d'enfans avec la femme qu'ils ont épousée.

Les vertus principalement ordonnées,

sont la reconnoissance & la charité, & aucun Indien ne s'exempte de cette dernière.

Quant aux vertus morales, celle de la piété qui fait respecter la vie dans tous les êtres, est préférable au zèle qui les offre aux Dieux en sacrifice. Les vaches immolées sur leurs autels causeront dans l'autre monde, des supplices inouis aux Sacrificateurs (a). Le véritable sacrifice est celui de l'ame : les ignorans adressent leurs vœux à des idoles façonnées par la main des hommes ; mais le Sage adore Dieu en esprit. Celui qui méprise son corps, triomphe bien-tôt de ses desirs, & se rend la vertu facile. Les vertus se divisent en deux classes, qu'il ne faut pas confondre ; l'une s'appelle *Pravarty*, & l'autre *Nivarty* : la première contient deux articles nommés *Ischetam* & *Bourtam* ; *Ischetam* renferme les actions faites dans les cérémonies religieuses ; mais bâtir des temples &

(a) Ceci annonceroit que les Indiens sacrifioient anciennement des animaux à leurs Dieux.

des chaudières, creuser des étangs, planter des allées, &c, toutes ces bonnes œuvres se nomment Bourtam; ceux qui les pratiquent mourront dans le tems que le soleil s'avance vers le Sud, & la nuit d'un jour où la lune est dans son deuxième quartier; après leur mort, ils se trouveront dans le pays de la lune où ils seront heureux selon leur mérite.

L'ame dans l'état de Nivarty brûle du feu de la sagesse; sa puissance anéantit les actions des sens, & cette ame rentre dans l'immenfité de l'Être universel. Tout homme dans l'état de Nivarty mourra dans le tems que le soleil prend sa course vers le Nord, & le matin d'un jour où la lune est dans son premier quartier. Élevé par les rayons du soleil, il ira dans le paradis de Brouma, nommé *Satialogam*, où il jouira des plaisirs inexprimables qu'y goûtent les Dieux; la matière dont il est composé devient subtile, & se change en corps universel, & par la sagesse de son ame, il détruit la faculté de ce corps casuel.

De ce lieu de délices, il monte dans le Sorgon, d'où les sectateurs de Vichenou passent dans le Vaïcondon, & les sectateurs de Chiven dans le Cailasson.

Ceux qui révèrent les neufs Broumas, obtiendront le don de progéniture; la Déesse Sarassouadi distribuera des richesses à ses adorateurs; le Dieu du feu gratifiera les siens du don de la beauté. La santé fera le partage de ceux du soleil: les Dieux des huit coins du monde accordent à leurs Dévots la facilité de pratiquer les bonnes œuvres; ainsi tous ceux qui desirent ces fortes de biens, s'adressent à ces Divinités particulières; mais ceux qui veulent parvenir à la béatitude ne s'adressent qu'à Dieu seul. Les premiers qui ne demandent que des biens temporels, oublient que la mort doit les en priver un jour. Ensuite ils regrettent de ne s'être pas livrés à la dévotion de Dieu; sans elle les hommes ressemblent aux arbres du désert, & ceux qui ne sont pas éclairés par cette dévotion, quoique d'ailleurs bien inf-

truits, font de véritables bêtes de somme ; les Sages qui pour s'attacher à Dieu méprisent les biens terrestres, & lui font le sacrifice général de leurs desirs, obtiendront la gloire pour récompense. Leurs ames délivrées de l'enveloppe mortelle, n'auront plus le malheur de renaître : ils seront en Dieu, & Dieu fera en eux, ils le posséderont.

Les méchans qui ne se font point souciés de contempler la grandeur de Dieu, seront précipités dans les enfers, lieu placé sous la terre, vers le Sud du monde nommé *Padalam* : fleuves de feu, monstres horribles, armes meurtrières, ordures infectes, tous les maux sont concentrés dans ce réduit terrible. Après la mort de ces malheureux, les *Emanguilliers* (a) les y entraînent liés & garrottés ; ils sont battus, fouettés, foulés aux pieds : ils marcheront sur des pointes de fer, leurs corps seront béquetés par des corbeaux,

(a) Race de Géans, serviteurs d'Yamen, Dieu de la mort & le Roi des enfers.

mordus par des chiens, & jettés dans une rivière enflammée. Ce n'est qu'après avoir exercé sur eux toute leur cruauté, que les Ministres de la mort les conduiront devant Yamen. Ce juge incorruptible & sévère les condamnera selon les fautes qu'ils auront commises.

Ceux qui méprisent les règles de la religion seront jettés sur des monceaux d'armes tranchantes, & souffriront ce tourment autant d'années qu'ils ont de poils sur leur corps.

Ceux qui outragent les Brame & les personnes en dignités seront coupés par morceaux.

Les adultères seront contraints d'embrasser une statue rougie au feu.

Ceux qui manquent à leur devoir, qui n'ont pas soin de leur famille, & qui l'abandonnent pour courir le pays, seront continuellement déchirés par des corbeaux.

Ceux qui font mal aux hommes ou qui tuent les animaux, seront jettés dans des

précipices , pour y être tourmentés par des bêtes féroces.

Ceux qui n'ont pas respecté leurs parens , ni les Brames , brûleront dans un feu dont les flammes s'élèveront à dix mille yogénaïs.

Ceux qui ont maltraité les vieillards & les enfans , seront jettés dans des fours.

Ceux qui couchent avec des courtisannes , seront obligés de marcher sur des épines.

Les médifans & les calomniateurs , appliqués sur des lits de fer rougis au feu , seront contraints de manger des ordures.

Les avarés serviront de pâture aux vers.

Ceux qui volent les Brames , seront sciés par le milieu du corps.

Ceux qui par esprit de vanité tuent des vaches & autres animaux dans les sacrifices , seront battus sur une enclume.

Les faux témoins seront précipités du haut des montagnes.

Enfin les voluptueux , les fainéans , & ceux qui n'ont pas eu pitié des misérables

ni des pauvres, feront jettés dans des cavernes brûlantes, écrasés sous des meules & foulés par des éléphans ; leurs chairs meurtries & déchirées serviront de pâture à ces animaux.

Tous ces misérables pécheurs souffriront de la sorte pendant plusieurs milliers d'années, & leurs corps impérissables, quoique divisés dans les supplices, se réuniront aussitôt comme le vif-argent ; ensuite ils seront condamnés à une nouvelle vie, pendant laquelle se prolongeront leurs tourmens, & par un effet de la puissance divine, ils se retrouveront dans la semence des hommes : cette semence répandue dans la matrice de la femme, n'y fera pendant toute une nuit que comme de la boue. Le cinquième jour, elle sera comme des globules d'eau ; dans le quatrième mois, les nerfs du fœtus se formeront ; dans le cinquième, il sentira la faim & la soif ; dans le sixième, un épiderme couvrira son corps : dans le septième, il aura des mouvemens très-sensibles. Il habi-

tera le côté droit de sa mère , & sera nourri par le suc des alimens qu'elle prendra ; réduit à voltiger dans ses excréments, les vers le mordront ; les nourritures âcres & l'eau chaude que la mère boira, lui causeront des douleurs très-vives : dans le passage étroit, il souffrira beaucoup , & l'enfant né sera sujet encore à des peines infinies. C'est ainsi que cette naissance douloureuse se réitérera jusqu'à ce que ces malheureux aient le courage de s'adonner entièrement à la pratique des vertus.





C H A P I T R E IX.

Du Gange.

MAITRISÉ par les sens, réduit à ne penser que d'après leur témoignage, l'homme a voulu s'affranchir de leur empire & s'élever à des idées métaphysiques ; mais si l'on remonte à la source de ces prétendues sublimités, on verra bientôt qu'elles ne doivent leur origine qu'à la perception des objets sensibles. C'est ainsi qu'on ne s'avisa de sanctifier les eaux, & de leur attribuer le pouvoir d'effacer les crimes, que parce qu'on vit disparaître les taches des corps soumis à leur action ; on crut qu'elles devoient produire le même effet sur l'ame.

Cette erreur devenue générale, peupla les fontaines, les fleuves & les mers d'une foule de Divinités imaginaires. Il ne fut

plus permis de les traverser sans en avoir salué le Génie (a). Toutes les Nations se disputèrent l'avantage de posséder des eaux sacrées. Les Juifs attribuoient une vertu divine à la *Fontaine de Jeunesse* ; les Égyptiens aux sources fécondes du *Nil*, & les Indiens à toutes les rivières dont ils habitoient les bords enchantés.

Ce qui doit faire excuser ces derniers , ce seroit sans doute l'avantage qu'ils en retirent. Placés sous un ciel brûlant , dévorés par les chaleurs d'un été continu , lorsqu'un sang enflammé circule dans leurs veines , combien ne doivent-ils pas chérir l'élément qui leur procure une fraîcheur salutaire ; il est à présumer que le premier hom-

(a) Le *Gange*, le *Quichena*, le *Polléar*, le *Cavri*, le *Colram* devinrent des rivières saintes, que les Indiens ne traversent point sans s'être lavé les mains dans leurs eaux, & sans avoir adressé leurs prières aux Dieux subalternes qui les habitent & qui dirigent leur cours. Les Grecs & les Égyptiens ne traversoient de même aucune rivière sans en avoir salué le Génie, & s'être lavé les mains dans ses eaux.

mage qu'ils lui rendirent fut le simple tribut de la reconnoissance. Cette disposition du cœur est si précieuse dans l'homme, qu'on doit la respecter, lors même qu'elle se porte sur des êtres insensibles; mais les Indiens ont tellement défiguré ce culte primitif par des fables absurdes, qu'il est presque impossible de le reconnoître. L'histoire du Gange suffira pour nous en convaincre: voici de quelle manière elle est consignée dans le *Candon*.

La Déesse Parvadi mit un jour ses mains sur les yeux de Chiven; aussi-tôt la nature fut ensevelie dans les ténèbres: les corps dispensateurs de la lumière perdirent tout leur éclat, parce qu'ils ne le tiennent que des yeux de Chiven. Ils ne furent cependant voilés qu'un seul instant, & cet instant fut plusieurs âges pour toutes les créatures. Le Dieu pour remédier à cette éclipse générale, ne vit d'autre moyen que de placer un nouvel œil sur son front (*a*). Il n'y fut pas plu-

(*a*) On représente toujours Chiven avec un troisième œil

tôt, que le soleil & la lune reprirent leur clarté première. Parvadi s'apercevant du désastre qu'elle causoit, retira ses mains ; mais elles se trouvèrent mouillées d'une fueur qu'elle voulut secouer, & de chaque doigt il sortit une rivière du Gange plus considérable que la mer. Ces dix rivières augmentèrent en s'éloignant au point qu'elles firent craindre une inondation générale : dans cette extrémité, Vichenou, Brouma & les Déverkels vinrent se jeter aux pieds de Chiven, & lui dirent : « Seigneur nous ne » favons quelles eaux se répandent sur la » terre ; mais elles ne proviennent pas des » mers : si vous ne daignez nous en pré- » server, l'univers sera submergé ». Chiven leur apprit comment elles s'étoient formées, & ordonna qu'elles reparussent devant lui réduites en petite quantité, puis il les prit

au front ; & c'est à cette imitation que ses sectateurs mettent un signe rond sur le front, de couleur rouge, pour se distinguer des sectateurs de Vichenou.

& les mit sur sa tête. Alors Vichenou , Dévendren & Brouma prièrent Chiven de leur donner à chacun une portion de ces eaux , qui , forties d'une moitié de lui-même , & mises sur sa tête , étoient devenues sacrées. Chiven leur en donna dans la main , & leur dit : « que chacun de vous porte cette eau » dans son pays , elle y formera une grande » rivière ».

Le Gange est provenu de celle qu'obtint Brouma ; les prières & les pénitences de *Baguiraden* l'attirèrent sur la terre , elle y creusa son lit en suivant les ornières que traçoient les roues du char de ce Pénitent , lorsqu'il essayoit de ranimer les cendres des Rois ses ancêtres , exterminés par *Cabiler*.

Le *Bagavadam* , Pouranon en l'honneur de Vichenou , rapporte ce prodige de la manière suivante. *Baganden* vaincu par ses ennemis , se réfugia dans les déserts où il mourut ; son fils *Sagaren* ne vint au monde qu'après sa mort : élevé par les soins du Pénitent *Avourounen* , il eut le courage d'atta-

quer les ennemis de son père & le bonheur de les vaincre. Bien-tôt il s'empara de plusieurs royaumes , & devint dans la suite un des six *Sacravartis* ou Roi de l'univers entier. Quand il eût fini ses conquêtes , il épousa *Soumoudy* & *Queffiny* ; la première lui donna soixante mille enfans , & la seconde n'eut qu'un fils connu sous le nom d'*Anguiffamanden*. Dans cet excès de puissance & de richesses , il voulut faire cent *Afymédiagon* (ou cent fois le sacrifice du cheval) ; il en avoit déjà consommé quatre-vingt dix-neuf , lorsque Dévendren poussé par la jalousie , lui vola le cheval qui devoit servir au dernier ; non content de cette friponnerie , il l'attacha malicieusement auprès d'un endroit où Cabiler se tenoit en contemplation , ce qui causa la mort des soixante mille enfans de Sagaren ; car ces derniers faisant des recherches pour recouvrer la victime , la trouvèrent auprès du Pénitent , & s'imaginant qu'il en étoit le voleur , ils l'accablèrent d'injures ; mais Cabiler les extermina d'un seul

regard. Sagaren voyant que ses enfans ne revenoient point, envoya l'unique fils qui lui restoit pour avoir de leurs nouvelles. Celui-ci ne tarda pas long-tems à l'instruire de leur trépas ; & Sangaren en fut si touché, qu'il lui remit sa couronne & se retira dans les déserts, où il mourut dans la pénitence.

Anguiffamanden gouverna pendant quelques tems avec gloire ; mais bien-tôt il céda le trône à son fils *Tibilen* : il embrassa la vie pénitente, croyant que Dieu touché de ses austérités, lui accorderoit le Gange, & que par son moyen il pourroit faire revivre ses ancêtres ; mais il mourut sans l'avoir obtenu. *Tibilen* eut le même sort.

Baguiraden à l'âge de seize ans eut assez de fermeté pour suivre leurs traces. Il somma la Déesse *Genga* de se rendre sur la terre. Elle répondit qu'il falloit la permission de *Brouma* : d'après cette réponse, il fit une rigoureuse pénitence en l'honneur de ce Dieu. Celui-ci répondit qu'il ne pouvoit verser cette eau qu'aux pieds de *Vichenou* :

nouvelles pénitences en l'honneur de Vichenou, qui dit qu'il falloit l'intervention de Chiven. Enfin après bien des mortifications & des prières faites en l'honneur de ce dernier, il parut, & lui accorda sa demande. Genga reçut ordre de suivre les traces du char de Baguiraden, & de lui rendre le service qu'il demandoit. Baguiraden marchoit devant, & Genga suivoit les sillons que formoient les roues de son char; ils passèrent par le jardin du Pénitent *Sannon*. Ce Religieux craignant que le torrent ne ruinât son jardin, prit ses eaux & les réduisit en une petite boule, qu'il avala: cet accident ne découragea point Baguiraden; il fit une rigoureuse pénitence en l'honneur de *Sannon*, & celui-ci versa le Gange par son oreille. Baguiraden fit passer son char sur les cendres de ses ancêtres: humectées de cette eau divine, elles se ranimèrent, & les soixante mille enfans de Sagaren recouvrèrent la vie, non pas pour exister sur la terre, mais dans le Vaicondon: c'est ce qui a fait donner au

Gange les noms de *Sannounadi*, *Baguiradi* & *Vichénoubadi*.

Tout le monde fait que ce fleuve est en grande vénération dans l'Inde : les Gentils croient qu'il sort immédiatement des pieds de Brouma. Cette origine sacrée lui donne de grands privilèges. Ceux qui meurent sur ses bords en buvant de ses eaux salutaires, sont dispensés de la tâche pénible de revenir au monde, & d'y reprendre une nouvelle existence ; aussi dès qu'un Indien est condamné par les Médecins, on s'empresse de le porter sur les rives du Gange : ses parens le font boire à plusieurs reprises. Ils délayent même de la vase qu'ils lui mettent dans la bouche, & le malheureux expire gorgé de cette eau bourbeuse. Souvent on le plonge tout entier dans ce fleuve, qui devient son tombeau. Ceux à qui l'éloignement ne permet pas de s'y rendre, ont toujours chez eux de cette eau précieuse, qu'on leur fait boire dans leur agonie ; après qu'ils ont été brûlés, on a soin de ramasser tous les os

épargnés par les flammes, & ces tristes restes
sont conservés religieusement jusqu'à ce qu'il
se présente une occasion favorable pour les
faire jettër dans le Gange,





C H A P I T R E X.

Système des Indiens sur la Création du Monde.

PLUS énergique , plus active , plus insatiable qu'aucune des autres passions qui tourmentent l'homme , la curiosité , source précieuse de toutes les connoissances , naît & ne meurt qu'avec lui. D'abord elle ne se porte que sur les objets physiques qui la frappent , & dont elle cherche à découvrir les propriétés , les usages , les rapports : mais semblable à ces feux brillans qui éclairent les corps sans les pénétrer , elle effleure tout & n'approfondit presque rien. Bien-tôt la terre est un domaine trop resserré pour ses vastes desirs : portée sur les aîles rapides de la pensée , elle ose , comme l'aigle , fixer & contempler le soleil. Le cours périodique de cet

astre bienfaisant & de ceux qui forment son pompeux cortége, offre à l'homme un sujet inépuisable de méditation & de recherches. Il étudie avec soin la marche des globes qui roulent au-dessus de sa tête, calcule leurs orbites, & en tire une mesure artificielle du tems. Cette connoissance ne devoit-elle pas lui suffire ? oui sans doute ; mais il veut aller plus loin : oubliant sa propre foiblesse & les bornes de son intelligence, il prétend remonter des effets aux causes secondes, ensuite aux causes premières. La chute des pères n'a point corrigé les enfans ; elle paroît au contraire n'avoir servi qu'à les rendre plus curieux & plus entreprenans : ils ont voulu remonter jusqu'à la création de l'univers : aussi tous les anciens Peuples eurent-ils leur Cosmogonie, comme ils avoient leur Théogonie, leur Mythologie & une origine fauleuse.

Ces Cosmogonies, toutes différentes, sont à-peu-près également singulières & chimeriques : rapprochées, elles forment les

contrastes les plus bizarres. Le Philosophe, qui avec le flambeau de la raison, trouve le fil d'*Ariane*, lorsqu'il s'est hasardé à pénétrer dans les routes tortueuses de ces obscurs *Dédales*, se hâte d'en sortir pour n'être point abimé sous les ruines de ces frêles édifices qu'un souffle léger peut détruire. Le seul fruit qu'il en rapporte, c'est une incertitude désespérante & un sentiment de pitié pour les Auteurs de ces monstrueux systèmes.

Si les Cosmogonies des différens Peuples sont un tissu d'absurdités, il est très-naturel de croire que celle des Indiens ne vaut pas mieux. Elle est marquée en effet au coin de leur génie; mais elle a quelque chose d'original qu'on ne rencontre point dans beaucoup d'autres : l'exposé suivant en fera juger.

Les Indiens sont partagés sur la création de l'univers : les uns croient que tout ce qui existe est une partie de Dieu : qu'à la destruction du monde tout ira se réunir à ce grand Être, dont il émanoit (a). Les autres

(a) Disciple des Brachmanes, Pythagore enseigna la même

soutiennent au contraire que tout vient du néant. Dieu, disent-ils, étant renfermé en lui-même, créa par sa seule volonté un très-petit atôme, dont il tira quatre autres de la même grosseur; rassemblant ensuite ces cinq atômes, il forma un grain de sable imperceptible: d'autres grains extraits de celui-là & combinés, produisirent le ciel, la terre & la mer. Aucune tradition ne dit combien de tems Dieu employa à cette création.

Suivant quelques autres, le Créateur engendra cinq puissances primitives, qu'ils semblent désigner sous le nom de cinq Éléments.

Le premier, nommé *Mayeffoura*, est l'Air: le second, appelé *Sadafiva*, est le Vent: le troisième, *Roudra*, est le Feu: le quatrième, *Vichenou*, est l'Eau: le cinquième, *Brouma*, est la Terre.

Ordinairement ils leur donnent le nom de

doctrine. Il croyoit que Dieu est une ame universelle répandue dans tous les êtres, & dont les ames humaines sont tirées. Dans la suite, les Stoïciens adoptèrent les mêmes principes.

Panjacartaguel, c'est-à-dire, les cinq Puiffances ou les cinq Dieux. Ils prétendent que Dieu par sa volonté, tira l'air du néant; l'action de l'air forma le vent. Du choc de l'air & du vent naquit le feu; à sa retraite, celui-ci laissa une humidité, d'où l'eau tire son origine; de l'union de ces puiffances réfulta une crasse; le feu par sa chaleur, en composa une masse qui fut la terre (a). Les

(a) Cette idée des Indiens n'est pas plus déraisonnable que les systêmes des Philosophes anciens, qui ont voulu donner leurs sentiments sur la création du monde.

Héraclite & Hippias ont admis le feu pour seul principe. *Thalès* a cru que tout provenoit de l'eau; *Anaximandre*, que l'infini étoit principe de tout. *Archélaüs* a admis l'air infini avec sa réfraction & sa condensation. Pythagore n'y employoit que les nombres & l'harmonie; *Empédocle*, les quatre élémens avec accord & discord. *Hésiode* a marié la terre avec le soleil. *Mélessus-Zaréta* croyoit la lumière & les ténèbres auteurs de toutes choses. *Cénopides* soutenoit que tout avoit été formé d'air & de feu; *Régien*, de feu & d'eau, & *Anomacrite*, d'eau, d'air & de feu. *Épicure* n'y employoit que le hafard. L'Auteur du *Système de la nature* a mis la nécessité à sa place. *Zénon & Spinoza* ont admis Dieu & la matière; *Socrate & Platon* y ont ajouté l'idée. *Aristote* a employé la

Brames ne disent point que ce soient cinq Éléments, mais cinq Esprits qui les animent & les gouvernent. Ils renvoient à des tems fort éloignés la première création. Les

matière, la forme & la privation; *Gassendi*, le vuide & les atômes, & *Descartes*, le plein.

Nos Modernes, au lieu de créer un univers; se sont contentés d'expliquer les révolutions qui ont donné lieu à la formation de la terre.

Wiston a cru que la terre a été une comète, qui conserve encore un noyau brûlant, autour duquel est un abyme d'eau, sur quoi nage la terre. *Woodvard* étoit du même sentiment. *Bourget* pensoit que la terre a été dans un état de fluidité, que le feu s'y est mis, qu'il la consume, & la détruira un jour par une grande explosion. *Leibnitz* croyoit que la terre est un soleil éteint, faute de matière combustible, & qu'elle n'est plus qu'un verre différemment modifié. *Maillet* en a fait un soleil, puis, une planète entièrement couverte d'eau, attribuant aux courans des mers & à leurs sédimens les différens arrangemens des couches de la terre. *M. Bonet* en a fait d'abord une masse fluide, où les corps s'étant fixés en raison de leur pesanteur, ont formé les mers & les continens. Enfin le sentiment de *M. de Buffon* est que la terre & les autres planètes sont un écornement du soleil, sillonné par la rencontre d'une comète qui en a fait fluer un torrent de matières, avec lesquelles ont été formés tous les globes qui gravitent autour de lui.

sectateurs de Chiven & de Vichenou, d'accord sur cette époque, lui donnent 3,892,883 années : ils la divisent en quatre âges séparés l'un de l'autre par un déluge universel, qui oblige Dieu à une nouvelle création. D'après le *Candon* & le *Bagavadam*, que je traduis, je présenterai le détail de la création du quatrième âge, pour faire connoître les idées des Indiens sur ce mémorable & grand événement ; mais avant de commencer, je crois devoir prévenir mes Lecteurs sur l'aridité de cette matière : il faut qu'ils s'arment de patience & de courage, parce qu'il est impossible de leur en sauver la sécheresse.

Système de Création suivant le Candon.

LE Candon rapporte, qu'après la destruction totale de l'univers, à la fin du troisième âge, Dieu qui étoit resté comme une flamme ou une lumière, voulut que le monde reprît son premier état. Il se divisa en deux personnes ; l'une mâle, sous le nom de *Para-*



chiven (a) ; l'autre , femelle , sous celui de *Parafati* (b) ; ensuite il créa *Nadou* ; celui-ci *Vindou* , dont naquit *Sadachiven* , lequel engendra *Mayeffoura* ; de lui provint *Routren* (c) , qui donna le jour à *Vichenou* ; enfin du nombril de ce dernier sortit *Brouma*. Chargé de créer le monde , Brouma après y avoir réfléchi , tira de son cœur sept personnes , qui sont , *Narissen* , *Anguira* ; *Poulatien* , *Poulaguin* , *Kéradou* , *Atri* & *Chanabadi*. Du pouce de son pied droit sortit *Takin* , & de son estomac *Pirougou* (d).

Takin eut cinquante filles , qu'il maria

(a) Un des noms de Chiven.

(b) Un des noms de Parvadi.

(c) Ces cinq noms sont du nombre de ceux sous lesquels Chiven est adoré.

(d) Ces neuf personnes furent de grands Pénitens , qui obtinrent l'immortalité & une grande puissance. Vulgairement on les nomme *les dix Broumas* , parce qu'on y comprend Brouma. Cette immortalité est bornée à la durée du jour naturel de Brouma , qui est celle des quatre âges , c'est-à-dire , 4,320,000 ans. Lorsque ce Dieu sommeille , tout ce qu'il a créé se détruit.

toutes ,



toutes, savoir dix à différens Deverkels & Pénitens, treize à *Cassiapen*, fameux Pénitent, & vingt-sept à *Sandrin* ou la Lune.

Samboudi, l'une des dix premières filles de *Takin*, époufa *Narissen*, l'aîné des sept personnes sorties du cœur de *Brouma* : de ce mariage, ils eurent quatre enfans, dont l'aîné fut *Cassiapen*. Une autre, fille de *Takin*, fut mariée à *Pirougou*, qui eut d'elle, *Cavi*, *Chavaner* & *Latchimi*, femme de *Vichenou*.

Cavi, l'aîné des deux garçons, fut père de *Choucrin* ou *Vénus*.

Miroudi troisième fille de *Takin*, époufa *Anguira*; de leur union naquirent plusieurs *Grandouers* (a).

Anouffougé, la quatrième, fut mariée à *Atri*, & lui donna *Chandrin*, *Sani* (b), *Chatinérin*, & *Sangatalin*.

(a) Une des Tribus des Deverkels : ce font des Génies. Voy. Tom. 1, pag. 335.

(b) C'est la planète qui préside au samedi, & le Dieu qui punit les hommes pendant leur vie. Voy. Tom. 1, pag. 333.

La cinquième, appelée *Marichandadi*, épousa *Poulatien*, qui fut père des *Rachaders* (a), des *Vanaringuels* (b) & des *Guinériers* (c).

Pindi, la sixième des filles de *Tain*, se maria à *Poulaguin*, & fut mère des *Guimbourouders* (d), & de tous les animaux.

La septième, appelée *Ourché*, épousa *Vassifter*, Gourou de Rama.

Souavé, la huitième, épousa *Aguini*, le Dieu du feu, & eut trois enfans très-forts & très-braves.

La neuvième, appelée *Camé*, eut trois enfans de *Kéradou* son mari.

Enfin *Souadé* la dixième, se maria à *Pidéra*, & mit au monde plusieurs filles.

Chanabadi fut père de quelques *Grandouers*, & des *Achetevassoukels* (e).

(a) Une des races de Géans.

(b) Ce sont les Singes.

(c) Une des Tribus des Deverkels : ce sont les Dieux des instrumens de musique.

(d) Autre Tribu des Deverkels, qui sont les Dieux du chant.

(e) Tribu des Deverkels.

Des treize filles de Takin , mariées à Cassiapien, l'ainée appellée *Adidi*, engendra des Deverkels.

La seconde femme de Cassiapien, appellée *Didi*, eut deux garçons, *Érénien* & *Éréniacchassen* (a). *Érénien* eut cinq enfans, dont l'ainé est *Pragualaden*; celui-ci eut trois enfans dont l'un nommé *Virogenin*, devint père de *Mahabély*. *Vanajouren* son fils fut si dévôt, & fit de si grandes pénitences, que Dieu lui donna un pouvoir assez grand, pour que *Brouma* vînt se jeter à ses pieds.

Tanou, la troisième femme de Cassiapien, eut quarante enfans, tous *Rachaders*, dont l'ainé fut *Chambarin*.

La quatrième femme appellée *Singindé*, accoucha de quatre *Rachaders*, dont les aînés furent *Ragou* & *Quédou* (b).

(a) Ces deux *Rachaders* furent Rois de leur Tribu, & commirent tant de crimes que *Vichenou* les tua. Voy. la troisième & la quatrième incarnation de ce Dieu, Tom. 1, pag. 280.

(b) Ces deux *Rachaders* furent métamorphosés en deux couleuvres, l'une rouge & l'autre noire. Ils sont ennemis de

La cinquième, la sixième & la septième, nommées *Pynné*, *Yané* & *Yagou*, eurent toutes trois quelques Rachaders.

La huitième, appelée *Kalé* enfanta six *Calegueirs* (a).

La neuvième, nommée *Vindé*, eut six enfans dont les aînés sont *Guéroudin* & *Arounin* (b).

La dixième, *Catrou*, a été mère de toutes les couleuvres.

L'onzième appelée *Arité*, eut douze filles charmantes, dont l'aîné *Arambé*, est danseuse des Deverkels.

La douzième, *Ilanguéjé*, engendra une infinité de *Grandouers*.

La treizième, *Cabilé* eut dix enfans.

soleil & de la lune, qui les empêchèrent d'avalier une portion de l'*Amourdon* ou beurre d'immortalité. Suivant les Indiens, c'est lorsque ces couleuvres attaquent le soleil & la lune, qu'arrivent les éclipses.

(a) Une des races des Géans, la plus terrible & la plus puissante de toutes. Ils habitent le Padalon.

(b) Un des Deverkels, qu'on représente boîteux. Il est le conducteur du char du soleil.

Chandrin n'eut point d'enfans de ses vingt-sept femmes : par le *Ragésougé-Yagon* (a), qu'il fit, ayant obtenu de grands pouvoirs, il en abusa pour enlever *Tarré*, femme de *Pérésouadi*, son Gourou, ainsi que celles de tous les *Deverkels*. Ceux-ci courroucés d'une conduite si répréhensible, forcèrent Chandrin à abandonner *Tarré*; mais *Pérésouadi*, son époux, avant que de la reprendre, lui ordonna de jeter dehors l'enfant dont elle étoit enceinte par les œuvres d'un étranger : *Tarré* obéit, & rejeta un si beau garçon, que le Gourou fut très-fâché de n'en être pas le père. Cet enfant nommé *Bouda*, devint la tige des Rois de la race de la Lune.

La femme de *Chourien* (b) ne pouvant supporter la chaleur de son mari, laissa auprès de lui un fantôme d'une figure pareille à la sienne, & déguisée sous la forme d'une ju-

(a) Un des grands sacrifices que l'on puisse faire. Il faut n'avoir point de supérieur, ni personne d'assez puissant pour empêcher qu'il ne se fasse.

(b) Un des *Deverkels*; c'est le soleil.

ment ,elle se retira à *Courchetron* (a), pour faire pénitence : Chourien s'en étant aperçu, se métamorphosa en cheval, alla trouver sa femme, & lui lança sa semence dans le nez. Celle-ci en la respirant, conçut & accoucha des *Maroutoukels* (b) & de plusieurs autres choses. C'est ainsi que les êtres se sont multipliés.

Système de la Création suivant le Bagavadam.

LE Bagavadam rapporte qu'au commencement des tems, lorsque tout l'univers étoit resté dans la substance de Vichenou, ce Dieu se trouva dans l'assoupissement d'un sommeil contemplatif. Couché sur le serpent Adyfféchen, étendu sur la mer de Lait, & n'ayant pour compagnes que sa puissance & sa sagesse, il passa ainsi mille ans divins. Au bout de ce tems, il eut le dessein de créer

(a) Province de l'Indostan, renommée par les batailles de Darma-Raja,

(b) Tribu des Deverkels, Voy. Tom. I, pag. 334.

de nouveau l'univers. Aussi-tôt de son nombril sortit une tige de *Tamarey* (a) ; elle portoit une fleur qui s'épanouit aux rayons du divin Soleil, qui est Vichenou : dans cette fleur fut créé Brouma, qui voulant approfondir le secret de son origine, marcha long-tems dans le creux de cette tige, sans pouvoir en atteindre le commencement. Lassé de cette inutile recherche, il retourna sur ses pas, s'affit sur la fleur, & invoqua le Créateur : au bout d'une pénitence de mille ans divins, il se vit rempli d'une céleste lumière; Dieu lui apparut, Brouma se prosterna, l'adora, & chanta ses louanges. « O Brouma, mon cher enfant ! lui dit le » Dieu, je vous accorde mes faveurs & vous » donne le pouvoir de créer l'univers (b).

(a) Espèce de Nénuphar, c'est le *Nelumbo* de *Linnaeus*.

(b) Les Indiens attribuent donc la création du monde à Brouma, comme fils de Dieu. Ils sont, en cela, du même sentiment que tous les Philosophes qui n'ont pas admis l'éternité du monde. Tous reconnoissent pour créateur Dieu lui-même ou son fils. Aristote, dans son livre *du Monde*, dit

» Dans mon sein je tiens caché l'univers
 » & toutes les vies : je vous commande
 » de les produire, ou plutôt de les déve-
 » lopper, & cela pour notre divertissement ;
 » car je suis dans les vies, & les vies sont
 » dans moi ».

Encouragé par des faveurs aussi singulières, Brouma recommença sa pénitence, pour se préparer à ce grand ouvrage. Cent ans divins passés dans la contemplation & les prières, lui donnèrent un accroissement de vigueur & de sagesse. Il but toute l'eau de la mer sous laquelle étoit englouti le monde, & vit la terre sortant des eaux. D'abord il

que c'étoit une ancienne tradition parmi les Peuples, que le monde étoit l'ouvrage de Dieu. Thalès, Pythagore, Cicéron & beaucoup d'autres confirment cette opinion. Ainsi leur croyance étoit conforme à l'Écriture-Sainte : il est dit dans *S. Jean*, chap. 1, que Dieu avoit créé le monde par son fils. *Hermès-Trimégiste* disoit que Dieu [auquel il attribue, comme les Indiens, la vertu tout ensemble du mâle & de la femelle,] avoit engendré un autre Dieu, qui avoit créé le monde & tout ce qu'il renferme.

commença par établir le Sorgon & le Padalon : ensuite il créa les Dieux, les hommes & les animaux ; enfin les plantes , les arbres & les montagnes (a).

Brouma continuant son œuvre , se laissa aller à quelques passions déréglées ; il créa quelques êtres atteints de péché. Un repentir le corrigea ; il eut recours à Dieu ; & produisit ensuite *Sânaguen* , *Sananaden* , *Sanarcomaren* & *Sanartchouffaden* , quatre Pénitens doués de vertu : il leur ordonna de procréer le genre humain ; mais livrés à la contemplation dès leur naissance , ils s'y refusèrent. Brouma irrité , fit sortir de son front Routren , & lui commanda de rési-

(a) Dans un autre passage du *Bagavadam* sur la création , il est dit que Vichenou produisit les trois puissances ou qualités *Tamaam* , *Vassadam* & *Satrigam* , & par elles , divers corps proportionnés aux Dieux , aux Hommes & aux Géans , aux oiseaux & aux animaux , &c. &c. L'espace fut créé par la pensée : cet espace fit le vent ; le vent engendra le feu , le feu l'eau , & l'eau la terre. L'union de ces élémens forma toutes sortes d'êtres , sensibles & insensibles.

der dans le soleil, la lune, le vent, le feu, l'espace, la terre, l'eau, la vie, la pénitence, le cœur & les sons. Routren se métamorphosa sous onze formes dont chacune porte le nom d'un des onze *Routrens* : ce sont des créatures venues d'un acte de la volonté de Routren, qui en produisirent une infinité d'autres par la même voie. Celles-ci devenues méchantes, menèrent une vie perverse ; mais réprimées par Brouma, elles firent pénitence.

Brouma résolut de créer des hommes d'un caractère doux, aimables, sages & remplis de toutes sortes de vertus : il tira de son orteil *Takin*, de son nombril *Poulaguin*, de son oreille *Poulatien*, de ses épaules *Pirougou*, de ses mains *Kéradou*, de son visage *Chanabadi*, de son nez *Anguira*, de son esprit *Narissen*, & *Atri* de ses yeux. Ces neuf personnes sont nommées *les neuf Broumas*.

Darmadévé ou la vertu, naquit du côté droit de la poitrine de Brouma ; *Adarmen* ou le vice, de son dos : son cœur produisit

Manmadin, Dieu de l'amour. La colère fortit d'entre ses deux sourcils; l'avarice, de ses lèvres; la Déesse des sciences ou *Sarassouadi*, de son visage; ses parties génitales enfantèrent *Varounin*, Dieu de la mer, & *Niroudi*, Roi des Démons: enfin ses traits donnèrent naissance au Patriarche *Cartameri*.

Brouma devenu amoureux de *Sarassouadi*, eut commerce avec elle; cette action lui attira les reproches & les mépris des neuf *Broumas*. Humilié par ces mépris, déchiré par les remords de sa conscience, il quitta le corps avec lequel il avoit commis cet inceste. Ce corps ainsi abandonné, occasionna les ténèbres & le brouillard: Brouma prit un autre corps avec quatre visages, qui ont produit les quatre *Vedams* & les Sciences. Il se dépouilla aussi de ce corps, en revêtit un autre, & voulant établir un commerce d'union entre les deux sexes pour propager le genre humain, il créa *Souba-Yambou-Manou*, & une femme nommée *Sadaroubay*. Les fruits de leurs amours furent deux garçons,

Priaviraden & Outana-Baden, & trois filles nommées *Aghdy*, *Davaghdy* & *Prassoudy*. *Aghdy*, fut mariée à *Rouffiguen*; *Davagdy*, à *Cartamen*; *Prassoudy*, à *Takin*. Ces trois races ont peuplé l'univers; Brouma bénit *Souba-Yambou-Manou*, & lui dit de multiplier. Celui-ci lui représenta qu'il ne pouvoit mettre ses pieds en aucun endroit, la terre étant couverte d'eau. Brouma adressa ses prières à *Vichenou*, qui prit la forme d'un sanglier, & avec ses défenses retira la terre de dessous les eaux.

Dans les commencemens, Brouma avoit créé des êtres de mauvaise qualité; mais voyant les défauts de cette création, il les supprima. Cependant ces êtres, malgré leur courte existence, produisirent de funestes effets, en donnant naissance à plusieurs millions de races de Géans. Brouma prit ensuite un corps plus parfait, qu'il abandonna après avoir créé une infinité de Dieux.

Les Géans créés par Brouma étoient si méchans, qu'ils voulurent avoir copulation

avec Brouma même ; mais ce Dieu se voyant pourfuiwi avec acharnement, quitta le corps qu'il avoit nouvellement pris. Cette dépouille divine donna naissance à une fille parfaitement belle, nommée *Sandia-Divi*, dont les Géans jouirent.

Brouma ayant pris un autre corps, produisit les Grandouers & plusieurs femmes. A ce corps, il en substitua un autre plus léger & invisible, avec lequel il créa les Dieux nommés *Pétrous*, qui avoient des corps invisibles : ils étoient destinés à se nourrir des offrandes faites aux Dieux. Brouma, avec un autre corps parfait, créa les *Vitéaders*, & avec un autre les *Guiné-rers* & les *Guimbourouders* ; mais voyant que ces créatures ne multiplioient pas autant qu'il le desiroit, il en fut indigné. Ce signe de colère fit trembler quelques-uns de ses poils, qui occasionnèrent le mouvement du tems & des siècles. Cette dernière production donna une grande joie à Brouma, & cette joie fit fortir de son cœur, les *Brama-*

Richys. Cartamen, un d'eux né immédiatement de *Brouma*, invoqua *Vichenou*, & lui demanda la propagation de son espèce. *Vichenou* satisfait de ses pénitences, lui apparut auprès de la rivière *Bindou*, & lui prédit que *Soubayambou - Manou* alloit venir avec sa fille *Divaghdy*, pour la lui donner en mariage; que d'elle il auroit neuf filles; qu'il les marieroit aux *Brama-Richys*, & que lui *Vichenou*, se feroit son fils sous le nom de *Cabiler*, pour l'instruire de la vérité, & le sauver. En effet, ce mariage se fit. Le Patriarche éprouva quelque tems l'obéissance de sa femme; content de sa soumission, il prit la figure d'un bel homme, pour avoir commerce avec elle.

Divaghdy conçut neuf filles à la fois, & les mit au monde; ensuite elle accoucha d'un garçon, qui étoit *Vichenou* lui-même, sous le nom de *Cabiler*: à cette naissance, toute l'air céleste retentit de joie. *Brouma* & tous les Patriarches vinrent rendre hommage à l'enfant nouveau né.

Dans la fuite, les filles furent données en mariage aux premiers Patriarches. *Narissen* choisit pour femme l'aînée, appelée *Calcy* ; *Atri* épousa *Anoufoucy*, *Anguira* prit *Stratey* ; *Avir-Pouffey* fut unie à *Poulatien*, *Quedy* devint femme de *Poulaguen* ; *Criey* fut mariée à *Kéradou*, & *Quiady* à *Pirougou* ; *Vassister* épousa *Arounoudy*, & *Chanabady* eut en partage *Sandy*.

Agdy, mariée à *Rouffiguen*, eut un garçon appelé *Equien*, qui étoit *Vichenou* lui-même. Il épousa *Bad-Mana-Bavady* & *Latchimi* : ces deux sœurs mirent au monde douze Dieux, qui eurent une nombreuse postérité.

La troisième fille de *Soubayambou-Manou*, nommée *Prassoudi*, qui avoit épousé *Takin*, fut mère d'un grand nombre d'enfans, qui multiplièrent & remplirent les cieux, la terre & l'abyme.





CHAPITRE XI.

Système des Indiens sur la durée du Monde & ses différens âges.

LES *Tamouls* divisent en quatre âges la durée du monde. Trois de ces âges se sont déjà écoulés; le quatrième doit durer un certain nombre d'années, au bout desquelles le monde finira, pour recommencer ainsi qu'auparavant.

La durée des trois âges passés, & celle du quatrième, appelée *Calyougam*, se calculent de la manière suivante (a).

Le tems que le doigt du milieu, appuyé contre le pouce, emploie à s'en détacher avec vivacité, est un instant égal à un clin

(a) Ce calcul est tiré du *Candon*, l'un des *Pouranons* en l'honneur de Chiven.

d'œil;

d'œil; ce tems se nomme *Matiré*; deux *Matirés* font un *Chipouron*; dix *Chipourons*; un *Chenon*; douze *Chenons*, un *Vinadigué*; soixante *Vinadigués*, un *Najigué*; sept *Najigués* & demi, un *Samon*; huit *Samons*, un jour de vingt-quatre heures; quinze jours, un *Parouvon*; deux *Parouvons*, un mois; douze mois, une année; cent années font le terme ordinaire de la vie humaine. Ces cent années multipliées par 360, à raison des jours que chacune renferme, font 36000. Ce nombre multiplié par six à cause des six subdivisions, *Matiré*, *Chipourons*, &c. fait celui de 216000, base des calculs de la durée des quatre âges. Ce nombre multiplié par 2, à cause de l'égalité des vertus & des vices, il donne le nombre 432000, qui exprime la durée du *Calyougam* ou quatrième âge actuel; multiplié par 4, à cause des quatre *Védams*, donne 864,000, nombre des années du *Touvabarayougam* ou troisième âge; multiplié par 6, à cause des six *Chastrons*, 1,296,000, nombre des an-

nées du *Trédayougam* ou second âge. Enfin multiplié par 8 en l'honneur des huit coins du monde, il produit 1,728,000, nombre des années du *Crédayougam* ou premier âge.

Les années réunies de ces quatre âges, donnent le nombre de 4,320,000, appelé *Sadriougam*, c'est-à-dire les quatre âges du monde.

Le premier âge étoit parfait à tous égards; son nom *Crédayougam*, signifie âge d'innocence. Il répond à l'âge d'or des Anciens. La vertu régnoit alors sous la figure d'une vache. Selon les Indiens, elle étoit ferme sur la terre, & marchoit sur ses quatre pieds. Dans le second âge, qui représente l'âge d'argent, elle s'affoiblit, & ne marcha plus que sur trois pieds. Dans le troisième âge, qui est celui d'airain, elle fut réduite à marcher sur deux pieds. Enfin dans l'âge actuel, qui est l'âge de fer, elle ne s'appuie que sur un pied, on l'appelle *Calyougam*, ou l'âge de misère & d'infortune (a).

(a) *Caly* signifie époque, & *Ougam*, infortune.

L'année 1782 correspond à la 4883 année du quatrième âge; ainsi selon ce calcul, il se seroit écoulé 3,892,883 ans, depuis la création du monde.

Deux mille Sadry-Ougams, c'est-à-dire, 8,640,000,000 années, font un jour & une nuit de Brouma, ou vingt - quatre de ses heures. Après mille Sadry-Ougams, ce Dieu s'endort; tout ce qu'il a créé est détruit & reste anéanti pendant son sommeil, qui dure mille Sadry-Ougams ou 4,320,000,000 ans. A son réveil, il crée de nouveau les Dieux, les Géans, les hommes & les animaux. Soixante mille Sadry-Ougams font un mois de Brouma : douze mois pareils, une de ses années, & cent années, font le terme de sa vie.

La durée de la vie de Brouma, ne fait qu'un jour de Vichénou; trente jours semblables forment un de ses mois, douze mois, une de ses années. Ce Dieu meurt au bout de cent ans. A sa mort tout est consumé par le feu; dans toute la Nature, il n'existe plus

que Chiven, & Chiven même perd les différentes formes qu'il avoit prises lorsque le monde subsistoit. Il devient alors semblable à une flamme, & danse sur le monde réduit en cendres (a).

Lorsque Brouma meurt, les eaux couvrent tous les mondes, tous les Andons sont brisés, il ne reste que le Caïlaffon & le Vaïcondon; alors Vichenou prenant une feuille de l'arbre appelé *Allémaron* (b), se place sur cette feuille, sous la figure d'un très-petit enfant, & flotte ainsi sur la mer de lait, en suçant le pouce de son pied droit. Il demeure dans cette posture, jusqu'à ce que Brouma sorte de nouveau de son nombril, dans une fleur de tamaré: C'est ainsi

(a) On voit que ce système est celui d'un *Chivabater*, puisqu'il reconnoît Chiven pour le seul Dieu qui existe après la mort de Brouma & de Vichenou.

(b) Cet arbre est le *Ficus admirabilis* de Linné. On l'appelle *grand figuier des Pagodes*: il est commun dans l'Inde; ses branches poussent des racines qui, lorsqu'elles touchent à terre, s'y enfoncent bien vite & produisent un arbre nouveau.

que les âges & les mondes se succèdent, & se renouvellent perpétuellement. Dans plusieurs Temples on adore Vichenou, sous la figure dont on vient de parler, & à laquelle on donne le nom de *Vatapatrachai*; les Indiens ont toujours dans leurs maisons un tableau qui représente ce Dieu sous cette forme. *Vatapatrachai* est regardé par les sectateurs de Vichenou, comme l'Être suprême né de la durée des tems.

Les Indiens ont dans le quatrième âge une époque mémorable qu'ils nomment *Salivagana - Sagaptam*, ou l'Ere de *Salivagana*; & d'après laquelle ils comptent leurs années. Cette époque date de la mort de *Salivagana*, Roi de *Vishnagar*, arrivée l'an 3179, du quatrième âge, qui correspond à l'an 78 de l'Ere chrétienne. Ce Roi d'une basse extraction, devenu Souverain très-puissant, extermina les fameuses races royales qui descendoient du Soleil & de la Lune. Il aimoit les sciences, fut le restaurateur de l'astronomie, & protégea les Brames, qui voulant perpétuer

sa mémoire , firent une époque de sa mort. Suivant quelques-uns , ce fut lui qui divisa les Choutres en différentes castes.

L'almanach des Tamouls est aussi réglé sur l'Ere de Salivagana , & fait d'après les calculs des Chastrons ; on le nomme *Pand-jangam*, ce qui veut dire les cinq membres , à cause des cinq choses qu'il contient , savoir , 1°. le *Tidi*, ou l'âge de la Lune ; 2°. les *Qui-jémés* , qui sont les jours de la semaine ; 3°. le *Natchétron* , ou la constellation dans laquelle se trouve la Lune ; 4°. le *Yogon* ; 5°. le *Carenon*. Dans ces almanachs on trouve encore les jours du mois, les éclipses, &c. &c.

Je terminerai ce Chapitre par quelques réflexions sur deux points importans de la doctrine qu'on vient de lire.

Le feu consume l'univers à la mort de Vichenou ; ici les Brames sont d'accord avec tous les peuples sans exception : ils ont cru que le monde périra par le feu. Quelle peut être la cause d'une opinion si généralement adoptée ? c'est sans doute un fait simple &

universel. De bonne heure on reconnut le feu comme un agent destructeur, auquel rien ne résiste dans la nature entière : on fut dès-lors porté à croire qu'un incendie causera la ruine du monde. Les Volcans qui bouleversèrent tant de fois le globe, auront été regardés comme les avant-coureurs de cette future & terrible catastrophe. Ils auront confirmé les hommes dans cette crainte, si même ils ne l'ont fait naître. Tel est, ce me semble, l'origine de ce préjugé commun à toutes les Nations. Les autres causes qu'on pourroit lui assigner, seroient moins naturelles & moins probables.

Les différentes échelles de la durée chez les Indiens, méritent de nous arrêter. Leur examen montrera combien est ingénieux ce système qui d'abord paroît l'ouvrage d'une imagination en délire.

On a vu qu'un clin d'œil, qui est la plus petite subdivision du tems, sert d'unité pour mesurer toutes les quantités de cette espèce. Le Sadry - Ougam, ou les quatre âges du

monde, dure 4,320,000 ans. Un jour & une nuit de Broumá est de deux mille Sadry-Ougams, ou de vingt-quatre heures de ce Dieu. Trente jours de Brouma ou soixante mille Sadry-Ougams, font un de ses mois; douze de ceux-ci forment une de ses années, & cent années font le terme de sa vie. La durée de la vie de Brouma ne fait qu'un seul jour de Vichenou; ce jour est de même l'élément des mois, des années & de la vie de Vichenou, qui suivent le même ordre que celle de Brouma: ce résumé étoit indispensable pour faire entendre ce que nous allons dire.

L'homme & les Géans sont mortels; la terre qu'ils habitent doit aussi périr: mais semblable au phénix, elle renaîtra de ses cendres. Brouma, créateur de la terre, meurt pour un instant; Vichenou, père de Brouma, paie aussi à la mort un tribut passager: le seul Chiven jouit des droits de l'immortalité. Les Indiens ayant établi une chaîne graduelle d'êtres, depuis l'homme jusqu'à Chiven, ont

mesuré la vie de chacun de ces êtres sur leur puissance respective : ainsi dans Homère, la stature & la force des Dieux, sont proportionnées au rang qu'ils occupent. Brouma, créateur de l'univers, doit avoir une durée infiniment plus longue que celle du monde dont les quatre âges ne valent qu'un seul de ses jours; la vie entière de Brouma, inférieur à Vichenou, ne doit, par la même raison, former qu'un jour de Vichenou. La vie de ce dernier doit également avoir des bornes; parce qu'il est subordonné à Chiven, le seul être immortel. Ce système, dans les principes des Indiens, est très-raisonnable : ils ont été conséquens en inventant pour la durée de chacun de ces êtres une échelle particulière, quoique toutes les échelles aient un clin d'œil pour premier & commun élément ; c'est ce que nous pratiquons aussi dans les différentes divisions du tems. Nous comptons par secondes, minutes, heures, jours, semaines, mois, années, lustres, siècles, &c. &c.

Un seul exemple rendra palpable la justesse de la méthode des Indiens. Les Cétacées vivent plusieurs siècles, tandis que des insectes éphémères ne vivent que quelques heures. Si l'on conçoit la vie de la Baleine & celle du Ciron, divisées chacune en un même nombre de parties appellées *Jours*, il faudra un très-grand nombre de ceux du Ciron, pour faire un jour de la Baleine.

Ce n'est point assez d'avoir montré que les nombres attribués par les Brame à la durée du monde & à ses différens âges, quoique chimériques, sont très-adroitement combinés; il faut encore faire voir, d'après les calculs & la découverte de M. le Gentil (a), que tous ces nombres sont des *périodes astronomiques* en usage autrefois chez les Chaldéens, qui les avoient vraisemblablement pris des Brachmanes, si l'on n'aime

(a) *Voyage dans les mers des Indes*, T. I, p. 321—353. *Mémoire sur la conformité ou la ressemblance de l'Astronomie des Brame de nos jours avec celle des anciens Chaldéens.*

mieux croire que les uns & les autres les re-
 çurent d'un peuple plus ancien. Quoiqu'il
 en soit, le tableau suivant prouvera invin-
 ciblement la vérité de cette assertion, toute
 étrange qu'elle paroisse.

Suivant les Brames, la précession des
 équinoxes ou le mouvement annuel des
 étoiles fixes d'Occident en Orient, est de
 cinquante-quatre secondes (1 an.) (nous le
 trouvons de cinquante secondes trente tier-
 ces, ou à-peu-près d'un degré en soixante-
 dix ans); de-là ils forment un cycle de soi-
 xante ans, pendant lequel les étoiles fixes
 changent en longitude de cinquante-quatre
 minutes, (60 ans.) Bérose, auteur Chal-
 déen, qui vivoit trois cens ans avant notre
 Ère, appelle ce cycle *Soffos*.

Les Brames se servent d'une période, l'u-
 nisolaire de six cens ans, que Bérose appelle
Néros, & *Josophe la grande année*.

En effet la période de soixante ans est avec
 celle de six cens dans le même rapport que
 les nombres 432000 & 4320000 dont les

Brames font usage dans leurs calculs astronomiques. Or ces périodes contiennent un nombre déterminé de fois la période anomalistique de deux cens quarante-huit jours, dont les Brames se servent pour le mouvement de la Lune & de son apogée, supposés partir en même-tems du même point, & se mouvoir dans le même sens, pour se rencontrer au bout de deux cens quarante-huit jours à la même heure & au même point d'où ils étoient partis.

Les étoiles fixes avançant de 54 minutes en 60 ans, elles avanceront en 3600 ans de..

	dégrés.	ans.
de 54 minutes en 60 ans, elles avanceront en 3600 ans de..	54	3600.
Cette période est appelée <i>Saros</i> par Bérose; donc les étoiles fixes en 24000 ans font leur révolution entière ou	360	24000.
9 de ces révolutions donnent .		216000.

mais il faut observer que la période de 60 ans & celle de 600 ans, réduites en jours à raison

de 360 par année, donne les nombres 21600 & 216000, dont le dernier exprime ici des années.

Celui-ci multiplié par 2, fournit la durée du 4^{me} âge ou ans.
Calyougam 432000.

Or Bérofe parle d'observations astronomiques faites par les anciens Chaldéens, pendant le même nombre d'années 432,000; mais M. le Gentil prouve très-bien que les Anciens supposoient dans leurs calculs l'année de trois cens soixante jours, & divisée en mille parties égales: donc les 432,000 ans des Chaldéens, ne valoient que 432, & les 720,000, dont parlent quelques auteurs, que 720, comme on le lit dans Pline.

Le 4^e âge $\left\{ \begin{array}{l} \text{multiplié par 2, donne pour le 3^e. 864,000} \\ \text{multiplié par 3, donne pour le 2^e. 1,728,000} \\ \text{multiplié par 4, donne pour le 1^e. 1,296,000} \end{array} \right\}$ ans.

Donc ces âges contiennent

Le 1^e 4 périodes }
 Le 2^e 3 périodes }
 Le 3^e 2 périodes } de..... 432,000 ans.
 Le 4^e 1 période }

Ces dix périodes donnent..... 4,320,000.

Remarquons ici que les chiffres 4, 3 & 2 qui expriment les rapports des trois premiers âges étant écrits ainsi 4, 3, 2, donnent 432, qui correspondent aux quatre cens trente-deux ans d'observations astronomiques des Chaldéens : supposant chacune de ces années divisées en mille parties, on aura 432,000, nombre égal au Calyougam.

Quelque prodigieux que soient ces nombres, & plus encore ceux des vies de Brouma & de Vichenou, on ne doit jamais oublier qu'ils naissent de la précession des équinoxes de cinquante-quatre secondes, plus ou moins de fois répétées; alors ces nombres monstrueux cesseront de paroître absurdes.

De cette division générale de la durée dans ses rapports à tous les êtres, depuis le Créateur jusqu'à l'homme, nous allons passer à la division usuelle & civile du tems chez les Indiens.





C H A P I T R E XII.

*Division des Siècles, des Années, des Mois
& des Jours.*

OUTRE l'époque de Salivagana, les Indiens ont une période de soixante années (a), dont chacune est désignée par un nom spécifique ; ils ne se servent que de ces noms dans les actes particuliers & billets de commerce & d'emprunt, pour marquer l'année dans laquelle ils contractent ; mais dans les actes de famille qui doivent durer perpé-

(a) Cette période est aussi astronomique. Les étoiles fixes changeant, comme on l'a vu dans le Chapitre précédent, de 54 secondes en longitude chaque année, il s'en suit qu'au bout de soixante ans elles ont parcouru 54 minutes. De-là les Indiens ont tiré le Cycle dont il s'agit ici, qui divise exactement la grande période de 24000 ans, pendant laquelle se fait la révolution entière du ciel.

ruellement, ainsi que dans les inscriptions des temples, ils joignent au nom de l'année, l'an de l'Ére de Salivagana, & celui du quatrième âge.

Noms des années de la Période de soixante années.

1 Praba	31 Jevalambi
2 Ibava	32 Valembi
3 Soucoula	33 Vigari
4 Pramadouda	34 Charvari
5 Praffor-Podi	35 Palapava
6 Anguira	36 Soupagrédou
7 Strimouga	37 Souba grédou
8 Bava	38 Crodi
9 Hyouva	39 Vichoua-Vichou
10 Dadon	40 Parabava
11 Itchoura	41 Paravanga
12 Begoudamia	42 Kelega
13 Pramadi	43 Chaomia
14 Vicréma	44 Sadama
15 Vetchou	45 Virodigredou
16 Sitravanon	46 Pavadabi
17 Souvanon	47 Pramadetché
18 Darna	48 Ananda
19 Partiva	49 Ratchada
20 Via	50 Nassa
21 Sarvajetton	51 Pringala
22 Sarvadari	52 Calcavouti
23 Virodi	53 Sitravachi
24 Vigourdi	54 Raoutri
25 Kara	55 Douamadi
26 Manudana	56 Doundoumi
27 Vigea	57 Routrocari
28 Gea	58 Ratratchéma
29 Manmada	59 Crodana
30 Dounmougui.	60 Atcheïa.

L'année

L'année 1782 , correspond à l'année Soupagrédou de cette période , & a commencé le 10 Avril à douze *Najigués*, c'est-à-dire, à dix heures quarante-huit minutes du matin; elle est la dix-sept cent quatrième de l'Ére de Salivagana, & la quatre mille huit cent quatre - vingt - troisième du quatrième âge du monde.

L'année Indienne est solaire, & se divise en douze mois; selon l'opinion la plus suivie, elle est composée de trois cens soixante-cinq jours dix-sept *Najigués*, & trente-trois *Vinajigués*, qui font trois cens soixante-cinq jours sept heures une minute douze secondes Européennes (*a*).

L'année ayant comme l'on voit quelques

(*a*) L'année sydérale des Brames , selon M. Le Gentil [Tom. I, pag. 230], est de 365 jours, 15 heures, 31 minutes, 15 secondes indiennes, qui équivalent à 365 jours, 6 heures, 12 minutes, 30 secondes européennes. Il y a des années, il est vrai, qui contiennent le même nombre de jours, d'heures, de minutes & de secondes; mais il y en a aussi qui en ont plus ou moins.

heures de plus que trois cens soixante-cinq jours, les Tamouls, qui ne connoissent pas les années Biffextiles, n'ont point trouvé d'autre moyen pour tomber juste tous les ans, que de répartir les heures sur chaque mois; cela fait que les mois ne sont pas toutes les années de même longueur; c'est encore un des moyens dont se servent les Brames pour se rendre absolument nécessaires, & tenir le peuple dans la plus grande sujétion spirituelle: lorsqu'on connoît un peu l'Inde, on n'est plus surpris de la superstition qui y régné. L'ignorance & l'apathie de ses habitans les retiendront toujours sous le joug de ceux qui se disent les agens de la Divinité.

Quoique nous ayons dit que suivant l'opinion la plus commune, l'année est de trois cens soixante-cinq jours dix-sept Najigués, & trente-trois Vinajigués, cependant il y a des années qui n'ont juste que trois cens soixante-cinq jours, & d'autres qui ont plus ou moins de Najigués.

Les Indiens font peut-être le seul peuple qui commence son année & ses mois à différentes heures du jour. Le premier mois tombe dans notre mois d'Avril.

Quoique l'année des Indiens contienne le même nombre de jours que la nôtre, nos mois ne correspondent point aux leurs, ni pour le nombre de jours, puisqu'ils en ont de trente-deux, ni pour le commencement, puisqu'ils tombent quelquefois au 7, & quelquefois au 13 de nos mois.

Les Indiens font encore une division de l'année en deux parties égales, chacune de six mois, pour compter la marche du Soleil vers le Sud, & son retour vers le Nord. Cette partie du retour du Soleil dans le Nord, qui se nomme *Outrainon*, commence le premier du mois *Tai*, & finit le dernier du mois *Ani*; l'autre partie qui se nomme *Déchainon*, commence le premier du mois *Addi*, & finit le dernier du mois *Margazi*.

Noms des douze mois.

Chitteré,	Avril, suivant la supputation commune	est de 31 jours.
Vayaffi,	Mai aussi.....	de 31
Ani,	Juin.....	de 32
Addi,	Juillet.....	de 31
Avani,	Août.....	de 31
Prétachi,	Septembre.....	de 31
Arpichi,	Octobre.....	de 30
Cartigué,	Novembre.....	de 29
Margazi,	Décembre.....	de 30
Tai,	Janvier.....	de 29
Maffi,	Février.....	de 30
Pangoumi,	Mars... ..	de 30

Je n'ai point ajouté les heures, les minutes & les secondes qu'il doit y avoir à chaque mois, parce qu'elles changent toutes les années.

Ce sont les Brames du Tanjaour & du Temple Canjivaron, qui fixent tous les ans les instans où l'année & les mois commencent; ils font & distribuent les Panjangans, que suivent tous les habitans du Carnate.

Les Tamouls divisent le jour en soixante parties ou petites heures appelées Najigués. La première commence au lever du Soleil,

& la trentième finit à son coucher ; les trente autres commencent au coucher du Soleil , & finissent à son lever du jour suivant. Ainsi les Najigués , comme les heures italiques , ne sont pas égaux toute l'année. En général, deux Najigués & demi répondent à une de nos heures.

Un Najigué se subdivise en trois cens soixante parties , appelées *Nodi* ou *Lipitam*.

Quelquefois ils divisent le jour en huit veilles , qu'on nomme *Chamam* ou *Yamam* , dont quatre sont pour le jour , & quatre pour la nuit.

Les jours de la semaine s'appellent *Kijamaï* ou *Voram*. Ils sont comme les nôtres , consacrés à des Planètes ; pour exprimer chaque jour , on ajoute *Kijamaï* au nom de la Planète à laquelle il est approprié.

Nair signifie Soleil : Nair — Kijamaï sig. Dimanche.

Tinguel.	La Lune.	Tinguel.	— Kijamaï.	Lundi.
Chevoaï.	Mars....	Chevoaï.	— Kijamaï.	Mardi.
Bouda...	Mercure.	Bouda...	— Kijamaï.	Mercredi.
Vingam.	Jupiter...	Vingam.	— Kijamaï.	Jedi.
Velli....	Venus....	Velli....	— Kijamaï.	Vendredi.
Sani....	Saturne..	Sani....	— Kijamaï.	Samedi.



C H A P I T R E X I I I .

● *Des jours heureux & malheureux.*

PRESQUE toutes les erreurs ne sont autre chose que l'abus d'un principe véritable. A peine eût-on soupçonné que le mouvement des astres pouvoit influencer sur les corps terrestres, qu'on s'égara dans les rêveries de l'Astrologie judiciaire : on voulut que les Phénomènes moraux s'expliquassent par les mêmes raisons, que les Phénomènes physiques ; les Planètes, devinrent le livre des destinées. Une foule de Charlatans persuadèrent qu'ils avoient le secret d'y lire, & bientôt on les crut sur leur parole : de-là naquirent les Devins & les Sorciers, qui chez toutes les Nations se sont mêlés de prédire l'avenir, & d'annoncer des *jours heureux & malheureux* (a).

(a) Les Égyptiens avoient des jours où ils n'osoient rien

Les Bramez intéressés à perpétuer l'empire de la superstition, font un travail suivi toutes les années, pour marquer les jours de bonheur & d'infortune, d'après lequel ils dirigent les actions des Indiens.

Selon ce calcul, il arrive tous les jours un Natchétron, un Yogon, un Tidi, deux Carenons, douze Laquenons, un Ragoucalou, un Couliguen, & quelquefois un Vartchion. Les Natchétrons & les Yogons font au nombre de vingt-sept; ils commencent à différentes heures du jour, &

entreprendre, & l'étude de leurs Prêtres, ainsi que chez les Grecs & les Romains, étoit de lire dans les planètes les bons & les mauvais augures. Les Chinois n'entreprennent rien, si la *Tortue* ou les caractères de *Confucius*, qu'ils consultent tous les matins, leur annoncent un jour malheureux. Les Gaulois consultoient aussi les Devins; ils observoient les augures, & n'osoient sortir certains jours de la lune & de la semaine. Dans le siècle heureux où la France se vit gouvernée par un grand Roi, *Marie de Médicis* & toute la Cour consultoient encore des Astrologues, & portoient comme les Indiens, les Chinois, les Africains & les Américains, des amulettes pour être heureux.

durent chacun soixante Najigués ou vingt-quatre heures : c'est ce qu'annoncent les Pandjangans.

Le Tidi dure aussi soixante Najigués, & commence avec la Lune ou plutôt, les Tidis sont les noms des jours de la Lune : on en compte quatorze, non compris la nouvelle & la pleine Lune, qui ont des noms particuliers. Les mêmes Tidis reviennent après la pleine Lune dans le même rang où ils sont passés après la nouvelle, & ce sont encore les Pandjangans qui annoncent l'heure du commencement du Tidi.

Les Laquenons sont les douze signes du Zodiaque, & durent ensemble soixante Najigués. Au premier Najigué du jour commence le Laquenon du mois, & les autres se succèdent jusqu'au jour suivant.

Le Ragoucalou & le Couliguen, ne durent que trois Najigués trois quarts dans les soixante, & ils arrivent chaque jour à des heures fixes.

Le Vartchion qui ne vient qu'à certain

jour marqué par les Pandjangans, ne dure de même que trois Najigués trois quarts.

Parmi les Natchétrons, les Yogons, les Tidis, les Laquenons, les Carenons, & les jours de la semaine, il y en a de bons & de mauvais : si le plus grand nombre est bon, le jour n'est pas malheureux ; & c'est le contraire, s'il est mauvais. Le Ragoucalou est toujours mauvais, & le Couliguen toujours bon ; tant qu'il dure, on ne peut faire aucun acte triste, comme prières & cérémonies pour les morts.

Le Vartchion est terrible ; les Indiens n'entreprennent rien pendant sa durée, l'objet dût-il intéresser leur fortune.

Nous allons commencer par les jours de la semaine, que nous serons obligés de répéter, afin d'en marquer les bons & les mauvais, de même que les heures où le Ragoucalou & le Couliguen arrivent.

			Heures auxquelles commence le Couliguen.	Heures auxquelles commence le Ragoucalou.
Dimanche.	Nair ...	Mauvais.	à 22 Najigués. $\frac{1}{4}$	à 26 Najigués. $\frac{1}{4}$
Lundi. ...	Tinguel.	Bon....	à 18..... $\frac{1}{4}$	à 3..... $\frac{1}{4}$
Mardi...	Chévoai.	Mauvais.	à 15..... "	à 22..... $\frac{1}{2}$
Mercredi.	Bouda Bodin. }	Bon....	à 11..... $\frac{1}{4}$	à 15..... "
Jeudi....	Viagam.	Bon....	à 7..... $\frac{1}{2}$	à 18..... $\frac{1}{4}$
Vendredi.	Velli...	Bon....	à 3..... $\frac{1}{4}$	à 11..... $\frac{1}{4}$
Samedi...	Sani....	Mauvais.	à 1..... "	à 7..... $\frac{1}{2}$

Les Natchétrons sont, suivant les Indiens, vingt-sept Étoiles que la Lune parcourt successivement, & dans chacune desquelles elle séjourne vingt-quatre heures ou soixante Najigués. C'est par cette raison, qu'ils les appellent *Maisons de la Lune*, & leur consacrent à chacune en particulier, un quadrupède, un oiseau & un arbre, de même que les syllabes de leur langue; de manière que les noms qui commencent par telle ou telle syllabe, appartiennent à tel Natchétron. Nous les marquerons suivant le rang qu'ils occupent, en joignant à chacun les animaux & les plantes qui leur sont attribués.

NATCHÉTRONS.

Noms des Natchétrons.		Quadrupedes.	Oiseaux.	Plantes.
1	Anouaui	Bon	Neval	Etti 3
2	Barani	Mauvais	Éléphant mâle	Nélie 2
3	Cartigué	Mauvais	Chèvre	Atti 2
4	Rogueni	Bon	Couleuvre capelle	Jambelon 6
5	Mourgafirjam	Bon	Char (a)	Ébène 6
6	Tirvadéré	Mauvais	Chien	Rat palmiste (b)
7	Pouatpouchon	Bon	Chate	Cigne
8	Poucho	Bon	Bufte mâle	Plongeon
9	Arillon	Mauvais	Chat	Mounémaron
10	Magon	Bon	Rat domestique	Alémaron
11	Pourom	Mauvais	Rat perchal	Pi'achi
12	Outirom	Bon	Taureau	Aréli
13	Aftom	Bon	Bufte femelle	Atimaron 8
14	Chitéré	Mauvais	Tigre	Couvélémaron
15	Souadi	Bon	Bouc	Marondémaron
16	Villagom	Mauvais	Figresse	Valémaron
17	Amouchon	Bon	Biche	Mougoujémaron
18	Queté	Mauvais	Cerf	Paraimaron
19	Moulon	Bon	Chiienne	Maramaron
20	Poutradon	Mauvais	Singe	Vangimaron
21	Outraron	Bon	Mangouste	Jaquier
22	Tirouvanon	Bon	Guenon	Areque
23	Avouton	Bon	Lionne	Vanimaron
24	Chadcom	Bon	Jument	Caramboumaron
25	Pouratadi	Mauvais	Lion	Tema
26	Outratadi	Bon	Vache	Vambou
27	Aevadi	Bon	Éléphant	Ellipé

(a) Nom d'un Couleuvre que les Indiens regardent comme le mâle de la Capelle.

(b) J'imagine qu'ils n'ont mis cet animal au rang des oiseaux, que parce qu'il est léger, & qu'il saute de branches en branches.

(c) Apparemment que les Indiens mettent cet insecte au rang des oiseaux, parce qu'il a des aîles.

Tidis, ou Jours de la Lune.

Le jour de la nouvelle Lune se nomme *Amavassé*, & celui de la pleine Lune, *Parouvon* : ces deux jours sont toujours mauvais. Le tems de la Lune croissante se nomme *Songuilapatcham* (a), ou *Parouvapatcham* (b); celui de son déclin se nomme *Kitchanapatcham* (c), ou *Aburapatcham* (d).

Les noms des Jours lunaires sont,

- | | | | |
|----|-----------------|------------------|--------------|
| 1 | Prédamé... ou | Pattyami..... | Mauvais. |
| 2 | Tondigueti.. ou | Vitiya..... | Bon. |
| 3 | Tredigueti.. ou | Tiya..... | Bon. |
| 4 | Chaoti..... ou | Savondi..... | Mauvais. |
| 5 | Pangémi.... ou | Pangfami..... | Bon. |
| 6 | Chasti..... ou | Sachti..... | Bon. |
| 7 | Sattami..... ou | Chadémi..... | Bon. |
| 8 | Archemi.... ou | Astimi..... | Indifférent. |
| 9 | Noami..... ou | Navami..... | Mauvais. |
| 10 | Décémi..... ou | Tafami..... | Bon. |
| 11 | Yagadéchi.. ou | Egacatafi..... | Bon. |
| 12 | Douadéchi.. ou | Touvaraff..... | Bon. |
| 13 | Tredéchi... ou | Tiriyotafi..... | Bon. |
| 14 | Sadératachi. ou | Sadouratassi.... | Bon. |

(a) *Songuilam* signifie *blancheur, lumière*, à cause de la clarté dont la lune paroît être éclairée au commencement de la nuit après le renouveau.

(b) *Parouvan* signifie *principe, partie antérieure*,

(c) *Kitcham* ou *Quichen* signifie *noirceur*,

(d) *Abaram* signifie *partie postérieure*.

On se sert du terme *Bagoula*, qui signifie obscurité, pour exprimer le tems après la pleine Lune; & de celui de *Soutta*, qui veut dire clarté, pour exprimer le tems après le renouveau.

Lorsqu'on veut désigner un Tidi ou jour de la Lune, on dit tel Tidi, après l'Amavassé, ou après le Parouvon de tel mois.

Les noms des Tidis sont des noms numériques de la langue Samscroutam; les Indiens, dans la suite des tems, en ont fait des Divinités. Les jours de l'Amassavé & du Parouvon de tous les mois, sont des jours de jeûnes & de prières pour les ancêtres morts, à moins qu'il n'y tombe quelque fête.

Laquenons.

Les Laquenons sont les signes du Zodiaque; le Soleil entre tous les mois dans un de ces signes.

Pour connoître sous quel Laquenon on

206 VOYAGE AUX INDES

se trouve à certaine heure du jour , il faut commencer par compter à la première heure du jour le Laquenon du mois , & ensuite des autres, suivant leur rang: la durée de chaque Laquenon est fixée, & leur totalité donne soixante Najigués.

Noms des Mois.		Noms des Laquenons.		Durée journalière.
Avril.	Chittéré.. Méchon,	le Bélier...	Bon..	4 Najigués $\frac{1}{4}$
Mai..	Vayassî... Richébon,	le Taureau..	Bon..	4..... $\frac{1}{4}$
Juin...	Ani..... Midounon,	les Gémeles.	Bon..	5..... $\frac{1}{4}$
Juillet.	Addi.... Carcadagon,	le Cancre ..	Mauv.	5..... $\frac{1}{2}$
Août..	Avani.... Singam,	le Lion....	Bon..	5..... $\frac{1}{4}$
Sept..	Prétachi.. Canni,	la Vierge...	Bon..	5..... "
Oct...	Arpichi... Tolam,	la Balance..	Mauv.	5..... "
Nov..	Cartigué.. Virchigon,	le Scorpion.	Mauv.	5..... $\frac{1}{4}$
Déc..	Margazi.. Danasson,	l'Arc.....	Mauv.	5..... $\frac{1}{2}$
Janv..	Tai..... Maharan,	le Crocodile.	Bon..	5..... $\frac{1}{4}$
Fév...	Maffi.... Counbon,	le Vafe....	Mauv.	4..... $\frac{1}{4}$
Mars .	Pangoumi. Minon,	les Poissons.	Bon..	4..... $\frac{1}{4}$
				<hr/> 60 Najigués. <hr/>

Ces noms signifient la même chose que les nôtres, excepté *Midounon*, qui veut dire les *Gémeles*, dont l'une tient une massue, & l'autre une guitare, au lieu de la massue & de la flèche que nous donnons aux Gémeaux. *Danasson*, signifie un arc, & non comme chez nous, le Sagittaire qui s'en

fert. *Maharan* est une espèce de poisson fabuleux, célèbre par ses exploits, qui a beaucoup de rapport avec le Crocodile : les Indiens le nomment aussi *Sourra*.

Les mois les plus heureux pour contracter un mariage, bâtir une maison, faire un puits, construire une chaudière, &c. sont les mois de *Chitteré*, *Vayassi*, *Addi* & *Tai* ; les autres mois moins heureux, & dans lesquels les circonstances seules peuvent engager les Indiens à faire quelques actes de conséquence, sont les mois d'*Ani*, *Avani*, & *Pangouni* ; dans les mois *Cartigué*, on ne se marie qu'en secondes noces ; mais jamais dans les autres mois de l'année les Indiens n'entreprendront rien de conséquence sans y être forcés ; ces mois sont réputés très-malheureux.

Yogons.

Il y a vingt-sept *Yogons* , qui durent communément chacun soixante *Najigués* :

ils se succèdent les uns aux autres sans interruption. Leurs noms sont ,

1 Vichecambon. Bon....	15 Vatchetron. Bon....
2 Pridi..... Bon....	16 Siddi..... Bon....
3 Aichtneman .. Bon....	17 Vedibadon. Mauvais;
4 Saoubaguinon. Bon....	18 Varianon.. Bon....
5 Sabonon..... Bon....	19 Patigon.. Bon....
6 Adicandon... Mauvais.	20 Chivon... Bon....
7 Sougarneon .. Bon....	21 Chiddon.. Bon....
8 Dourri..... Bon....	22 Saddion... Bon....
9 Choulom..... Mauvais.	23 Soubon.... Bon....
10 Guetom..... Mauvais.	24 Soubranion. Bon....
11 Virti..... Bon....	25 Broumon.. Bon....
12 Dourovon... Bon....	26 Mahandron. Bon....
13 Viagadon.... Mauvais.	27 Vaitredi... Mauvais.
14 Archénon.... Bon....	

Le dix-septième Yogon que j'ai écrit suivant la prononciation Tamoule *Védibadon*, est connu à Surate sous la prononciation de *Vatibate*; il est regardé comme si mauvais, qu'il sert de nom collectif pour désigner les mauvais jours : de sorte que quoique cet Yogon n'arrive qu'une fois tous les vingt-sept jours, cependant tous les mauvais jours sont nommés à Surate, *Vatibate*; & lorsque les Indiens veulent s'excuser de quelques affaires à raison d'un mauvais jour, ils disent que c'est *Vatibate*.

Carénons.

Carénons.

Les *Carénons* font au nombre d'onze ;
il en arrive deux tous les jours, & chacun
dure trente *Najigués*; leurs noms font,

1	Baron.....	Bon.	7	Partiré.....	Bon.....
2	Balevon....	Bon.	8	Sagounon.....	Mauvais.
3	Caulevon..	Bon.	9	Sadouchoudon...	Mauvais.
4	Tahüdele...	Bon.	10	Nagaron.....	Mauvais.
5	Guénéssi....	Bon.	11	Guimédouguénon.	Mauvais.
6	Vani.....	Bon.			

Les *Tidis*, les *Natchétrons* & les *Yogons*,
durent ordinairement soixante *Najigués*. Il
arrive cependant que leur durée peut aller
quelquefois jusqu'à soixante-six & demi, ou
se réduire à cinquante-trois & demi, mais
jamais plus ni moins.

Les *Carénons* peuvent aussi diminuer ou
augmenter de trois *Najigués*. La raison de
ces différences est inconnue aux *Brames* or-
dinaires & à tous les *Choutres*.

Je n'ai jamais pu savoir d'aucun *Brame*
ce que c'étoit qu'un *Yogon* & un *Carénon*.

Quoique les Indiens les regardent comme très-essentiels pour le bonheur ou le malheur de leur vie, ils n'en connoissent que les noms, la durée & les qualités bonnes ou mauvaises. Ils s'en rapportent absolument aux Brames sur tout ce qui peut les intéresser ; de manière qu'ils sont obligés d'y recourir quand ils veulent savoir quelque chose de relatif à leur religion, & même à leurs mœurs. Ces derniers sont toujours difficulté de les instruire, de crainte qu'on ne perce dans leurs mystères, ce qui leur feroit perdre l'ascendant qu'ils ont sur l'esprit du peuple. Plusieurs Indiens que je consultai, quoiqu'ils connussent parfaitement l'histoire de leurs Dieux, ignoroient absolument, & même se foucioient peu de connoître les jours où ils vivoient. Contens de ce que les *Pandjangancarers* leur annonçoient tous les matins, ils n'en desiroient pas davantage.

La façon de supputer les bons & les mauvais jours, n'est point particulière aux Ta-

mouls, elle est générale dans toute l'Inde.

Le *Pandjangan* qui est l'Almanach des Tamouls, annonce les *Varons* ou jours de la semaine, les *Natchétrons*, les *Yogons*, les *Carénons* & les *Tidis*; on y voit s'ils sont heureux, & le tems où ils commencent.

Les *Pandjangancarers* ou *Brames*, porteurs de *Pandjangan*, sont tenus de les annoncer tous les matins dans les maisons auxquelles ils sont attachés; ils disent aussi (mais sans y être obligés) le quantième du mois, & l'arrivée des *Vartchions*; ils n'ont pas besoin d'annoncer les *Rougoucalous*, les *Couliguens* & les *Laque-nons*, parce qu'ils ont des durées stables, & arrivent chaque jour à des heures fixes. Quant aux fêtes, comme elles arrivent avec les *Natchétrons* ou les *Tidis*, excepté le *Pongol*, & le premier jour de l'an, qui commence avec le Soleil, il suffit de l'annonce du *Natchétron*, ou du *Tidi*.

L'excessive curiosité des Indiens pour connoître l'avenir, les porte à chercher

tous les moyens de le pénétrer. La persuasion où ils sont que les Brames en ont le privilège, les fait recourir à chaque instant à ces pieux imposteurs. Les gens aisés, & de grande Caste, sont dans l'usage non-seulement de se faire annoncer tous les jours le Natchetron & le Tidi, mais encore de se faire dire la bonne aventure; ils se régilent sur les prédictions des Pandjangancarers; pour traiter toutes les affaires: on doit penser de combien d'absurdités & de fables ces pronostics sont mêlés.

Les jours bons ou mauvais, les heures funestes ou heureuses, le retour d'un voyage, la guérison d'un malade, la perte de quelques effets, enfin, tout donne matière à recourir aux Devins. On consulte encore l'avenir par le vol, le cri ou le chant des oiseaux. Rien n'est capable de faire vaincre à un Indien la crainte qu'un pronostic fâcheux lui inspire, malgré la preuve qu'il a tous les jours du charlatanisme de ces tireurs d'horoscopes.

Former des pronostics sur les maladies périodiques des femmes , prendre augure sur la manière dont on a éternué , interpréter les songes ; observer les jours propres à se faire raser , à habiter une maison neuve , ou en faire bâtir une autre , tâcher de découvrir si une femme enceinte accouchera d'une fille ou d'un garçon , employer les enchantemens contre les bêtes venimeuses , savoir si la rencontre ou la vûe de tel autre objet est de bon ou de mauvais augure , &c , tout cela s'appelle *science* , & fait la principale étude des Brame qui sont intéressés à entretenir le peuple dans ces erreurs superstitieuses , par le profit qu'ils en retirent.





CHAPITRE XIV.

Symbole des Brames.

J'AI cru devoir terminer cette partie de mon Ouvrage par le symbole des Brames ; il démontrera que les usages superstitieux pratiqués par le peuple crédule & fanatique, sont bien éloignés de la philosophie des Brames, dont la morale est de la plus grande pureté (a).

L'ÊTRE suprême que nous appellons *Chiven*, & que d'autres nomment *Vichenou*, est le seul que nous reconnoissons pour le Tout-Puissant ; il est le principe des cinq élémens, des actions & des mouvemens qui occasionnent la vie & le tems : confondu avec nos ames, il nous donne l'existence ;

(a) Ce Chapitre est une simple traduction du Candon.

ainsi la substance de l'ame & la connoissance qu'elle a, n'est autre chose que Dieu lui-même. Il a tout créé, conserve tout avec bonté, & à la fin doit tout détruire : il est le Dieu des Dieux, le Dieu tout-puissant ; il est seul le Seigneur : les Védams, les Yagavons, les Chastrons & les Pouranons le certifient. Toutes les Divinités subalternes ne sont que des créatures ; il a détruit plusieurs fois le monde entier, & l'a recréé de nouveau ; il est un Être immense, & semblable à une lumière, il se répand par-tout, il est éternel, il n'est né de personne, il est tout, & sera en tout tems. Il se connoît lui seul, & est incompréhensible à tout autre : les Dieux mêmes ne comprennent pas son essence, c'est sa substance suprême qui communique la clarté au Soleil & à la Lune. Ce Dieu seul a créé l'univers par sa puissance productive, il maintient tout par sa puissance conservatrice, & il détruit tout par sa puissance destructive ; de sorte que c'est lui qui est représenté sous le nom des

trois Dieux, qu'on nomme *Trimourti*. Il a créé les Dieux, les hommes & les animaux seulement, pour rendre sensible sa bonté. Tantôt il paroît n'avoir ni sentiment ni aucune qualité sensible ; tantôt semblable au feu qui se trouve dans le bois & les pierres, dans l'eau & dans l'air, Dieu se trouve dans l'intérieur de toutes choses ; sa sagesse, sa puissance & ses projets sont comme une mer immense & sans bornes, personne n'est en état de la traverser & de l'approfondir : quoiqu'il n'ait pas la propriété d'avoir un corps ni d'une grande masse ni d'un petit atôme, il prend cependant quelquefois une figure, afin que ceux qu'il a créés, & qui étoient plongés dans les ténèbres, jouissent de la lumière ; & malgré les différentes formes humaines qu'il a prises, il n'est sensible ni aux plaisirs ni aux peines, il est par sa nature exempt de toute vicissitude. Il n'y a point d'autres Dieux que lui ; personne ne peut démêler ni distinguer, ni éviter les illusions qu'il répand dans le monde ; il rem-

plit tout l'univers par son immensité, il est le principe de toutes choses, sans avoir eu de principe.

Dieu qui est infiniment plus petit qu'un atôme, est infiniment plus grand que tout l'univers: ce Dieu indépendant, ce Dieu libre, ce Dieu qui est toutes choses, exista toujours seul, sans attribut, sans acte, sans qualité, sans être sujet au lieu & au tems; de sorte qu'il est immuable. Cet Être unique & simple, n'a aucune connexion réelle avec la matière, ainsi que les rayons de la Lune réfléchis dans l'eau paroissent être en mouvement avec l'eau qui se remue, sans qu'il y ait rien de réel par rapport à la Lune: voilà l'image de cet Être, avec tout ce qui est matière & attribut, passions ou actions; cette union est encore semblable aux songes qui font voir & toucher des choses illusoires. Dieu se manifeste dans plusieurs corps, ainsi que dans plusieurs ames, comme le Soleil qui est unique, imprime son image dans plusieurs vases d'eau; c'est par ses ordres que

le vent souffle, que le Soleil éclaire, que le feu échauffe, & que la pluie tombe; enfin il est la perfection, le principe, la fin & la gloire de ses adorateurs.

Quant aux Dieux que nous avons multipliés, & que nous honorons sous tant d'images, on ne les a figurés ainsi qu'en faveur des ignorans & des esprits foibles, dont la religion grossière avoit besoin de quelque chose de matériel & de palpable : ils n'auroient pu comprendre la bonté & la grandeur de l'Être suprême, sans toutes les représentations qui les font penser à Dieu, lorsqu'ils apperçoivent ses attributs, dont on a fait pour ainsi dire autant de Dieux différens. Mais au contraire ceux qui peuvent comprendre ce Dieu, n'ont pas besoin d'idoles, car les figures auxquelles nous offrons nos hommages, ne sont proprement que les ressemblances de son Être, d'autant qu'il est venu diverses fois dans le monde, sous des formes que nous honorons en mémoire de ses apparitions divines, & des biens qu'elles nous ont procuré.

Nous croyons aussi que les plantes & les animaux ont véritablement une ame comme nous , & par cette raison que tous les animaux vivans doivent être respectés ; que ceux qui les immolent commettent un grand crime.

Nous révérons la sainteté de divers lieux & rivières , parce que Dieu nous a promis de répandre ses graces sur ceux qui les habiteroient.

Les distinctions de nos familles sont fondées sur leur propre origine : nous considérons les Brames comme les premiers , parce qu'ils sont sortis du visage de Brouma ; les Chatriers comme les seconds , parce qu'ils sont sortis de ses épaules ; les Vassiers comme les troisièmes , parce qu'ils sont sortis de son ventre ; & les Choutres ont le quatrième rang , parce qu'ils sont sortis de ses pieds. Peut-être ces origines ne sont-elles que des figures allégoriques de la vérité , mais nous les croyons très-réelles : voilà notre croyance & notre foi. Elle n'est point parfaite , parce

que nous ne savons pas la manière de plaire davantage à Dieu ; mais l'abondance & la grandeur de sa miséricorde supplée à ce qui nous manque par le culte : nous savons seulement que nous devons craindre & servir Dieu ; c'est en quoi nous sommes tous d'accord : malgré la différence de nos sectes , nous convenons tous & confessons unanimement que ceux qui pratiquent le bien sont récompensés selon leurs bonnes œuvres ; mais que ceux qui font mal sont punis selon leurs mauvaises actions. La bonté de Dieu n'empêche point sa justice , & sa justice ne nuit point à sa bonté , mais le secret de sa conduite est impénétrable. Qui peut mesurer la profondeur de ses jugemens ? nous adorons son incompréhensibilité.





VOYAGE
AUX INDES ORIENTALES
ET A LA CHINE.



LIVRE QUATRIÈME.

*OBSERVATIONS sur la Chine, le Royaume du
Pégû, Madagascar, les Isles de France
& de Bourbon, le Cap de Bonne - Espé-
rance, Céylan, les Maldives, Malacca ;
les Philippines & les Moluques.*



CHAPITRE PREMIER.

DE LA CHINE.

LE titre de ce Chapitre annonce aux Lecteurs une répétition fastidieuse de louanges ou un ordre de vérités qui doit le rem-

plir d'événemens. Un Peuple que nous n'osons nommer qu'avec respect, dont on ne cite les loix qu'avec éloge, & les mœurs qu'avec admiration, mérite plus qu'aucun autre l'attention de l'Observateur & l'examen du Philosophe.

Placé à quatre mille lieues des plages Européennes, les Chinois n'ont été connu dans l'Occident que par les relations *édifiantes* des Missionnaires; ces hommes que le desir de rendre éternellement heureuses des Nations idolâtres où le besoin inquiet de se transporter dans des pays inconnus, pour y annoncer des vérités effrayantes, ont fait renoncer à leur patrie & à ses douceurs, n'ont pas été entièrement désintéressés: pour compensation des fatigues, & pour dédommagement des persécutions auxquelles ils s'exposoient, ils ont envisagé la gloire d'envoyer à leurs compatriotes des relations étonnantes, & des peintures d'un peuple digne d'admiration. On fait d'ailleurs que cette classe d'Européens borne ses connois-

fances aux vaines subtilités de la scholastique, & (ce qui nous importe davantage dans la question présente) à des élémens de morale subordonnés aux loix de l'Évangile, & aux vérités révélées.

Ces reproches cependant ne peuvent regarder les Jésuites; en nous représentant les Chinois sous le jour le plus favorable, & en les peignant avec les couleurs les plus vives, ils avoient un autre intérêt; dans ce Corps à jamais célèbre, on avoit su réunir les extrêmes: à une vie exemplaire, à une piété tendre & affectueuse, à l'étude des sciences, ils joignoient un relâchement de morale commode pour les conversions apparentes, une politique profonde qui rapportoit tout à sa propre gloire, & une réunion de moyens capables de donner des fers à l'univers entier. Ne pouvant conquérir le globe par la voie des armes, les Jésuites avoient résolu de l'affervir au nom de l'Éternel; c'est pourquoi ils ne cessent d'exalter l'avantage des Théocraties, sous l'em-

blême desquelles ils vouloient déguiser leur despotisme sacré, image du gouvernement qu'ils bruloient d'établir dans toutes les contrées.

Les Chinois devant servir de base à leur systême, il falloit qu'ils représentassent le despote qui les gouvernoit, comme un Prince jouissant d'une autorité sacrée & absolue sur des peuples innombrables, & cachant sa politique & ses décrets sous un voile impénétrable au vulgaire : ils devoient présenter en même-tems les Chinois comme un peuple doux, humain, heureux & satisfait sous la conduite d'un tel père, habile dans l'agriculture, le commerce & les arts, régi par des loix sages, & dans la position morale & civile que tous les hommes doivent ambitionner.

Leurs relations ont annoncé des travaux dont l'étendue étonne l'esprit humain ; à peine avons-nous une seule histoire générale du pays que nous habitons, & l'on nous en offre une de l'empire de la Chine, qu'un
Jésuite

Jésuite prétend avoir traduite de l'original sur les lieux mêmes. Cette précaution est admirable sans doute, & décèle une profondeur de vues étonnantes, puisque l'histoire exerce sur la crédulité un pouvoir avoué par la raison, & qu'elle en impose par la chaîne des dates & la vraisemblance des détails, puisque c'est enfin dans l'histoire seule que le sage peut étudier les hommes.

Toutes les circonstances favorisoient les Jésuites; eux seuls avoient vaincu les obstacles qui s'opposoient à toute communication avec les Étrangers, & avoient pénétré jusqu'à Pékin.

Leurs relations paroissoient ensevelies dans l'oubli en même-tems que leur influence a été détruite, lorsqu'une classe d'hommes appelés en France les *Economistes*, occupés de calculs sur la subsistance des peuples, a fait revivre dans ses leçons agronomiques, les fables que les Jésuites avoient débitées sur le commerce & le gouvernement des Chinois. Le jour où l'Empereur descend

de son trône jusqu'à la charrue, a été célébré dans tous leurs écrits; ils ont préconisé cette vaine cérémonie aussi frivole que le culte rendu par les Grecs à Cérès, & qui n'empêche pas que des milliers de Chinois ne meurent de faim, ou n'exposent leurs enfans, par l'impuissance où ils sont de pourvoir à leur subsistance.

Les Économistes se faisoient un titre de cette Comédie politique, pour blâmer les Souverains de l'Europe, qui partagent leur protection entre le commerce & l'agriculture. Ils demandent hardiment à quoi servent les colonies, le commerce maritime, les voyages lointains, & recueillent avidement les mensonges des voyageurs, quand ils favorisent tant soit peu leurs idées. Ils ne comprennent donc pas qu'un terrain quelqu'étendu qu'il soit peut porter plus d'hommes qu'il n'en peut nourrir; qu'il est plus aisé de faire naître un enfant, que d'assurer sa nourriture, & que la population sans le commerce, est une vraie surcharge.

à un État : le commerce seul peut réparer les inégalités de la population, & des productions de la terre ; & le peuple le plus commerçant & le plus maritime, est non-seulement le plus assuré de sa subsistance, mais il tient encore dans ses mains celle des autres Nations.

Je ne serai point partial en parlant de la Chine ; je retracerai simplement ce que j'ai vu, ce que m'ont raconté les Chinois eux-mêmes, & ce qu'ils ont pu m'apprendre par leurs traditions.

Les entraves que les Chinois mettent à toute liaison suivie entre eux & les Étrangers, n'ont certainement d'autre cause que le sentiment de leur propre foiblesse ; s'ils eussent laissé établir les Européens parmi eux, ils n'auroient pas tardé à susciter par leur caractère méfiant & inquiet, des querelles qu'un petit nombre de ces étrangers robustes & fiers auroit facilement terminées & prévenues pour jamais. Le Gouvernement Chinois, comme celui de tous les

peuples esclaves, est trop vicieux pour se rendre respectable par ses propres forces. Il ne paroît pas même s'en être jamais occupé ; & s'il ne le fait pas , ne doit-on pas en conclure que c'est par foiblesse ou par impuissance ? Quant à ses lumières , & à ses vertus, on fait qu'elles sont ordinairement les connoissances & les mœurs d'un peuple emprisonné par une politique dont on lui fait un mystère, tremblant sous des loix qu'il ignore & qui ne sont connues que des seuls lettrés, & frémissant à l'aspect d'un pouvoir dont il est forcé d'adorer le principe.

Je n'examinerai point si la Chine fut peuplée par une colonie Indienne ; mais je puis assurer hardiment qu'après les bouleversemens qu'essuya la terre, ce pays, coupé d'une infinité de rivières & de marécages, ne pût sans doute devenir habitable que long-tems après l'Inde & la Perse. La situation de ces derniers pays, favorisoit l'écoulement des eaux, tandis que l'autre n'a pu commencer à se dessécher qu'après une

suite très - longue d'années & de siècles.

Il paroît que les premiers chefs élus par les Chinois, les gouvernèrent en pères de famille, & n'étoient ni Empereurs ni Despotés ; mais insensiblement ils s'accoutumèrent à regarder le dépôt de la puissance comme une propriété personnelle. Aux sages loix de la Nature, ils en substituèrent d'arbitraires, & depuis plusieurs siècles on ne les approche qu'avec crainte. Pour en imposer, ils éblouirent le peuple par leur magnificence, & se firent adorer comme fils de Dieu ; c'est par cette raison que l'Empereur est le grand Patriarche de la Nation, & le seul Juge des différends en matière de religion.

Il fallut des armées & des gardes pour conserver le pouvoir suprême toujours menacé par des rebelles qu'on traitoit de barbares & de sauvages, parce qu'ils vouloient un protecteur & non pas un Roi. Les revenus n'étant pas assez considérables, on multiplia les impôts & les taxes ; c'est ainsi que

le peuple malheureux par la puissance d'un seul homme, perdit ses mœurs & son génie primitif pour tomber dans l'avilissement & l'oppression. Si nous remontons à l'origine des autres Nations, nous trouverons souvent la même série d'événemens : la tyrannie au berceau s'annonce sous les dehors de la bienveillance, on ne la reconnoît que quand on ne peut plus s'en garantir.

Avant que la rivière de Canton fut connue, & que les vaisseaux Européens abordassent à la Chine, les caravanes alloient chercher les productions du sol & de l'industrie, pour les distribuer ensuite dans toute l'Europe; elles en retiroient des profits considérables, & l'on trafiqua de cette manière jusqu'à ce que les Portugais, maîtres de l'Inde, virent la nécessité de fonder le commerce maritime de la Chine; c'est en 1518 que leurs premiers bâtimens mouillèrent à Canton; à cette époque, cette Province étoit infestée par des brigands qui, placés à l'entrée de la rivière sur des îles appellées au-

jourd'hui *îles des Larrons*, fortoient de leur retraite, pour enlever les vaisseaux Chinois : ceux-ci foibles & lâches n'osoient plus quitter leurs ports, ni combatre une poignée d'hommes qu'une vie dure rendoient entreprenans; ils se contentoient de les appeller Sauvages, & il fallut qu'une Nation Européenne leur apprit que ces Sauvages n'étoient point invincibles.

Intéressés à les détruire, les Portugais voulurent s'en faire un mérite auprès des Chinois. Ils offrirent leurs services, qu'on s'empressa d'accepter. Les Chinois armèrent conjointement avec eux, se réservant seulement de n'être que simples spectateurs. Les Portugais gagnèrent bataille sur bataille, & purgèrent enfin le pays de ces brigands si redoutés. Pour prix de leurs victoires, ils obtinrent une petite île sèche & aride, à l'entrée de la rivière de Canton, où ils bâtirent *Macao* : ils eurent aussi de très-beaux privilèges dont ils ont été privés dans la suite. On leur a laissé *Macao*, mais les Chi-

nois ont élevé un fort qui commande la ville & la citadelle Portugaises &, à la moindre plainte on leur intercepte les vivres.

Les Hollandois après s'être emparé de tout le commerce de l'Inde, voulurent en établir un solide à la Chine; ils demandèrent un terrain qui leur fut accordé pour y bâtir une loge, mais ils y construisirent un fort qui seroit bientôt devenu redoutable, s'il eût été plus facile d'y faire entrer des canons. La présence des Mandarins aux déchargemens, ne rendoit pas l'exécution aisée; cependant ils se décidèrent à en débarquer dans de grandes futailles. L'une de ces pièces creva sous le *Palan* & découvrit leur ruse; la même nuit leurs vaisseaux furent brulés, la loge dont on voit encore les ruines, fut démolie, & le commerce interdit à la Nation Hollandoise: ce n'est qu'à force de présens & de prières qu'elle est parvenue à le rétablir plusieurs années après cette époque.

Lorsqu'à l'exemple des Portugais, les

autres Nations Européennes tentèrent de faire le commerce de la Chine, les Chinois convaincus de leur foiblesse, virent la nécessité d'établir un ordre qui contint des Étrangers avides de leurs productions ; sans cet arrangement, une seule poignée d'hommes pouvoit détruire leurs bâtimens, brûler leurs villes, & les réduire à la misère, en leur fermant le débouché des objets qu'ils portent à Canton à grands frais.

Les vaisseaux qui vont à la Chine sont obligés de mouiller à Macao, & d'attendre le Pilote qui doit les remonter. Il apporte avec lui leur chappe (a), ensuite il adore & consulte son Pouffa (b), puis il fait lever l'ancre, & l'on entre dans la rivière. Après avoir fait quinze lieues, on prend celle du

(a) Passeport où il est dit qu'il est permis à ces barbares de se soumettre aux loix de l'empire, & d'y faire le commerce.

(b) C'est leur Dieu sous le nom de *Ninifo*, qu'ils représentent toujours avec un gros ventre.

Tigre, nom qui lui fut donné, parce qu'on crut appercevoir certaine ressemblance entre la gueule de cet animal, & la forme d'une île située à son embouchure. Un fort élevé des deux côtés en défend l'entrée. Là un Douanier se présente, suivi de deux ou trois soldats qui restent à bord à la charge du bâtiment, jusqu'à ce qu'il mouille à *Wampou*. Les deux rives que l'on cotoye, fertilisées par mille ruisseaux, sont ensemencées de riz. Quelques habitations éparées, que les montagnes brulées font ressortir à la vue, offrent un coup d'œil pittoresque, mais on est affligé de voir le terrain le plus propre à la culture couvert de tombeaux, dont chacun remplit une espace immense : à sept lieues de la bouche du Tigre, on apperçoit la *Tour du Lion*. Les grands vaisseaux sont obligés de s'arrêter devant pour attendre la haute mer, parce qu'on y trouve une barre sur laquelle il n'y a que dix-sept pieds d'eau. Les Chinois y ont une batterie de quelques pièces de canon en très-mauvais état.

Dès qu'on aborde à Wampou, deux douanes ou pataches viennent s'amarrer le long du vaisseau chacune de son côté, de manière que rien ne peut entrer ni sortir sans avoir été fouillé par elles. Quand on veut se rendre à Canton, on est obligé de prendre un passeport du Douanier, visé de quatre autres Douanes, où on est également fouillé avec autant d'exactitude qu'à la première. Ce n'est que dans les canots des Capitaines qu'il est possible de frauder : comme ils ont le droit de porter pavillon, ils passent sans s'arrêter aux autres Douanes, après avoir été fouillé à Canton, & s'être muni d'un passeport ; alors ils font venir le chef de la Douane à la loge, & traitent avec lui de ce qu'ils veulent frauder : on embarque publiquement le tout, & bientôt à la faveur du pavillon & de la nuit, on arrive à bord sans éprouver la moindre contradiction.

Aucune marchandise ne peut être embarquée ni déchargée, que le vaisseau n'ait

été mesuré; cette opération se fait avec un grand appareil. C'est l'*Opeou* (a) qui vient le mesurer lui-même; la veille il se fait annoncer par le *Fiador* (b) & le *Comprador* (c). Le moment de son départ de Canton est proclamé le lendemain par les *Tamtams*, qui se font entendre dans toutes les Douanes; il s'embarque en grande cérémonie dans une galère pavoisée, emmenant ordinairement avec lui trois ou quatre *Hanistes* (d): plusieurs autres galères char-

(a) La charge d'*Opeou* répond à celle d'Intendant de province.

(b) Le *Fiador* est chargé de fournir les cargaisons; il répond de la Nation avec laquelle il doit traiter, & si quelque Européen vient à manquer, c'est à lui que la justice a recours.

(c) Le *Comprador* est celui qui fournit généralement tout ce dont on a besoin, excepté les objets de cargaison; il y en a un pour chaque Nation: il approvisionne la loge, & tient sous lui plusieurs commis chargés de la fourniture des vaisseaux.

(d) Les *Hanistes* sont de riches Négocians associés au nombre de sept; ils ont le privilège exclusif du commerce de Canton, & vendent aux autres la permission de faire le

gées de sa musique, & de tout ce qui compose sa maison, l'accompagnent; aussi-tôt qu'on apperçoit la sienne, on envoie un Officier dans un canot pour le complimenter, & le vaisseau le salue d'onze coups de canon. Lorsqu'ils montent à bord, ses bourreaux se rangent en haie sur deux lignes, en criant *hú*; cette espèce de hurlement qui l'annonce, veut dire de se ranger: on mesure le vaisseau dessous le pont, du mât d'*artimon* au mât de *misaine*, & l'on prend sa largeur au *maître bau*; c'est d'après cette mesure qu'on fixe les droits à payer, qui sont pour l'ordinaire de quatre mille à quatre mille cinq cents piaftres, si le vaisseau se trouve grand; pour payer quelque chose de moins, on jette le mât d'*artimon* en avant, & le mât de *misaine* en arrière.

commerce soit en gros, soit en détail; ils ont distribué Canton en autant de quartiers qu'ils sont d'associés, & chacun est chargé de faire payer la rétribution des Négocians de son quartier.

Quand on a fini le mesurage, on fait passer l'Opeou dans la chambre du Conseil, où il trouve une collation splendide, qui devient la proie de ses domestiques & de ses bourreaux après qu'il s'est levé ; on profite de ce moment pour lui montrer les bijoux & les curiosités qu'on veut vendre. Les Hanistes sont obligés d'acheter tout ce qui paroît lui faire plaisir à quelque prix que ce soit & de lui en faire présent ; de pareilles journées leur coutent quelquefois cinquante mille piaftres. En partant il donne au Capitaine une paire de bœufs, deux sacs de farine, & quatre grandes bouteilles de grès pleines de *Samsou* (a) ; & quand il s'éloigne, on le salue encore d'onze coups de canon.

Le chargement des vaisseaux se fait dans de grands bateaux, qu'on appelle *bateaux de charge* ; ils peuvent porter de dix à quinze tonneaux. Le *Fiador* inscrit tous les objets

(a) Liqueur très-mauvaise tirée du riz que les Chinois appellent *vin Mandarin*.

sur une liste qu'il fait passer à l'Opeou ; ce dernier la vise, & la remet au Douanier qu'il nomme pour aller chapper les marchandises qui doivent être embarquées. Ce Douanier se rend le lendemain à la loge avec une troupe d'écrivains ; & comme le Marchand paie ordinairement les droits de tout ce qu'il vend, il marque sur chaque caisse ou ballot ce qu'il contient avec sa signature : quand le Marchand est connu, on examine seulement si les caisses n'ont pas été ouvertes pour changer les effets qu'il a déclarés, & on met sur chacune une empreinte qu'on appelle *Chappe*. Après cette opération, elles sont embarquées ; quand le Douanier le juge à propos, il fait ouvrir plusieurs caisses, pour voir si elles contiennent réellement les choses qu'on a désignées ; il arrive souvent qu'il n'en ouvre pas une seule. On remet la facture de la cargaison au Patron du bateau qui doit la faire viser aux quatre Douanes devant lesquelles on passe pour aller à *Wampou*, mais il est hors

d'exemple qu'elles ouvrent les caiffes ,
 qu'oiqu'elles en aient le droit. Elles se bor-
 nent à vérifier si le nombre en est le même,
 & si la chappe est exactement sur chacune ;
 quand le bateau arrive le long du vaisseau ,
 plusieurs Douaniers assistent toujours au dé-
 chargement.

Canton est situé sur la rivière du Tigre (a),
 à trente lieues des bords de la mer, & à trois
 lieues de Wampou. Les canaux dispersés
 de toute part forment jusqu'à la mer des
 milliers d'îles & d'ilots; la marée remonte
 jusqu'à Canton, & l'on est obligé pour faire
 de l'eau d'envoyer des chaloupes à basse
 marée, à deux lieues au-dessus de cette ville.
 Sa situation & la beauté de son port, re-
 gardé comme un des meilleurs de la Chine,
 l'ont rendu l'entrepôt de tous les bâtimens
 Chinois qui vont à Hainam, au Japon, à
 Formose, à la Cochinchine, à Manille, à

(a) Cette rivière est connue aussi sous le nom de Fleuve
 Jaune.

Malacca

Malacca & à Batavia. Les Européens y attirent des Négocians de toutes les provinces de ce vaste empire, parce qu'ils sont les seuls qui y portent de l'argent; les autres Nations n'y commercent que par échange: aussi dès qu'ils en sont partis, ces mêmes Négocians se retirent; ceux qui ne retournent pas dans leur province, s'établissent dans la ville Tartare, qui n'est séparée que par un mauvais mur de celle de Canton.

La province est gouvernée par un Viceroi qu'on appelle *Somptok*; il ne peut rien entreprendre sans l'aveu de son Conseil, composé de deux Mandarins nommés par l'Empereur. Mais après avoir pris leur consentement, il est absolu dans l'exécution de son pouvoir.

Canton est fort vaste, mais très-mal bâti; les rues en sont étroites & mal propres; elles ne sont pas alignées comme on l'a prétendu. Cette régularité choqueroit le génie & la superstition chinoise. Les seules qu'on y trouve dans ce genre, sont la *rue Mar-*

chande, appelée par les Européens *rue de la Porcelaine*, & celle des *Bonetiers*. Aussi les Chinois y vendent pendant la journée, mais ils se gardent bien d'y loger en famille, parce que n'étant point bâties selon leur idée, ils regarderoient le choix d'un pareil domicile comme une cause de malheur.

Les autres rues forment une espèce de *mosaïque* plus ou moins considérable, parce qu'un Chinois pour avoir plus de bonheur que son voisin, avance sa maison sur la rue au moins d'un pied, & souvent de deux ou de trois, ce qui forme une irrégularité choquante. Au lieu de ces colonnes dorées dont le Père *le Comte* nous donne la description, on ne trouve que deux mauvais pilastres bruts peints en brun, & destinés à soutenir une petite charpente qui donne de l'ombrage dans la boutique : le dessus de la porte offre un grand écriteau noir sur lequel on trace en jaune ou en lettres d'or le nom & le commerce du propriétaire. La ville est distribuée en plusieurs quartiers séparés

par de mauvaises barrières qu'on ferme tous les soirs à neuf ou dix heures, alors toute communication est interdite; il faut être bien connu pour se faire ouvrir. Si dans le jour quelqu'Européen veut sortir de la ville, à la dernière barrière on lui donne un soldat pour l'accompagner & l'épier; il le garantit des huées de la populace, sur-tout des enfans, moyennant quelque chose qu'on lui donne en rentrant.

Les maisons sont composées de cinq ou six *angards* placés les uns à la suite des autres, & séparés par de grandes cours dans lesquelles on entre le plus souvent par une porte ronde; elles n'ont jamais qu'un étage: les femmes occupent un logement particulier, & chaque maison remplit une espace considérable, de manière qu'une ville de la Chine aussi vaste que Paris, ne contient gueres au-delà de cent mille ames. J'ai vérifié moi-même avec plusieurs Chinois la population de Canton, de la ville de Tartare, & de celle de Bateaux, que le Père *le Comte*

a portée à quinze cent mille habitans, & le Père du Halde à un million; mais quoiqu'en tems de foire, je n'en ai pu trouver que foixante & quinze millé; cela n'empêche pas qu'après Surate, Canton ne soit une des villes les plus considérables & les plus commerçantes de l'Asie. Les gens du pays m'ont assuré que toutes les autres villes de la Chine étoient bâties sur ce modèle; & dans ce cas, pour contenir autant d'habitans que Paris, il faudroit qu'elles eussent au moins cinquante lieues de tour, ce qui ne s'accorde gueres avec le rapport des Missionnaires, quand ils nous assurent que Pékin, qui n'a que six lieues de tour, renferme plusieurs millions d'habitans.

Les meilleurs terrains sont employés à des sépultures, & l'on n'ignore pas aujourd'hui que l'intérieur de la Chine n'étoit ni peuplé ni cultivé, que les Chinois s'étoient jettés sur les bords des rivières & dans les lieux les plus favorables au commerce, & que le reste du pays, couvert de forêts im-

mensés, n'étoit habité que par des bêtes féroces, ou par quelques hommes indépendans qui se sont creusés des antres sous terre, où ils ne vivent que de racines. Quelques-uns se rassemblent pour piller les bords des villages, ce qui prouve que la population de la Chine n'est pas à beaucoup près aussi grande qu'on a voulu nous le faire accroire.

Les loges Européennes qu'on appelle *hams*, sont construites sur un quai magnifique, dont les Européens firent les frais; elles sont très-belles : on regarde comme les plus beaux édifices celles des Français & des Anglais. En payant une somme considérable, il leur fut permis de bâtir la façade à leur manière, pourvu que l'intérieur fût à la Chinoise, comme il l'est effectivement; chaque Nation a son pavillon devant sa loge, non pas comme une marque de considération, mais comme une enseigne qui la distingue des autres.

C'est une erreur de croire que les vaisseaux Européens allassent autrefois sous les

murs de Canton, & que ce soit nos mœurs, & notre manière libre envers les femmes qui nous aient fait reléguer à Wampou : la construction de nos bâtimens s'est toujours opposée à ce qu'ils remontaient plus haut ; les *sommes* Chinoises mêmes, quand elles sont un peu trop grandes, quoique plates par-dessous, ne peuvent y remonter. C'est un bonheur pour les Chinois que nos vaisseaux mouillent si loin de cette ville, parce que les dépenses d'un voyage retiennent bien des personnes à Wampou, qui tous les jours descendroient à Canton. La grande quantité d'Européens les effrayeroit ; à la moindre dispute, les jeunes marins qui comptent pour rien l'intérêt de leurs armateurs, se prévaudroient du nombre pour soutenir l'honneur de la Nation, & depuis long-tems le commerce de la Chine n'existeroit plus. Si on l'abandonnoit, que de misère dans les provinces méridionales ! que deviendroient ces manufactures de Pékin, de Nankin & de Gaze ? que deviendroient ces

champs immenses de thé? il est bien différent de travailler pour la Province ou pour des Étrangers qui viennent enlever le superflu de la consommation. Si la Guienne ne cultivoit des vignes que pour elle; & même pour la France, la moitié resteroit inculte.

On a long-tems disputé pour savoir si le commerce de la Chine étoit avantageux aux cinq Nations Européennes qui y portent leur argent; il est sûr que tout commerce où on échange de l'or & de l'argent contre des marchandises, est onéreux pour un État; si elles n'y alloient pas, les dames n'en porteroient pas moins des gazes & des blondes; nos manufactures de porcelaine & de belles poteries auroient plus d'activité; nos plantes aromatiques suppléeroient au thé; nous avons vu les Chinois eux-mêmes lui préférer notre sauge.

Le commerce des Européens en Chine peut monter pendant la paix de vingt-quatre à vingt-six millions. Les Français y envoient

deux vaisseaux & y portent deux à trois millions; la Compagnie Anglaise y envoie quatre, six, & quelquefois huit vaisseaux, sans compter quinze à vingt vaisseaux de côte. La Compagnie y porte quatre millions en argent, & trois millions en drap; les Négocians Anglais de Bengale, Madras, Surate, Bombay & Cambaye, y portent deux millions en argent, & deux millions en coton, calin, opium & rotin; les Hollandais y ont toutes les années quatre vaisseaux, ils y portent quatre millions en argent, & deux millions en productions de leurs colonies; les Suédois ainsi que les Danois, n'y envoient que deux vaisseaux, & y portent chacun deux millions; le Roi de Prusse y envoyoit autrefois un vaisseau, mais depuis long-tems on n'y voit plus son pavillon; les Espagnols de Manille, & quelques Portugais de Goa vont aussi en Chine, mais ils n'y achètent que le rebut des autres Nations: leur commerce est peu de chose, & ne monte pas à plus d'un million.

Les Nations Européennes retirent de la Chine des thés connus sous les noms de thé *bouy*, thé *vert* & *saothon*; ils sont tous de la même espèce, & ne diffèrent que dans la préparation : j'en ai cependant trouvé six espèces, mais il n'y en a qu'une que l'on cultive généralement dans tout l'Empire. Elle est supérieure aux autres, & a beaucoup de parfum, quand on a eu le soin de cueillir les sommités de l'arbrisseau avant qu'il ait donné des fleurs. On n'est point encore d'accord sur ses propriétés; en général les thés des Provinces méridionales sont préférables; la manière de les connoître demande une grande habitude; les cargaisons sont presque toutes en thé bouy.

On rapporte aussi de la Chine de la grosse porcelaine, des soies écruës, de la rhubarbe, du camphre, du borax, du rotin que les vaisseaux marchands apportent de Malacca, de la gomme lacque, des Nanquins, des Pékins, & quelques autres étoffes de soie; on rapportoit autrefois de l'or, sur lequel

on gaignoit vingt-cinq pour cent ; aujourd'hui on gagne dix-huit & vingt sur celui que l'on y porte de l'Inde. Les différentes révolutions, les guerres de leurs voisins, leur ont fait préférer ce métal précieux qui facilite l'exportation de leur fortune en tous lieux.

Si les Chinois sont vexés par leurs supérieurs, les Européens ne le sont pas moins ; ils n'ont jamais pu trouver le moyen de se faire rendre justice : l'entrée de la ville Tartare où l'Opeou de même que le Viceroi font leur résidence, leur étant interdite, ils ne peuvent se plaindre que par l'entremise du Fiador, & celui-ci ne rend leurs plaintes qu'autant qu'il y est intéressé. Les Anglais, maîtres despotiques de l'Inde, voulant jouer le même rôle à la Chine, font beaucoup de bruit toutes les années ; mais ils finissent toujours par payer des sommes considérables pour la plus petite sottise : si les plaintes les mieux fondées ne parviennent point au chef de Canton, comment pourroient-elles arriver jusqu'au trône ? depuis que les Euro-

péens font le commerce de la Chine, on n'en a qu'un seul exemple. Les Anglais vexés depuis long-tems à un plus haut degré que les autres nations, soit à cause de leur libéralité, soit dans la crainte qu'ils ne prissent trop d'empire, expédièrent en secret un bâtiment avec le Conseiller *Ouilt*, qui habitoit la Chine depuis son enfance, & parloit le Chinois comme un naturel du pays. Ils le chargèrent de demander justice à l'Empereur, & de lui présenter une requête au nom du Conseil; tout se fit si secrètement, qu'on n'en fut instruit que lorsqu'ils approchèrent de Pékin: leurs plaintes parviennent jusqu'au trône; on nomme quatre Commissaires qui viennent en pompe examiner si elles sont fondées; mais bientôt gagnés par des sommes considérables, ils s'accordent tous à dire qu'elles sont injustes; on arrête le vaisseau, l'équipage disparoît, & l'on interroge *Ouilt* pour connoître l'auteur de la requête: son maître de langue a la tête tranchée, ainsi que celui qui l'avoit transcrite;

on le condamne à subir le même sort ; mais le regardant comme un Sauvage à qui les loix n'étoient point connues , on commua sa peine en cinquante coups de bâton , & trois ans de prison à *Macao* , d'où il ne devoit sortir que pour être chassé ignominieusement de l'Empire. Cependant les Anglais ont toujours continué le commerce de la Chine.

Cet ordre ou plutôt cette discipline sévère fit admirer les Chinois , & on regarda comme sage politique la rigueur dont ils usèrent envers les Européens : mais quel est donc cette administration si sage & si vantée ? Un Étranger est soumis aux loix du pays , mais par une singularité bizarre , il ne lui est pas permis de les réclamer ; le Chinois lui-même n'en a pas la liberté : s'il a des débiteurs , il ne peut que leur envoyer les lépreux , sans qu'ils puissent les chasser de leurs maisons. S'il veut plaider , il se ruine pour enrichir les dépositaires de la justice : le Mandarin se nourrit des dépouilles de

ceux qui lui sont subordonnés ; ces suppôts de la justice vivent aux dépens du Peuple , & le Peuple est misérable.

Un Mandarin passant dans une ville , fait arrêter qu'il lui plaît , pour le faire mourir sous les coups , sans que personne puisse embrasser sa défense : cent bourreaux sont ses terribles avant-coureurs , & l'annoncent par une espèce de hurlement. Si quelqu'un oublie de se ranger contre la muraille , il est assommé de coups de chaînes ou de bambous.

Cependant le Mandarin n'est pas lui-même à l'abri du bâton ; l'Empereur lui fait donner la bastonnade pour la plus légère faute. Cette gradation étend les chaînes de l'esclavage jusqu'aux Princes du sang. Pour montrer leur soumission , les plus grands Mandarins portent toujours avec eux l'instrument de leur supplice ; ce sont des chaînes & un coutelas renfermés dans un coffre , couvert de toile peinte & porté par deux hommes qui les précèdent : si l'Empereur les mande ,

ils sont obligés de se couvrir de ces chaînes, & de paroître en cet état pour lui prouver leur obéissance. Si le Tribunal des Censeurs appelé par les Jésuites *le Conseil des Sages*, & qui, à ce que l'on prétend, étoit établi dans les premiers tems pour diriger l'Empereur, l'instruire & lui apprendre à gouverner, osoit faire des remontrances comme on nous l'affure, chacun de ces Censeurs périroit dans les supplices.

L'Empereur *Ti-sang* en poignarda onze de sa propre main, & les fit scier en deux, pour avoir osé lui dévoiler la haine du Peuple qu'il avoit méritée par ses cruautés.

Quoiqu'on ait dit que les places de Mandarins ne s'accordoient qu'au mérite, il est pourtant vrai qu'elles s'achètent : les charges vénales exigent bien quelques épreuves, mais moyennant des présens, les Juges ferment les yeux sur l'examen. Un Marchand riche peut acheter une place de Mandarin pour son fils ou pour lui ; dès ce moment il est distingué par un bouton d'or qu'il porte.

à son bonnet, & se trouve exempt du Cha-bouk, qu'un Mandarin qui passe peut faire donner à tous ceux qu'il lui plaît. Les places de Mandarin de guerre sont plus communes; on ne peut y être reçu qu'après avoir subi des épreuves qui consistent à couper une branche avec un sabre d'un poids énorme, à lever, à bras tendus, des choses très-pesantes, à courir dans la vase avec des souliers dont les semelles sont de cuivre, & pèsent au moins trente livres. Quand le Gouvernement connoît un Marchand riche, il le fait Mandarin de sel, pour le dépouiller honnêtement de sa fortune. Cette charge, très-lucrative dans d'autres pays, donne quelque considération à la Chine, mais finit toujours par ruiner ceux qui la possèdent. Un Chinois fort avare ayant été nommé Mandarin de sel en 1772, aima mieux mourir que de la gérer; il se renferma dans une urne, & y périt le quatrième jour.

Les Ordonnances rendues par le Gouvernement sont toujours affichées, mais elles

n'ont de vigueur qu'autant qu'elles résistent aux injures de l'air : quand l'affiche n'existe plus , on cesse de les respecter , & l'inobservation n'en est point punie. S'il se commet un crime , ou quelque chose contre le bon ordre , il ne parvient point à la connoissance du Gouvernement ; le premier Mandarin instruit de l'affaire se transporte sur les lieux , & fait punir les coupables ; mais avec de l'argent on évite la bastonnade.

Qu'on cesse donc de vanter ces mœurs si douces , ce Gouvernement si sage , où l'on achete le droit de commettre des crimes , où le Peuple gémit sous le joug de l'oppression & de la misère ! est-ce là de quoi justifier les éloges pompeux de nos faiseurs de relations ? il est vrai qu'en déguisant des faits réels , ils ont attribué gratuitement aux Chinois des coutumes horribles : on a prétendu qu'un Chinois pouvoit tuer sa femme ou ses filles , sans craindre d'être poursuivi par les loix ; mais si quelques malheureux ont pu commettre de tels crimes , on ne doit point

point en inculper la Nation. On pourroit imprimer la même tache à tous les peuples, si l'on se bernoit à rassembler des crimes isolés.

Il ne faut pas non plus les accuser de parricides, si dans l'extrême indigence ils exposent leurs enfans, ou les vendent pour leur assurer une subsistance qu'ils sont hors d'état de leur donner. Les Indiens regardent comme une punition de Dieu de n'avoir point d'enfans; la Religion leur prescrit d'en avoir beaucoup, & de les aimer s'ils veulent être heureux : cependant dans les tems de famine on voit les pères & les mères les plus tendres nous livrer leurs enfans pour quelques mesures de riz. Si quelque Chinois venoit parcourir nos hôpitaux remplis de malheureuses victimes de l'amour & de la honte, désavouées par les auteurs de leur existence, ne pourroit-il pas à son tour nous accuser de parricides? C'est aussi sans fondement qu'on leur reproche de les noyer. Tous ceux qu'on voit passer le long des vaisseaux

avec une calebasse vuide attachée au dos, m'ont paru être des enfans de bateliers tombés par mégarde, & à qui les pères n'ont pu donner du secours : il est vraisemblable qu'ils leur attachent cette calebasse pour les faire furnager, lorsque cet accident arrive, précaution qu'ils ne prendroient pas s'ils avoient envie de s'en défaire.

L'autorité de l'Empereur est sans bornes ; on ne peut lui parler qu'en se prosternant : s'il adresse la parole aux Seigneurs de la Cour, ils doivent fléchir le genouil en recevant ses ordres. Tout ce qui l'entoure partage le respect outré qu'on lui prodigue : un Mandarin manqueroit essentiellement, s'il passoit devant la porte de son palais à cheval ou en voiture, & quand il sort, tous les Chinois ont ordre de se renfermer dans leurs maisons. Celui qui se trouve sur son passage, ne peut éviter la mort qu'en tournant le dos & en se jettant la face contre terre. C'est pour cela qu'aucune maison chinoise n'a de fenêtre sur la rue ; on ferme soigneusement

les boutiques par-tout où l'Empereur doit passer : il est précédé de deux mille bourreaux qui portent des faisceaux , des tam-tams & toutes fortes d'armes de justice. Tel est ce Prince débonnaire que les Missionnaires nous ont peint , cherchant le bonheur dans l'amitié de ses Sujets.

Quoique l'usurpateur Tartare ait adopté les loix chinoises , ce n'est pas une raison pour les croire bonnes. Il est de l'intérêt & de la politique du Conquérant , de ne point réformer ce qui plaît au Peuple qu'il a soumis , sur-tout quand tout est à son avantage.

Les arts & les sciences ne feront jamais de progrès à la Chine ; le Gouvernement y mettra toujours obstacle , parce que si le Peuple venoit à s'éclairer , il faudroit nécessairement en changer la forme : aussi les plus érudits commencent à peine à favoir lire & écrire à la fin de leur vie. Leur science & leur habileté consistent dans des difficultés vaincues , & le Gouvernement ne

paroît tranquille , que parce qu'il régît des hommes lâches.

Cette Nation , quoique très-ancienne , ne cherche point à réformer ses abus ; les hommes n'ont point de génie , point d'activité dans l'imagination , tout se fait machinalement ou par routine. Les Voyageurs s'accordent assez sur cet article ; si l'on dépouille leurs ouvrages de l'enthousiasme , on verra qu'ils ne font consister l'industrie Chinoise que dans des bagatelles : le Chinois riche n'est pas même cultivateur ; tout ce que l'on raconte à ce sujet est faux. Il passe la moitié de sa vie à connoître les caractères innombrables de sa langue , & l'autre moitié dans son sérail. On ignore dans ce pays jusqu'à la manière de transplanter les arbres , de les couper & de les greffer : leurs jardins ne ressemblent à rien ; ils n'offrent pas même d'arbres fruitiers , à moins qu'ils ne s'y trouvent plantés par la Nature. On est bien éloigné d'y trouver , comme dans les jardins Eu-

ropéens, les plantes des quatre parties du monde : un rocher factice, un petit pont, un belvédér & quelques labyrinthes, en font tout l'ornement. Cette agriculture si vantée se réduit à planter du riz, qu'un malheureux enfoncé dans l'eau jusqu'aux genoux, met dans des trous sur les bords des rivières.

On ne trouve pas chez eux un seul Peintre ; ils ne mettent ni dessin ni composition dans leurs ouvrages. Il est vrai qu'ils appliquent agréablement les couleurs sur le verre ; mais les couleurs pures & tranchantes qu'ils posent les unes à côté des autres, ne peuvent être appellées peintures que par ceux qui ne s'y connoissent point. Leurs tableaux mal dessinés ne brillent que par l'enluminure : après les avoir tracés, ils ne les ébauchent point pour juger de leur effet, mais ils travaillent séparément chaque partie, & la finissent sans songer à l'ensemble. Incapables de rien composer, ils calquent tout ce qu'ils peignent ; & comme celui qui peint la tête & les bras ne fait pas peindre les dra-

peries , le tableau passe dans une seconde main , & de-là dans une troisième qui se charge du fond : de plus ils n'ont aucune idée de la perspective , le fond est aussi brillant en couleur que les figures , & c'est dans les nues qu'ils placent les lointains.

Quant à la Sculpture , ils la connoissent à peine : point de statues de marbre ni de pierre. On voit seulement dans leurs Pagodes quelques grandes figures de bois ou de carton peint ; elles sont toutes gigantesques , difformes & sans proportion : toute la figure est unie par deux morceaux de bois qui correspondent de la tête aux pieds , & la font tenir droite sur son piédestal ; aussi n'ont-elles aucune grace. On connoît leurs Magots , qui sont aujourd'hui répandus dans toute l'Europe. Ils modèlent encore le portrait , mais de la manière dont ils travaillent , c'est un hazard quand ils faisoient la ressemblance : l'artiste fait d'abord une tête d'imagination , pendant qu'un de ses apprentifs fait le corps séparément ; ensuite il tâche

d'en rapprocher les traits de ceux de l'original ; & quand cette tête est finie , on la place sur le corps , par le moyen d'un morceau de bois qui les traverse & les unit , puis un ouvrier y colle plusieurs couches de papier fin , & remet l'ouvrage à un troisième , qui y passe alternativement des couches de blanc & de rouge.

La Géométrie ni l'Architecture n'y sont pas mieux cultivées ; on n'y trouve point d'Architecte. Les temples qui dans tous les autres pays inspirent le respect par leur magnificence , n'ont rien de majestueux à la Chine : ils sont cependant embellis au dehors ; les colonnes qui en font le principal ornement , sont de bois & de la même grosseur dans toutes leurs parties : on les place fort près les unes des autres , ce qui fait que les Pagodes ressemblent plutôt à des halles qu'à des temples. On ne les connoît que par quelques figures colossales en carton qui décorent la porte ; il y a toujours une cour dans le milieu qui renferme le foyer

où l'on brûle le sandal & les papiers dorés : dans le fond est un autel sur lequel est placée l'idole à grosse bedaine. On y brûle des cierges comme sur les nôtres, & pendant l'Office, le Peuple reste prosterné.

Les Jésuites ont fait passer les Chinois pour de grands Astronomes; mais comment pourroient-ils calculer une éclipse ? ils ne comptent que sur des boules enfilées, comme faisoient autrefois les Russes, & n'y peuvent faire entrer les fractions impaires. Ont-ils inventé quelques instrumens propres à l'observation des astres ? S'ils ont quelque goût pour l'Astronomie, c'est par une suite de leur indolence & de leur superstition ; & les Jésuites étoient bien moins considérés comme des Astronomes que comme des Astrologues, puisque le Père *du Halde*, l'apologiste de ce peuple, nous assure qu'ils n'y étoient tolérés qu'en faveur des almanachs qu'ils composoient, & qu'ils ne manquoient jamais de remplir de prédictions astrologiques adaptées au goût des Princes & de la Nation.

Lorsque les Jésuites & les autres Missionnaires disputèrent pour savoir si le mot *Tien* signifioit *Ciel* ou *Dieu*, les Chinois regardant ces Etrangers comme une race turbulente propre à faire des factions, & craignant qu'ils n'acquissent des partisans, les chassèrent & les envoyèrent à Macao, où ils devoient être embarqués; mais un heureux hazard les fit rappeler à Pékin. Peu de tems après, leur exil, un Astronome lettré de la première classe annonça une éclipse; ses calculs furent vérifiés par le tribunal des Mathématiques, qui crut les avoir trouvés justes; mais l'éclipse étant arrivée un jour plus tard qu'il ne l'avoit annoncée, l'Empereur lui fit trancher la tête: ce Prince reconnoissant l'ignorance de son peuple, rappella les Missionnaires, & les renferma dans une enceinte, afin qu'ils ne pussent occasionner des troubles dans l'Empire. Si les Chinois étoient bons Astronomes, s'ils possédoient l'Astronomie depuis si long-tems, s'ils l'avoient même corrigée, s'abaisseroient-ils jusqu'à

demander des fujets à des Nations étrangères? leur orgueil ne souffre-t-il pas d'en avoir besoin? Comme depuis l'extinction des Jésuites il passe peu de Missionnaires lettrés à la Chine, l'Empereur envoya à Canton en 1778, pour demander des Artistes à toutes les Nations, & sur-tout des Astronomes, assurant qu'ils jouiroient à la cour de Pékin de toutes sortes de privilèges, & qu'ils y seroient traités comme des Mandarins.

Leur opinion sur les planettes, qu'ils élèvent autant que les étoiles, ne prouve-t-elle pas leur ignorance en fait d'Astronomie, de même que les terreurs singulières qu'ils éprouvent à l'approche des éclipses? Quand elles sont annoncées, on les affiche trois jours avant qu'elles n'arrivent, & il est enjoint à tous les Chinois de prier le *Poussa*, pour que l'*Ammé-Paoá*, qui signifie Crapaud à trois pattes, n'avale pas le Soleil.

Ils ne sont pas mieux instruits en Géographie. La terre, selon eux, est de forme quar-

rée, & leur Empire est dans le centre : la Marine est encore une science dont ils ne se doutent point ; ils attribuent le flux & le reflux à un gros poisson qui siège au fond de la mer : dans les tempêtes , quand le danger exigeroit la manœuvre la plus prompte , ils adressent leurs prières à la boussole, & périssent avec l'objet de leur adoration.

Leurs vaisseaux ou *sommes*, sont des machines énormes. Il y en a qui portent jusqu'à mille tonneaux. Les deux extrémités sont prodigieusement élevées, & présentent au vent une surface considérable. Il en périt plus de la moitié , parce qu'une fois sur le côté, ils ne peuvent plus se relever. Leurs ancres sont de bois, leurs voiles de nattes, & leurs cables de rotins.

Ils ne connoissent point les instrumens avec lesquels nous prenons *hauteur*. Ceux qui vont au Japon ou aux Philippines, se dirigent par les astres, comme feroit le Sauvage le plus grossier ; & ceux qui font route

vers Batavia, Malacca ou Quéda, ne quittent jamais la terre de vue : telles sont leurs connoissances en marine. Cependant ils ont fait autrefois le commerce de l'Inde. Ils alloient à la côte de Coromandel, & même jusqu'au fond du golfe de Bengale. On voit encore à Negapatnam les ruines d'une tour Chinoise; mais il est faux qu'ils aient jamais entrepris d'envoyer en Europe une escadre de six cens bâtimens, comme l'ont avancé plusieurs Jésuites, & que ces prétendus bâtimens, en doublant le Cap de Bonne-Espérance, se soient vus dispersés par une tempête qui les fit périr ou jeter au plein. Les Chinois seroient en plus grand nombre dans cette partie de la côte d'Afrique si cette anecdote étoit vraie : ceux qui s'y trouvent en très-petite quantité, sont natifs de Batavia, ou descendent de ceux qui s'y sont établis.

C'est peut-être un grand bien pour cet Empire, d'avoir conservé ses anciennes habitudes. Si les Chinois étoient devenus bons

marins, ils auroient découvert des pays qui ne leur étoient point connus, & de fréquentes émigrations en auroient été la suite. Le Gouvernement semble les avoir prévues, puisqu'il a fait des loix qui défendent les voyages dans les pays étrangers, & déclarent infâmes ceux qui sortent du royaume. Ceux qu'on voit établis aux Philippines, à Malacca, à Batavia, descendent des Chinois qui désertèrent leur patrie, quand les Tartares s'en rendirent les maîtres, afin de ne pas se laisser couper les cheveux.

Leur musique est aussi mauvaise que chez les Indiens : celui qui fait le plus de bruit est le meilleur musicien.

Jamais ils n'ont pu faire ni montre ni pendule, quoiqu'ils s'y soient exactement appliqués, & nos ouvrages les plus grossiers en ce genre, excitent leur admiration.

Ils doivent à la Nature la beauté de leur vernis.

Leurs foieries que l'on admire ici, parce qu'elles viennent de loin, & qu'elles sont à

très-bon compte dans le pays, ne pourroient pas souffrir de comparaison avec celles de nos manufactures de Lyon : quant aux métiers dont ils se servent pour les faire, ils sont bien loin d'avoir la simplicité des nôtres, & ils ne les doivent qu'aux lumières des Jésuites.

Leur porcelaine l'emporte-elle sur celle de Séve & Saxe ?

• Les Belles-Lettres y sont encore dans l'enfance, malgré la prodigieuse quantité de Lettrés. Leur Encyclopédie prouve combien ils sont inférieurs en ce genre aux Nations européennes, & même aux Indiens : elle traite particulièrement de la manière dont on doit apprendre à connoître les jours heureux & malheureux ; de quel côté le lit doit être placé dans la chambre ; à quelle heure on doit manger, sortir, nettoyer la maison, &c. Cette Nation n'acquerra jamais de vastes connoissances, parce qu'il est impossible que des gens dont la vie ne suffit pas pour apprendre leur langue, soient jamais instruits.

Confucius, ce grand Législateur qu'on élève au-dessus de la sagesse humaine, a fait quelques livres de morale adaptés au génie de la Nation ; car ils ne contiennent qu'un amas de choses obscures, de visions, de sentences & de vieux contes mêlés d'un peu de philosophie : tous les manuscrits que les Missionnaires nous ont envoyés pour être des traductions de ses ouvrages, ont été faits par eux.

Confucius établit une secte ; les Lettrés, & tous les soi-disans sages la composent : il est regardé comme le plus grand Philosophe que l'Empire Chinois ait produit. Ses ouvrages, quoique pleins d'absurdités, sont adorés ; & lorsqu'un particulier ouvre une école publique, il la dédie à Confucius.

Confucius & ses descendans ont écrit des milliers de sentences qu'on a accommodées aux événemens, comme nous avons interprété celles de Nostradamus & du Juif-errant. Aujourd'hui, en France, il n'y a que les bonnes femmes & les enfans qui y

croient ; à la Chine , c'est d'après elles qu'on dirige toutes les opérations.

Les Chinois n'entreprennent rien sans avoir consulté les caractères de Confucius (a) , & brûlé devant sa figure une bougie de sandal , de même qu'un morceau de papier doré ; d'autres consultent la tortue ou la fève (b) ; ces trois choses sont regardées comme très-essentielles , & font agir les trois quarts des Chinois. Ils passent toute la journée dans l'inquiétude , si l'oracle ne leur a pas annoncé qu'elle sera heureuse.

Leur superstition pour le nombre neuf est extrême ; tout se fait par ce nombre ; on bat neuf fois la tête (c) si l'on aborde un Man-

(a) Ce sont des fiches de bambou sur lesquelles sont gravés les caractères indiqués par Confucius , dans son chapitre des Augures ; on en tire plusieurs , & leurs caractères doivent correspondre les uns aux autres.

(b) La fève est une espèce de forme brisée que les Chinois jettent en l'air pour voir si les deux pièces dont elle est composée tomberont sur le même côté.

(c) Battre la tête , c'est la pencher neuf fois contre terre en se prosternant.

darin

darin , & celui-ci fait la même cérémonie en approchant l'Empereur. Toutes les tours sont à neuf étages ; elles avoient été construites pour annoncer dans la Capitale ce qui se passoit jusqu'aux limites du Royaume, par le moyen des signaux ; il y en avoit de trois lieues en trois lieues ; mais aujourd'hui qu'elles tombent en ruine , elles ne servent que de corps-de-garde.

Les Mandarins sont divisés en neuf classes : on punit les parens d'un criminel jusqu'au neuvième degré , & sa famille est déshonorée jusqu'à la neuvième génération.

Les cérémonies puérides qu'ils observent dans les saluts, les visites & les festins , sont autant de loix auxquelles ils ne peuvent déroger ; un Chinois ne recevoit pas son meilleur ami sans avoir ses bottes.

Le salut ordinaire d'égal à égal , consiste à joindre les mains fermées devant la poitrine , ensuite on les remue à plusieurs reprises , en penchant un peu la tête , & prononçant *sin* , *sin* ; mais pour une personne

à laquelle on doit du respect, on incline profondément le corps en joignant les mains, qu'on élève & qu'on abaisse jusqu'à terre.

Les Chinois ont des femmes autant que leur fortune leur permet d'en avoir : des loix si contraires à la Nature ne peuvent qu'influer sur les mœurs, & nuire à la population ; ils sont extrêmement jaloux & renferment leurs femmes ; leur frère même n'a pas la liberté de les voir ; on ne trouve dans les rues que celles des malheureux à qui l'indigence ne permet point d'être polygames, & dont les pieds n'ont pas été referrés ; car dans l'enfance on met aux filles des souliers de cuivre, pour empêcher les pieds de croître : la circulation une fois interrompue, les jambes se dessèchent & ne peuvent plus supporter le corps, aussi vont-elles toutes en *cannetant* comme les oyes. Cette coutume, qui dans le principe étoit l'ouvrage de la politique, est devenue l'effet de l'amour-propre ; on se mutilé de la sorte pour annoncer qu'on vit dans la mollesse,

& qu'on n'a pas besoin de travailler: c'est par la même raison que les Chinoises laissent croître leurs ongles & ne les coupent jamais.

Les maisons ne sont pas richement meublées; quelques fauteuils, des tabourets & des tables sur lesquelles on place des vases antiques, en forment les principaux ornemens. Mais le plus précieux de tous est la figure du Dieu qu'on élève au-dessus d'une petite chapelle, devant laquelle on fait les prières & les cérémonies journalières.

L'habit chinois est une espèce de chemise de soie de différentes couleurs qui se boutonne pardevant; ils en mettent quelquefois jusqu'à huit les unes sur les autres, & dans les tems froids ils y ajoutent une espèce de mantelet de drap noir. Ils portent de grands caleçons par-dessous, & des bottes de fatin quelquefois piquées, dont les semelles sont de papier, & ont plus d'un pouce d'épaisseur. Ils se rasent les cheveux, n'en conservant qu'une seule touffe derrière la tête, pour

former une tresse qu'on nomme *penesé*; ce n'est qu'aux pères de famille qu'il est permis d'avoir des mouftaches, ils les conservent précieusement, & ne cessent d'y passer la main afin de les rendre lisses. Ils ne coupent jamais l'ongle du petit doigt, excepté les ouvriers à qui le travail des mains ne permet pas ce faste. L'habillement des femmes est presque le même que celui des hommes; la frisure de celles qui sont mariées dans la province de Canton, consiste à ramasser tous les cheveux dans le milieu de la tête pour en faire des espèces de nœuds ornés de fleurs & retenues par des épingles d'or. Les filles les coupent tout autour du front, à deux pouces de leur racine, & ne les relèvent point; mais ces modes ne sont pas générales, elles varient selon les Provinces.

Les Mandarins sont distingués par le bouton d'or, de perle ou de corail, qu'ils portent au bonnet suivant leur grade. C'est encore à la ceinture qu'on distingue les états, par la quantité de perles dont elle est sur-

chargée. Les Mandarins de la première classe portent sur la poitrine & le dos une pièce d'étoffe carrée, où brillent l'or & l'argent, & sur laquelle les attributs de leur dignité sont brodés ; on les reconnoît à cette marque, de même qu'à la quantité de bourreaux qui les précèdent & portent des banderoles, des parasols, de grands fouets, traînent des chaînes & des bambous ; par cet appareil ils en imposent au peuple, qui tremble à la vue de ce redoutable & nombreux cortège. Les Mandarins qui voyagent en bateaux, ont des galères, ou plutôt des maisons flottantes, qu'on appelle *champans* ; elles sont très-commodes, & divisées intérieurement en plusieurs chambres. Ils ont pour l'ordinaire des Musiciens, & une suite convenable à leur rang. On reconnoît leur grade aux banderoles & aux piques placées en trophée sur le tillac de la galère.

L'idée de la mort ne cesse de tourmenter les Chinois, & les poursuit jusque dans leurs plaisirs. Cependant elle leur paroît moins

cruelle , s'ils peuvent acheter un cercueil & placer leur tombeau sur le penchant d'une colline , dans une situation agréable.

Ils dépensent des sommes excessives pour les funérailles , qui se font quelquefois six ans après la mort , avec une magnificence dont rien n'approche. Ils louent des hommes qu'ils habillent de blanc , pour former le deuil & pleurer à la suite du convoi. Pendant plusieurs jours consécutifs on promène le défunt sur la rivière au son de quantité d'instrumens ; le bateau qui le porte , & ceux qui l'accompagnent , sont illuminés de manière que les feux diversément colorés , forment des dessins jusqu'au sommet des mâts. Si le tombeau se trouve éloigné de l'endroit où le Chinois est mort , on l'y transporte en grande pompe ; on forme des pendals de distance en distance , pour reposer le corps : ses parens & ses amis lui portent des présens & des vivres , & quand il est dans son dernier asyle , on continue toujours à lui porter à manger.

La couleur blanche étant celle du deuil chez les Chinois, & la noire représentant la joie, les Européens pour se prêter à leur usage, portent presque tous une veste de satin noir.

On distingue trois principales sectes dans l'Empire, celle des *Léttres*, qui suit la doctrine de Confucius, celle de *Lao-Kium*, & celle de *Foé*, qui est la plus considérable & la plus ancienne; les dogmes de cette dernière sont les mêmes que ceux de Vichenou, dont la métempfycofe est la base.

Les Prêtres de Foé s'appellent *Bonzes*; le nombre en est prodigieux, on en compte plus d'un million dans l'Empire; ils ne vivent que d'aumônes. Semblables aux Religieux de tous les pays, ils cachent beaucoup d'orgueil & d'avidité sous l'apparence de l'abnégation & de la modestie. Ils ne sont pas méprisés comme on a voulu nous le faire accroire; leur Chef jouit des plus grands privilèges: quand il se présente chez le Viceroi de la Province, il ne rend le salut

qu'après avoir été salué par ce Seigneur, & s'affied avant lui fans en attendre l'ordre. Lorsque Foé prêcha le dogme de la métempfycofe, il ne manqua pas de joindre au précepte, d'aimer les animaux, celui de chérir les Moines & de leur faire l'aumône : quoique l'union de ces deux préceptes ne foit pas tout-à-fait inconféquente, ils ne laiffent pas que d'être abfurdes & pernicioeux l'un & l'autre.

Les Bonzes fe font raser le *penfè*, portent une robe grife & ne fe marient point : les Supérieurs fe font avisés d'un stratagème fort ingénieux, tant pour obvier aux friponneries des membres subalternes, que pour attirer des aumônes plus confidérables ; ils obligent les quêteurs à porter un registre, où ceux qui font des charités au Couvent les inſcrivent & les ſignent de leur propre main ; politique avantageuſe qui force l'amour-propre à devenir libéral.

Les Chinois font bien faits, leſtes & forts dans le badinage ; mais dans une diſpute sé-

rieuse, toutes leurs petites supercheries disparaissent, la crainte & la lâcheté l'emportent & les obligent à prendre la fuite. Dès leur bas âge, ils s'étudient à lever des poids de cent & cent cinquante livres, jusqu'à ce qu'ils puissent les élever au-dessus de leur tête, à bras tendu. Sept à huit sacs remplis de terre & pendus au plancher, sont encore des champions contre lesquels ils s'exercent à se battre. Ils se mettent dans le milieu de ces différens sacs, les agitent & tâchent d'en éviter les coups; ils ont une manière de roidir leurs muscles, qu'ils appellent *se rendre dur*, & quand ils luttent, ils s'en servent avantageusement contre leur adverfaire, parce qu'ils roidissent la partie menacée du coup, & celui qui le donne se fait plus de mal qu'il n'en fait à celui qui le reçoit.

Mais tout cela ne les rend point courageux. Ils sont très-mauvais guerriers & seront toujours vaincus par les Nations qui voudront les attaquer. Aucune de leurs villes ne pourroit soutenir un siège de trois jours;

tous leurs forts sont à-peu-près ronds & sans élévation ; les murs n'ont point d'épaisseur, les embrâsures sont inégales, ne forment qu'un simple trou fait de manière qu'on ne peut diriger le canon que dans un seul point, & leur artillerie n'est propre qu'à des réjouissances : leurs fusils sont à méche, & quand ils s'en servent, ils détournent la tête après avoir ajusté le coup.

Lysfching se mit à la tête d'une troupe de brigands en 1640, détrôna l'Empereur, se fit proclamer à sa place, & fut bientôt maître de tout l'Empire. *Oufankouei* voulut le venger, leva des troupes, & combattit l'usurpateur. Les Tartares profitèrent de ces troubles ; leur Général s'empara de la capitale de la Chine, & mit son neveu *Chun-Tchi* sur le trône.

Trente mille *Barmans* détruisirent il y a peu de tems une armée de cent mille Chinois ; enfin tous ceux qui parviendront avec quelques forces à la Chine, s'empareront de cet Empire.

Les Chinois entendent bien le trafic , parce que ce genre de commerce ne demande pas beaucoup de génie. Ils n'ont qu'une seule monnoie de mauvais cuivre , qu'on appelle *cache* ; elle offre un trou quarré dans le milieu , qui sert à l'enfiler : ils ont une autre monnoie idéale qu'on nomme la *Taële* ; elle vaut dix masses , & 7 liv. 10 f. argent de France ; la masse vaut dix *condorins* , le *condorin* dix *caches* , & la *cache* dix *hards*. La *taële* est la base de tous les comptes.

Les Chinois sont frippons , fiers , insolens & lâches ; dix Européens armés seulement d'un bâton , en feroient fuir mille , & s'ils ne nous accordent aucune liberté , c'est parce qu'ils connoissent leur foiblesse. Nous avons paru trop empressés à commercer avec eux , ils n'ont pas manqué de s'en prévaloir ; d'ailleurs la crainte de partir sans cargaison & sans vivres , fait sacrifier jusqu'à l'honneur de sa Nation. N'est-il pas honteux pour les Anglais d'avoir été forcés de payer un *Matelot* , afin qu'il reçut le *Chabouk* à la place

d'un Capitaine de leurs vaisseaux, & cela parce qu'il n'avoit pas été possible à ce dernier d'empêcher l'incendie d'un bateau Chinois. N'est-il pas encore honteux pour la Nation Française, qu'un domestique de M. Rot, Supercargue de la Compagnie, ait subi trois ans de prison à la place de son maître, qui fut encore obligé de payer quatre mille piaftres, pour avoir eu le malheur de tuer involontairement un Chinois à la chasse.

La cupidité seule peut faire supporter aux Nations européennes des injures pareilles, & les soumettre à la merci d'un peuple aussi méprisable par son caractère que par son ignorance.





CHAPITRE II.

Du Pégû.

QUAND les Portugais s'établirent dans cette contrée, ils la trouvèrent divisée en deux royaumes : les *Abassys*, connus des Européens sous le nom de *Pégouins*, habitoient celui du Pégû, & les *Barmans*, celui d'Ava. Ces deux Nations gouvernées par des Puiffances rivales, ne vécutent pas long-tems en bonne intelligence. Le Roi d'Ava jaloux du commerce de ses voisins, rassembla des troupes nombreuses en 1685, & leur déclara la guerre : il les soumit, fit périr leur Monarque avec toute sa famille, & voulut anéantir jusqu'au nom de Pégû. Les deux États réunis sous sa puiffance, ne formèrent plus qu'un royaume. Il s'étend jusqu'à la Chine du côté du nord ; à l'orient, il est

borné par le Tonquin, le Quinam & la Cochinchine; au midi, par le royaume de Siam; à l'occident, en partie par la mer, & en remontant, il se termine à Chatigam, qui confine au Bengale.

En 1735, les vaincus secouèrent le joug, & vengèrent le sang de leurs anciens maîtres; par un juste retour, ils massacrèrent le tyran avec toute sa famille; & comme il ne leur restoit aucun Prince légitime, ils élurent un nouveau Roi. La fermeté du Prince ramena le calme : lorsqu'il eut affermi sa puissance par son courage & par le supplice des factieux, il ne s'occupa qu'à rendre à ses États leur première splendeur, en y faisant refleurir le commerce. Les Européens y furent attirés; & les Anglais profitant de cette circonstance, y établirent plusieurs comptoirs, tels que ceux de la grande & de la petite Négrailles & celui de Bacim, sur la pointe occidentale de la côte du Pégû.

Dans ce même tems, les Zélandois chassés de Banquibazard, par Allaverdikan Nabab

du Bengale, se réfugièrent au Pégû, & voulurent s'y établir par la force des armes; mais trop foibles pour exécuter une pareille entreprise, ils y furent massacrés.

Les Français profitèrent mieux des bonnes dispositions du Prince: M. Dupleix, Gouverneur général dans l'Inde, lui envoya un Ambassadeur en 1751, avec des présens considérables; les Français obtinrent du Roi du Pégû la permission de faire un établissement à Siriam (a), & ils s'y seroient maintenus sans la révolution suivante.

Après vingt ans de paix, un simple villageois leva l'étendard de la révolte: il étoit Barman d'origine, & s'appelloit *Alompra*. Suivi de quelques Laboureurs dont il étoit le chef, il voulut devenir le Libérateur de sa Nation, & l'affranchir du joug des Pé-

(a) Ville du Pégû où les Européens venoient faire leur commerce. Quoique cette ville n'existe plus, la rivière conserve encore le nom de rivière de *Siriam*, nom qu'elle a donné aux beaux grenats *Siriams*, appelés si improprement *Syriens*.

gouins. Ces rebelles armés seulement d'un bâton, obtinrent d'abord quelques succès. Le Roi du Pégû méprisant un semblable ennemi, ne lui opposa que peu de résistance; mais il éprouva dans la fuite qu'il n'en est point qui ne soient dangereux. Le parti d'Alompra grossissoit de jour en jour. Il se vit bientôt à la tête de vingt mille Barmans, à l'aide desquels il s'empara de la capitale du Royaume, où il trouva des munitions & des armes. Devenu plus ambitieux par cette conquête, il se fit proclamer Roi, descendit la rivière avec une rapidité surprenante, & vint camper à deux lieues de Siriam, dans l'endroit même où il jeta les fondemens de la ville de Rangon, qui depuis est devenue l'entrepôt du commerce : il mit le siège devant Siriam, & la fit raser pour punir les habitans de leur résistance pendant dix-huit mois.

Les Français étoient convenus avec Alompra d'une neutralité qu'ils n'observèrent pas. Le Roi du Pégû avoit fait demander

demandér des secours à Pondichéry : on fut long-tems à se décider ; mais enfin au mois de Juillet 1756, on lui fit passer quelques troupes avec des munitions sur les vaisseaux le *Diligent* & la *Galathée*. Quoique ce dernier arrivât long-tems avant l'autre, il ne put mouiller à Siriam que deux jours après la reddition de cette ville : le Capitaine tomba dans un piège que lui tendit Alompra. Ce conquérant indigné contre les Français, s'empara du vaisseau, fit trancher la tête à tous les Officiers, de même qu'à l'agent de la Nation, & retint prisonniers les Matelots & les Soldats.

Le *Diligent* forcé de relâcher aux îles *Nicobards*, n'arriva que six semaines après la *Galathée* ; le Capitaine plus prudent, n'entra dans la rivière qu'avec précaution ; & lorsqu'il apprit le massacre des Français, il retourna à Pondichéry.

Alompra se servit utilement des munitions & des soldats pris sur la *Galathée* ; après avoir promis des récompenses à ces

derniers, il bloqua le Roi de Pégû dans sa Capitale. Celui-ci soutint le siège jusqu'au mois de Mai 1757, tems auquel il se vit forcé de se rendre. Le vainqueur usa de stratagême pour s'en défaire. Il étoit dit dans les annales, que celui qui mettroit une couronne sur la Pagode de Rangon, vaincroit tous ses ennemis, & seroit reconnu pour le Roi le plus puissant. Il en fit faire une d'or enrichie de diamans & de rubis, aussi pesante que lui, sa femme & ses enfans; après l'avoir placée sur le cône de la Pagode en présence du Roi prisonnier, il lui demanda s'il le reconnoissoit pour son maître; & sur sa réponse négative, il lui fit trancher la tête.

Pendant ces troubles les Anglais se fortifièrent dans leurs établissemens de Bacim & de Negrailles : comme ils étoient les seuls Européens qui se fussent avisés de construire des forts, ils devinrent suspects au nouveau Roi, qui les attaqua plusieurs fois à la tête des Barmans; mais il fut toujours

repoussé : enfin , employant contre eux les Français , qu'il avoit retenus prisonniers , il les chassa totalement de son royaume.

On fait que la misère & la dépopulation sont les suites inévitables de la guerre. Lorsqu'Alompra voulut jouir du fruit de ses travaux , il s'affligea de ne régner que sur des ruines. Pour y remédier , il ne vit d'autre moyen que de faire la conquête de Siam , & de répandre dans ses États les hommes que cette conquête lui soumettroit ; en conséquence , il partit suivi de quarante mille hommes : dans sa route , il s'empara de *Tavaye* , de *Tennassérin* & de *Mergui*. Bientôt il pénétra jusqu'à Siam , dont il fit le siège ; & sans doute il auroit triomphé , si une dyssenterie , produite par les fatigues d'un siège long & pénible , ne l'eût emporté en Septembre 1760 , dans la cinquantième année de son âge.

Ses fils qui l'avoient suivi dans cette expédition , firent embaumer & transporter son corps au Pégu , avec toute la pompe dûe à

sa mémoire : l'aîné qui s'appelloit *Kandropa* ; tût déclaré son successeur. Ami de la paix, il gouverna son peuple avec sagesse ; mais après cinq ans d'un règne paisible, il mourut sans laisser d'héritiers, & la couronne passa sur la tête de *Zékinmédou* son frère.

Celui-ci marchant sur les traces d'Alompra, recommença la guerre avec les Siamois : il eût le bonheur de terminer glorieusement ce que son père avoit entrepris avec courage. Siam fut conquise & le Roi fait prisonnier, ainsi que toute sa famille. Ce malheureux Prince dépouillé de ses États, offre encore aujourd'hui dans Ava, l'exemple le plus frappant des vicissitudes de la fortune ; ses mains accoutumées à porter le sceptre, ont été forcées de s'endurcir aux travaux les plus vils : privé de tous ses biens, réduit à la dernière misère, il semble que le vainqueur n'ait respecté sa vie, que pour lui faire desirer le trépas.

Après avoir jetté plusieurs millions de prisonniers Siamois dans son royaume,

Zékinmédou soumit les Cassayers, & déclara la guerre aux Chinois. Ce peuple nombreux n'eût pas de peine à lui opposer une armée de cent mille hommes ; la sienne n'étoit composée que de trente mille, mais il fondit sur eux avec tant de fureur, qu'il les mit en déroute, & fit soixante mille prisonniers, qui furent envoyés aux environs d'Ava, pour y cultiver la terre.

C'est à-peu-près dans le même-tems ; c'est-à-dire, en 1769, que la Compagnie des Indes lui fit demander la permission de rétablir son commerce dans le Pégû. Le Député qu'elle lui envoya, fût reçu de ce Prince avec beaucoup de distinction ; il lui donna les marques les plus éclatantes de son estime pour la Nation française, & le renvoya chargé d'une lettre adressée au Conseil de Pondichéry, & conçue en ces termes.

« Moi Empereur d'Ava, Roi des Rois &
 » de toute puissance, vous fais savoir que
 » j'ai reçu la lettre que votre Ambassadeur,

» M. Féraud, m'a remise avec les présens
 » qui consistent en une pièce de velours
 » rouge, une autre de velours noire, une
 » troisième de velours jaune, cinq pièces
 » d'étoffes d'or ou d'argent, deux paquets
 » de galons d'or, & deux paquets de galons
 » d'argent, huit cent vingt-quatre petits cou-
 » teaux, un fusil à deux coups damasquiné
 » en or, cinq cens vingt-cinq fusils de muni-
 » tion, deux cens quatre-vingt-six boulets,
 » dix-huit cens balles à fusil, cent grenades
 » armées, un baril de pierres à fusil, dix
 » barils de poudre. J'ai pareillement reçu
 » la lettre que votre Ambassadeur m'a re-
 » mise, & que Milard mon esclave m'a inter-
 » prétée (a). J'ai reçu votre Ambassadeur

(a) M. Milard avoit passé sur la *Galathée* en qualité de volontaire; il eut le bonheur d'échapper au massacre des Français, & de gagner l'amitié du Roi, qui lui donna la place de grand Maître d'artillerie, & de Capitaine de ses gardes. Dans plusieurs occasions, il rendit des services importants aux Français, & nommément à M. de Gouyon, commandant le *Castries*, qui s'y trouva pendant les troubles de 1775, où les

» dans mon palais d'or. A l'égard des de-
 » mandes que vous me faites, je ne puis
 » vous accorder l'île Moulque, parce que
 » c'est un endroit suspect; je ne veux pas
 » non plus vous rendre les cinq Français:
 » vous me faites aussi mention de leur paye,
 » & vous me demandez une personne pour
 » régler leur compte; je laisse cela à la dis-
 » position de Milard. Je vous exempte de
 » tous droits, & je vous laisse libres dans
 » votre commerce. Je vous accorde aussi
 » l'endroit au sud de Rangon, qui se nomme
 » *Mangthu*; la grandeur du terrain le long
 » de la rivière, est de cinq cens *Thas* (a),
 » & la largeur de deux cens, que le Gou-
 » verneur de Rangon fera mesurer. Tous
 » les vaisseaux français qui viendront mouil-
 » ler dans le port de l'établissement fran-
 » çais, seront obligés de donner le compte

Français furent soupçonnés de favoriser les rebelles; il est mort en 1778.

(a) Le *Thas* est de dix pieds & demi.

» de leurs marchandises & autres effets au
 » Gouverneur de Rangon , pour voir quels
 » font les présens que je dois exiger pour
 » me dédommager des droits : vous ne pour-
 » rez vendre aucune munition de guerre
 » dans tous mes États, sans ma permission.
 » J'envoie mes ordres en conséquence au
 » Gouverneur de Rangon. Quand il arri-
 » vera des vaisseaux français , il aura soin
 » de faire la visite à bord ; & sitôt que les
 » marchandises seront dans les magasins , il
 » fera mettre la chappe.

» Tous les vaisseaux qui viendront mouil-
 » ler dans l'établissement français , seront
 » obligés de mettre leur gouvernail à terre.

» Je vous envoie votre Ambassadeur avec
 » l'accord que je lui ai fait ».

Donné le 12 de la Lune
 du mois de Kchoug, 1132.

La Compagnie des Indes obtint donc un
 emplacement considérable à Rangon, avec
 le droit d'y bâtir ses magasins, & d'y arbo-

rer le pavillon français ; elle fut la seule à qui le Roi du Pégu ait encore accordé ce dernier privilège : les Anglais, les Hollandais, les Arméniens, ne purent l'obtenir. Mais la Compagnie n'ayant pas su profiter de ces avantages, les Français qui vont commercer aujourd'hui dans cette contrée, n'y sont plus distingués des autres Nations ; le Souverain les regarde comme ses esclaves, dès qu'ils mettent le pied dans ses États.

Les Siamois ne restèrent pas long-tems sous les loix des Barmans : ceux qui s'étoient retirés dans les bois pour éviter l'esclavage, se rassemblèrent, élurent un Roi Chinois d'origine, & marchant sous ses drapeaux, ils chassèrent les Pégouins & les Barmans du royaume de Siam. Le Roi d'Ava voulut les soumettre une seconde fois ; à cet effet, il rassembla des troupes nombreuses en 1775, composées de Pégouins & de Barmans. Les premiers supérieurs en forces, se révoltèrent, massacrèrent la plus grande

partie des Barmans , & dirigèrent leurs armes sur Rangon ; mais n'ayant point de généraux pour les guider , ils échouèrent dans leur entreprise , & n'opérèrent aucune révolution. Zékinmédou rétablit la tranquillité dans son royaume , & mourut l'année suivante. Ses frères , suivant le testament d'Alompra , devoient régner successivement ; mais quelque tems avant sa mort , Zekinmédou avoit fait reconnoître pour Roi son fils aîné , qui monta sur le trône à l'âge de vingt-deux ans. Pour éviter toute discussion avec ses oncles , il les fit massacrer au nombre de cinq , de même que ses frères ; les Seigneurs qui leur étoient attachés , eurent le même sort. C'est par ces meurtres abominables qu'il se trouve aujourd'hui paisible possesseur d'un sceptre souillé de sang , & flétri par les mains impures qui le retiennent.

Les Pégouins & les Barmans ne sont pas divisés en castes ou tribus. Ils suivent tous la même religion , qui , dans son principe ,

paroît être celle des Brames : le dogme de la métempfycofe en est la bafe ; mais ils l'ont défiguré au point qu'aujourd'hui ils mangent toutes fortes d'animaux , même du bœuf , pourvu qu'ils s'abstiennent de le tuer. Quant à leurs Dieux , ils en comptent fept principaux ; les cinq premiers fe font incarnés , & ont déjà vécu fur la terre , pour apprendre aux hommes à connoître la vertu.

Les deux autres doivent y ramener un jour le tems heureux des premiers âges. Cependant ils n'en adorent qu'un feul , qu'ils appellent *Godéman* ; il est le dernier des cinq qui fe font incarnés , & paroît être le même que *Vichenou*.

Les livres facrés ne marquent point le tems de fa vie terreftre. Ils fe bornent à dire qu'en mourant , il a promis de répandre fes graces infinies pendant fix mille ans fur ceux qui l'invoqueroient ; c'est pour les mériter que les Pégouins & les Barmans vont régulièrement dans fa Pagode une fois la femaine ; & tous les jours de fête , ils y

chantent ses louanges , brûlent des cierges devant sa figure , lui offrent des viandes , du poisson , des légumes & du riz cuit : ces offrandes deviennent la proie des chiens & d'autres animaux qui entrent dans la pagode & qui en sortent librement.

Leurs temples sont ornés avec décence ; ils ne les remplissent pas de figures obscènes , comme les habitans de la côte de Coromandel , de Malabar & du Bengale. Les Pégouins ont une vénération particulière pour celui de *Kelkel* , près de Siriam , & les Barmans pour celui de *Digon* , près de Rangon. Ce dernier est singulièrement construit ; il se termine en cône , & n'a ni portes ni fenêtres : c'est par une ouverture pratiquée au sommet , sur lequel on voit la couronne d'or qu'y fit placer Alompra , que les Princes , les Seigneurs & le Peuple , jettent les richesses immenses qu'ils apportent en offrandes. Ce trésor doit être un des plus riches de la terre , si toutefois les Barmans n'ont pas trouvé le moyen de le piller par quelque souterrain.

Par une coutume barbare , lorsqu'on bâtit une Pagode, les premières personnes qui passent sont jettées dans les fondemens. Cette horrible cérémonie est cependant assez ordinaire , parce que ces peuples consacrent presque toutes leurs richesses à la construction de pareils édifices, ce qui est parmi eux une œuvre très-méritoire, de même que de fonder des *Baos* (a), ou de contribuer aux funérailles de leurs Talapoins, qu'ils brûlent avec pompe.

Cette magnificence qu'ils mettent dans les obsèques de leurs Prêtres, annonce combien ils les révèrent. Ils sont moins instruits que les Brames, & portent le nom de *Ponguis*. Quoiqu'on les appelle *Talapoins*, ils n'ont aucun rapport avec les Prêtres du Tibet, & ne connoissent point le grand *Lama*, comme l'ont avancé quelques Auteurs.

Le Souverain est honoré d'une manière

(a) Espèce de Couvent.

qui tient de l'adoration : par un usage commun chez les Orientaux, on se prosterne devant lui les mains jointes, les pieds nus, jettés en arrière & collés contre les cuisses ; les Grands même sont obligés de prendre cette humiliante posture toutes les fois qu'ils l'approchent.

Dans toutes les cérémonies, il se place sur un trône très-élevé, pour montrer combien il est au-dessus des Princes qui composent sa cour ; aucun de ces derniers ne peut rester dans la ville lorsqu'il en sort, & l'on a grand soin d'en fermer les portes. Enfin il est si persuadé qu'il est assez puissant pour commander à tous les Rois de la terre, qu'après son dîner une trompette annonce que le Roi des Rois, & de toute puissance, vient de se lever de table, & qu'il est libre à tous les autres de s'y mettre. Il croit qu'il n'y a pas de Souverain qui possède un Empire aussi beau que le sien, & que les autres Nations ne sauroient s'en passer. Le Peuple même est dans cette erreur ; il appelle

les Étrangers, *Gens de bois*, & leur pardonne tout ce qu'ils peuvent faire contre ses usages, parce qu'il l'attribue à leur grossièreté naturelle & à leur peu d'éducation (a).

L'Empereur a droit de vie & de mort sur tous ses Sujets, qu'il regarde comme des esclaves. Cette servitude pèse continuellement sur les particuliers, & les contraint d'afficher la misère. Celui qui possède quelque chose, assure des pensions pour la nourriture des Talapoins, ou fait bâtir des Pagodes; s'il garde son argent, le Gouverneur lui suscite une mauvaise affaire, & bientôt il est dépouillé: s'il le cache, & qu'on vienne à le découvrir; il ne lui en coûte pas moins que la vie, parce qu'on soupçonne qu'il le réservoir pour former des intrigues.

Cependant le Pégouin chérit sa patrie;

(a) D'après de tels principes, c'est s'exposer tout au moins au ridicule que de représenter dans les graces qu'on leur demande, qu'elles contribueront à enrichir ce Royaume par l'augmentation du commerce.

il est poli, prévenant, affable, mais susceptible & chicaneur. Les loix n'ont pas trouvé de meilleur frein que de les punir par la bourse; toutes les insultes ont été prévues & taxées à une amende pécuniaire (a), de sorte qu'on se met à l'abri de toute poursuite, pourvu qu'on consigne la somme, & qu'on paie les épices des Juges & des

(a) Sous les Empereurs Romains, les insultes furent aussi taxées & rachetées. Pour faire sentir le ridicule d'une semblable loi, un Patricien ne sortoit jamais qu'accompagné d'esclaves chargés d'argent. Il appliquoit des soufflets aux passans & leur payoit aussi-tôt la taxe. Juvenal disoit avec autant de raison que d'énergie: *omnia Roma cum pratio*. A cet égard, Rome moderne a été plus corrompue que Rome ancienne. On fait que sous la seconde race de nos Rois, tous les crimes furent taxés à la Chancellerie romaine, sans en excepter les plus horribles; ces taxes sont rapportées, comme propres à faire connoître l'esprit du siècle, par l'Abbé Velli, dans son histoire de France. Dans les loix Bourguignonnes, Lombardes, Saliques, Ripuaires & même dans les Capitulaires de Charlemagne, tous les crimes, insultes, étoient taxés: encore aujourd'hui les crimes se rachètent en Turquie, même le meurtre & l'assassinat. Cette horrible vénalité des graces pour des crimes impardonnables, existe sous d'autres noms dans la plupart des États de l'Europe.

Écrivains.

Écrivains. On excepte cependant le cas d'assassinat ; mais ce n'est que pour le peuple dans ce pays comme dans tous les autres, les Grands échappent au supplice , & peuvent être criminels impunément. Celui qui en attaque un autre en justice, n'est pas toujours sûr de gagner sa cause. Si les preuves manquent, on plonge les deux parties dans l'eau. Le premier qui revient sur la surface , a perdu son procès ; mais il peut se libérer en se faisant esclave de corps de l'Empereur , auquel il donne tout son bien ; au moyen de cet abandon, son adversaire n'a plus de prise sur lui.

Les Pégouins sont fort sobres : presque toute leur nourriture consiste en légumes ou poissons pourris, qu'ils appellent *Prox*, & qui leur servent d'épices pour assaisonner les ragoûts. Ils sont lascifs, comme tous les Orientaux : le mariage n'est point indissoluble, la Justice en ordonne la cassation ; mais la partie qui la demande, ne peut emporter de la maison que ce qu'elle a sur

le corps. La pluralité des femmes, si commune dans tout l'Orient, n'est que tolérée au Pégû; elle y est même défendue par la Religion. Cependant on y trouve des couvens de femmes publiques, où chacun peut choisir pour son argent. Les femmes convaincues d'adultère sont forcées d'entrer dans ces couvens & de s'y prostituer (a). Les hommes suivant la loi, doivent être punis de mort, mais ils se rédiment avec de l'argent.

Les femmes du peuple vont presque nues; il ne leur est permis de porter qu'une espèce de jupon qui ne descend qu'aux genoux: passé par derrière, il n'est pas assez ample pour croiser tout-à-fait au-devant, de manière qu'une femme qui marche montre jusqu'au haut de la cuisse. Les femmes des

(a) A Rome les femmes convaincues d'adultère étoient renfermées dans une espèce de cachot près des portes de la ville; là, elles étoient abandonnées à la brutalité des libertins.

Seigneurs en portent de plus ou moins longs , suivant le rang qu'elles occupent.

On brûle généralement tous les morts ; mais les Grands & les Talapoins renommés par leur science , sont préalablement embaumés & mis dans des cercueils de plomb. Souvent on ne les porte au bûcher que six mois après leur trépas.

Les voyages au Pégû ne sont plus si lucratifs qu'ils l'étoient autrefois. Pour faire quelque bénéfice , les vaisseaux que le commerce y attire , sont obligés de passer à Achem , où ils portent des fusils , de la poudre , de petits canons , de grosses toiles de quinze conjons , du fil d'or , du galon & du drap ; ils prennent en échange du benjoin , du camphre & de l'or , sur lequel on ne gagne aujourd'hui que quatre pour cent ; les autres objets rendent peu de chose. Le bénéfice de la vente ne va pas au-delà de vingt à vingt-cinq pour cent. Le Roi faisant seul le commerce , oblige de vendre & d'acheter de son Agent au prix qu'il veut ;

quand on peut soustraire à sa cupidité quelques marchandises , on les vend à son peuple qu'il opprime, & l'on y gagne considérablement.

Les Français avoient su acquérir la confiance des Achémois qui les préféroient aux Anglais à cause de leur douceur ; mais quelques expéditions que les Français ont faites contre eux, les ont totalement aliénés , notamment celles du vaisseau *la Paix* en 1770, & de *l'Etoile* à *Borneo* en 1775. Ils les leur rappellent toutes les fois qu'ils y vont, & jamais on ne pourra les leur faire oublier. Un souvenir pareil mettra toujours obstacle au commerce qu'ils voudront faire avec ce peuple , car il est lâche, & conséquemment traître & vindicatif.

Dès qu'un vaisseau mouille dans le port, il doit faire saluer le Roi par un des officiers de l'équipage ; mais on ne l'approche pas les mains vuides, il faut toujours lui offrir quelques présens. Autrefois avant que d'entrer dans ses appartemens, on étoit obligé

d'ôter ses souliers; aujourd'hui on peut s'en dispenser, pourvu qu'on en mette une paire de drap rouge par-dessus ceux qu'on porte ordinairement.

Les vaisseaux qui vont au Pégû, prennent à Achem une partie de leur cargaison en *Aréques*; elles doivent être préparées différemment de celles qu'on porte à la côte de Coromandel, ce qui oblige d'y séjourner près de quatre mois. Ils achèvent de compléter leur cargaison en cocos aux îles Nicobards. Ces deux objets rendus au Pégû, donnent toujours un bénéfice de trente-cinq à quarante pour un.

On fuit au Pégû les mêmes usages qu'au Japon. Aussi-tôt qu'un vaisseau mouille devant Rangon, le Gouverneur envoie ordre de mettre à terre le gouvernail & les canons montés; on est obligé de donner une liste fidelle des hommes d'équipage, des armes offensives & défensives, dont on est pourvu, de la quantité des balles de marchandises qu'on apporte, & généralement

de tout ce qui est à bord. On sépare ce qui est de l'armement, ou à l'usage du vaisseau & ce qui est à vendre. Après cette déclaration, le Gouverneur fait donner un magasin où tout doit être déposé.

Jusqu'à la parfaite exécution de ce dernier article, il n'est permis de communiquer avec personne. Le Gouverneur se rend ensuite au vaisseau suivi d'un nombreux cortège qui profite du repas qu'on est obligé de lui donner; & si dans sa visite il trouve quelque chose qui n'ait point été déclaré, fût-ce même de l'argent, il le confisque: un Officier ne peut garder qu'une vingtaine de roupies, car il faut que l'argent soit emmagasiné comme les marchandises, avec la différence qu'il ne paie aucun droit, & qu'on a l'attention de le rendre. La visite finie, on fait au Gouverneur les présens d'usage, qui consistent en assiettes de porcelaine, en sucre & en boîtes de thé. Les opérations du commerce sont souvent retardées par ces préliminaires, parce qu'on ne peut se

procurer un ouvrier quelque besoin qu'on en ait, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement remplis.

On fait une seconde visite de tout ce qui a été mis dans le magasin. Les balles sont ouvertes à l'effet d'en payer les droits; ceux du Roi consistent à dix pour cent en nature, car on compte neuf pièces, & la dixième est pour lui: les écrivains, gardiens, & celui qui chappe les marchandises, ont deux & demi pour cent. L'un des Chefs a le droit aussi de prendre cinq pièces, mais non pas des considérables, comme draps & autres objets de prix. Après toutes ces vérifications, il est permis de charger le vaisseau.

Le bois de tek qu'on en rapporte est excellent pour la construction, & propre à faire de beaux meubles. Il se conserve dans l'eau sans se corrompre, au point qu'il n'est pas rare de voir des vaisseaux construits au Pégu naviguer plus de cent ans. Ce pays est très-riche par lui-même; on y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre & de

calin, mais on ne les exploite pas. Le fer, plus tendre que le nôtre, s'y trouve pur en masses de quinze à vingt livres, prêt à être mis en œuvre. Les rubis, quoique très-communs, ont cependant une valeur, mais on ne peut les sortir du royaume que par contre-bande; il en coûteroit des sommes immenses, si l'on étoit pris en fraude, peut-être la liberté même & la confiscation du vaisseau.

On y trouve aussi des saphirs, des émeraudes, des topases, des aigues marines. Les Pégouins appellent toutes ces pierres fines *Rubis*, & les distinguent par la dénomination de rubis bleu, rubis verd, rubis jaune, &c. (a)

Le soufre & le brai y sont communs &

(a) D'après une conversation que j'ai eue avec le savant M. Romé de l'Isle, à qui l'Histoire Naturelle doit tant de découvertes utiles, j'appris que toutes ces pierres fines orientales paroissent être les mêmes, puisqu'elles ont la même cristallisation, la même pesanteur & la même dureté, & qu'elles ne doivent la différence de leur couleur qu'aux parties qui les ont colorées. Ainsi les Pégouins n'ont pas tout-à-fait tort de donner la même dénomination à toutes ces pierres fines.

à très-bon compte ; la terre y est fertile , mais on ne la cultive que pour avoir du riz. On en sème une espèce particulière qui est très-estimée à la côte. Elle s'appelle *Plot.* Lorsqu'on en fait cuire, il se dissout & se réduit en gelée.

Les Pégouins n'ont aucune manufacture de toile ni de soie ; ils se contentent de fabriquer pour leur usage quelques étoffes de coton : les autres productions sont l'indigo, le cachou, l'ivoire, les huiles de poisson, de bois & de terre. Les chevaux sont de la plus grande beauté ; les éléphants, les buffles sont monstrueux, ainsi que les bœufs & les moutons dont le pays abonde. La branche de commerce la plus lucrative seroit celle du salpêtre qu'on y trouve aussi communément qu'au Bengale ; mais cet objet est de la plus grande contrebande, & le Souverain n'a jamais voulu permettre qu'on en fit l'exportation.

Il seroit très-utile au commerce de la France de rétablir ses négociations avec le

Pégû; mais cette faveur dépend du succès que ses armes auront sur la côte de l'Inde, & exige le rétablissement de la paix entre les Puissances Européennes.





C H A P I T R E III.

De l'Isle de Madagascar.

JE ne pourrai donner une description générale de Madagascar ; l'étendue du pays & la variété des cantons exigeroient un séjour très-long. La multitude des gouvernemens & les guerres continuelles qui existent dans ce pays , s'opposeroient d'ailleurs aux voyages & aux examens d'un observateur : je me bornerai donc à décrire ce que je me suis trouvé à portée d'apprendre & d'examiner moi-même.

Jusqu'ici nos succès n'ont pas été heureux dans cette île ; plusieurs fois nous avons abandonné nos comptoirs, & souvent nous en avons été chassés : il est même douteux que nous puissions nous y fixer d'une manière solide , parce que les habitans veulent être traités avec douceur. Les Français s'ac-

coutumeront-ils jamais à regarder comme des hommes des êtres qui ont l'épiderme noir? Avant de nous connoître, les Madé-gasses vivoient dans cette heureuse ignorance du crime ou de la vertu qui suppose l'innocence des premiers âges. Bientôt ils suivirent l'exemple d'une nation qui, selon eux, étoit descendue du Soleil (a) pour leur donner des loix; mais ce n'est pas impunément que nous leur avons apporté nos vices. Auteurs de leur dépravation, nous en avons été les premières victimes; ils apprirent de nous le meurtre & le brigandage dont ils se servirent ensuite contre leurs maîtres.

Nous ne connoissons de Madagascar que la côte de l'est: les meilleurs ports de cette côte sont le fort Dauphin, Tamatave, Foule-

(a) Avant que les Européens abordassent les côtes de Madagascar, les *Madé-gasses* croyoient qu'ils devoient être vaincus par les Enfans du Soleil; quand les Français vinrent y faire des établissemens, ils les prirent pour ces mêmes Enfans du Soleil qui leur étoient annoncés, & se laissèrent subjuguier.

pointe, l'île Sainte-Marie, & le port Choi-feuil dans la baye d'Antongil. La partie du ouest est très-peu fréquentée à cause de la cruauté des habitans de cette côte, & par conséquent elle est très-peu connue.

Il y a trois races d'hommes très-distinctes à Madagascar ; la première est très-noire, & a les cheveux courts & crépus : elle paroît être la seule qui soit originaire de cette île. Ceux qui forment la seconde, habitent quelques provinces de l'intérieur ; ils sont bazannés & ont les cheveux longs & plats ; on les nomme *Malambous* : ils sont continuellement en guerre avec les premiers ; on les estime moins à l'île de France que les autres, parce qu'ils sont moins forts pour le travail, & qu'ils sont en général très-paresseux : leurs traits ressembtent assez à ceux des Malais. La troisième habite les environs du fort Dauphin, & quelques parties de la côte de l'ouest ; ils descendent de quelques anciens Arabes qui s'établirent dans l'île après un naufrage : ils ont conservé la figure, de même

que certaines coutumes de leurs ancêtres ; mais ils n'en ont aucune connoissance : ils disent seulement qu'ils ne sont point originaires du pays, & se regardent comme enfans de la mer, parce qu'elle a jetté leurs pères dans cette contrée. Ils écrivent la langue *Madégasse* en caractères Arabes, sur une espèce de mauvais papier qu'ils fabriquent eux-mêmes avec une écorce d'arbre battue qu'on appelle *Foutache* ; ils écrivent encore sur des feuilles de Ravénala (a), pour lors ils se servent du poinçon, à la manière des Indiens : les caractères tracés sur la feuille, n'y sont pas d'abord très-sensibles ; mais à mesure qu'elle sèche, ils deviennent très-noirs. Ces hommes sont reconnus pour savans dans toute la côte ; on ne manque pas d'y recourir lorsqu'on a quelqu'inquiétude, des sacrifices à faire, ou des augures à tirer. Ils

(a) Arbre du genre du *Musa*, dont les feuilles & les fruits ont beaucoup de rapport avec ceux du Bananier. Voyez à l'article des Plantes. *Liv. v.*

se font attribué le droit exclusif de tuer les animaux : un Madégaſſe qui tueroit une poule dans leur pays, commettrait un grand crime ; & lorsqu'un Étranger y paſſe , s'il veut manger une volaille , il envoie chercher un habitant qui lui coupe le col. Ceux qui mangent du cochon perdent cette prérogative. Ils ont une telle horreur pour ces animaux , qu'ils ne permettent pas même qu'il en paſſe dans leur village.

On prétend que l'intérieur de l'île renferme une Nation blanche & naine qui vit ſous terre à-peu-près comme les Hottentots ; on la dit fort laborieufe , ne fréquentant point ſes voiſins , faiſant du jour la nuit , & de la nuit le jour , & ſacrifiant tous ceux qui pénètrent dans les lieux qu'elle habite. Je n'oſerai garantir ſon exiſtence. J'ai vu cependant au fort Dauphin une fille âgée de trente ans , qu'on aſſuroit être de cette nation , du moins on l'avoit amenée pour telle à M. de Modave ; elle étoit aſſez blanche , & n'avoit pas plus de trois pieds &

demi, mais c'étoit fans doute un phénomène particulier, car si ces êtres existoient, nous en aurions vu quelques-uns dans nos comptoirs.

L'habillement des Madégasses est une simple pagne (a), longue de trois aunes, qu'ils mettent sur leurs épaules, & dont les deux bouts tombent par-devant : les chefs en portent en soie ou en coton, garnies à leur extrémité de franges & de verroterie, ou de grains d'étain; ils se couvrent la tête avec une calotte faite de joncs. Les femmes se ceignent les reins d'une toile bleue de trois ou quatre brasses, ce qui fait l'effet d'un jupon ; par-dessous elles portent toujours une toile blanche plus ou moins grande par propreté : elles ont aussi une espèce de corset ou demi chemise de toile bleue, qui ne descend qu'à la moitié du sein, & qui est orné

(a) Étoffe faite avec les feuilles du Raphia ou Mouphia, espèce de Palmier, qui m'a paru être le même que le Sagou des Moluques ; on connoît en Europe ces étoffes sous le nom d'*étoffes d'écorce d'arbre*, quelques-unes surpassent par leur finesse nos plus beaux camelots.

par-devant

par-devant de plusieurs plaques d'or ou d'argent qui servent d'agraffes. Elles portent des pendans d'oreilles, & ont aux bras des anneaux d'argent & de verroterie, & au col des chaînes d'or ou d'argent, travaillées dans le pays.

Leur nourriture à Foule-pointe est le riz, qu'ils mangent avec du poisson, ou avec une poule dépecée, cuite dans l'eau; ils mettent dans le bouillon quelques feuilles de Ravenfara (*a*), & un peu d'eau de mer, car ils ne connoissent pas le sel; dans l'intérieur de l'île, ils se servent à la place d'eau de mer de la feuille d'un arbre que nous connoissons sous le nom d'*arbre de sel*. Des feuilles de bananier leur servent de nappes & de plats; on met dessus d'un côté le riz, & de l'autre la viande: pour manger le riz, ils se servent aussi d'un morceau de feuille de bananier, replié en forme de petit cornet, & versent dessus un peu de bouillon.

(*a*) Voyez sa description, à l'article des Plantes, *Liv. V.*

Ils ne boivent après leur repas que de l'eau qui a bouilli dans le vase où on a fait cuire le riz, & au fond duquel il s'est formé une croûte fort épaisse; cette précaution est très-utile dans ce pays où les eaux en général sont très-mauvaises & presque toutes saumâtres.

Leurs maisons sont composées d'un seul appartement dans lequel couche toute la famille, & dont la charpente est construite avec de gros piquets enfoncés en terre: les parois sont faites avec des côtes de la feuille de Ravénala jointes ensemble & liées contre des lattes de bambou; en dedans elles sont tapissées de nattes. Le toit est couvert de feuilles de Ravénala, dont les côtes sont rapprochées les unes à côté des autres, ce qui forme une couverture très-solide: le plancher est ordinairement élevé d'un ou de deux pieds; il est fait de fortes claies de bambou, recouvertes de nattes, excepté dans un des coins de l'appartement où est le foyer pour faire la cuisine. Ils y entre-

tiennent continuellement du feu , même pendant la nuit , pour leur santé.

Les demeures des chefs ne sont pas mieux ornées ; la seule chose qui les distingue est une palissade qui les entoure avec un mur plus élevé que le bâtiment , & placé devant la maison auquel sont suspendues les cornes de tous les bœufs qu'on a sacrifiés dans les fêtes publiques.

Leurs meubles consistent en quelques vases de terre pour la cuisine , en bambous ou calebasses pour aller puiser de l'eau , & en petits paniers de nattes pour ferrer leurs pagnes.

Leurs armes , avant qu'ils connussent les Européens , étoient la *sagaye* , espèce de javelot long de cinq à six pieds , ferré par les deux bouts , qu'ils lancent très-adroitement ; mais depuis que nous traitons avec eux , ils se servent de fusils , de pistolets & de sabres.

Les arts n'ont pas fait de grands progrès dans cette contrée ; les femmes du sud sont

des pagens avec du coton & de la soie, & celles du nord avec les feuilles du raphia. Leurs métiers sont simples & composés seulement de quatre morceaux de bois mis en terre. On y trouve des Orfèvres & des Forgerons qui font des chaînes & autres ouvrages auxquels ils ne donnent point le poli. Les soufflets dont ils se servent pour leurs forges, sont composés de deux troncs d'arbres creux, & liés ensemble; dans le bas il y a deux tuyaux de fer, & dans l'intérieur de chaque tronc, un piston garni de raphia qui tient lieu d'étoupe: l'apprentif qui fait jouer cette machine, enfonce alternativement l'un des pistons, tandis qu'il leve l'autre. Ils ont fait toutes les pièces qui composent un fusil, mais il ne leur a pas été possible d'en percer le canon.

L'agriculture n'est pas plus avancée que les arts. On n'y voit point de jardins ni d'arbres fruitiers. Les habitans du nord ne cultivent que le riz dont ils se nourrissent; & comme cette plante ne réussit point dans

les terres méridionales, ceux du sud y suppléent par le petit Mil. Ils ne labourent point; après avoir brulé les herbes des marécages, ils y sèment leur riz au commencement des pluies. Dans plusieurs endroits ils ne se donnent même pas la peine de sèmer; ils laissent sur leur tige des épis dont le grain tombe & se reproduit.

Les Médecins y jouissent d'une grande considération; toute leur science consiste à connoître quelques plantes aromatiques astringentes & purgatives, dont ordinairement ils font un mélange pour les boissons ou pour les bains; mais on ne les appelle que dans les maladies graves, & après avoir épuisé les remèdes généraux & connus de tout le monde. Ces remèdes se réduisent à broyer une espèce de pois monstrueux avec un peu de chaux pour en faire un emplâtre, qu'on applique ensuite sur la partie la plus souffrante. Si la maladie devient sérieuse, ils mettent une branche d'arbre quelconque garnie de ses feuilles au-dessus de leur porte,

& la ferment avec une ficelle qui forme un triangle , au moyen d'un bâton planté en terre : par ce signe , les amis sont avertis qu'ils ne peuvent point entrer comme à l'ordinaire , & que la porte n'est ouverte qu'au Médecin & aux autres personnes dont le service est utile au malade.

Le Médecin lui fait des cataplasmes & le met au régime ; quelquefois il a recours à la saignée, mais ce n'est jamais qu'à la dernière extrémité. S'il est obligé d'en venir à cette opération , il la fait à toutes les parties du corps, & particulièrement à celle qu'il croit être le siège de la douleur. Il y applique d'abord une corne de bœuf par son côté le plus large ; un petit trou qu'on a eu soin de pratiquer à l'autre extrémité, lui sert à pomper avec la bouche pour attirer le sang sur cette partie : ensuite il prend un mauvais couteau , dont la pointe est recourbée, fait plusieurs scarifications, & remet une seconde fois la corne. Si la maladie augmente, on fait des sacrifices , & l'on immole des

bœufs, qui sont distribués aux voisins, après toutefois qu'on a prélevé la portion du Dieu bienfaisant, & de l'Être malfaisant : les cornes sont exposées sur une perche devant la porte de la maison. Si le malade meurt, & qu'il soit riche, on recommence les sacrifices, & l'on ne discontinue pas d'en faire jusqu'à ce qu'on ait enterré le cadavre, ce qui forme un intervalle de plusieurs jours. Pendant la nuit, on tire des coups de fusil devant la maison, pour écarter les mauvais génies ; ensuite on place le défunt dans une bière de bois avec ses plus beaux habits, & on l'ensevelit hors du village : on construit sur le lieu de sa sépulture une cahute, devant laquelle on place sur une perche toutes les cornes des bœufs sacrifiés à sa mort. S'il tient à quelques familles de considération qui vivent éloignées de l'endroit, comme en général toutes les grandes familles ont des tombeaux qui leur sont affectés, après les sacrifices, on le transporte chez ses parens en grande pompe, & les mêmes cérémonies

s'y renouvellent pendant plusieurs jours , jusqu'à ce qu'on le dépose dans le tombeau de ses ancêtres.

Les Madégasses n'ont à proprement parler aucune religion. Ils reconnoissent cependant deux principes , l'un bon , & l'autre mauvais , ils nomment le premier *Janhar* ; ce qui signifie *grand* , *Dieu tout-puissant* : ils ne lui élèvent point de temples , ne le représentent jamais sous des formes sensibles , & ne lui adressent point de prières , parce qu'il est bon , mais ils lui font des sacrifices.

Le second s'appelle *Angat* ; ils réservent toujours pour ce dernier une portion des victimes qu'ils immolent à l'autre.

Ils pensent qu'après la mort les hommes deviennent des mauvais esprits , qui quelquefois leur apparoissent & leur parlent dans leurs songes : le dogme de la métempsychose ne leur est pas connu ; cependant selon le caractère de la personne , ils croient que certaines ames passent dans le corps d'un animal ou d'une plante , & parce qu'ils

virent des serpens sur le tombeau d'un chef cruel & sanguinaire qui , pour découvrir les mystères de la génération , avoit fait ouvrir le ventre à plusieurs femmes enceintes , ils crurent que son ame avoit passé dans le corps de ces reptiles. A la baye d'Antongil , on révère un Badamier qu'on dit être sorti des cendres d'un chef bienfaisant.

Quelques-uns sans avoir la moindre idée de Mahomet , se disent Musulmans , parce qu'ils trafiquent avec des Arabes qui viennent leur enlever l'argent que les Français leur apportent toutes les années , en y allant acheter des esclaves , des bœufs , & deux ou trois millions de riz. Ceux - là joignent au Mahométisme les superstitions les plus extravagantes ; on les circoncit dès leur enfance ; cette cérémonie ne se fait que tous les trois ans : elle amène un grand jour de fête , dans lequel on assemble les enfans de tous les environs pour les mutiler. Le chef fait tuer plusieurs bœufs , & fournir *le tok (a)* : tant

(a) Boisson faite avec des cannes à sucre , & dans laquelle

que les provisions durent, la fête est brillante, mais dès qu'il n'y a plus à boire, chacun retourne dans son village.

Semblables à presque tous les peuples sauvages, les habitans de Madagascar regardent les éclipses comme des présages de quelque grand malheur; mais ils sont rassurés par l'idée qu'il ne doit tomber que sur les personnes d'une condition relevée.

A la naissance des enfans, ils tirent les augures; & s'ils ne sont pas favorables, ils les exposent dans les bois à la merci des bêtes féroces.

On croiroit ces peuples adoreurs de la mer, par la cérémonie qu'ils font, lorsqu'ils entreprennent quelque voyage le long de la côte; c'est une espèce de bénédiction qu'ils donnent à leur bateau: le pilote prend de l'eau de mer dans un morceau de feuille de

Il est du Bela-aye, dont les propriétés sont les mêmes que celles du Simarouba; ils font encore une espèce d'eau-de-vie de riz très-forte & aussi claire que l'eau de roche.

Ravénala, puis il adresse des prières à l'élément qui va le porter ; il le conjure de ne point faire de mal à son navire, de le garantir au contraire de tous les écueils, & de le ramener promptement au port chargé de beaucoup d'esclaves : ensuite il se met dans l'eau, fait le tour de sa pirogue & l'asperge tout au tour ; après cette opération, il revient sur le bord & fait un trou dans la terre, pour y déposer le morceau de feuille de Ravénala. Les autres Noirs qui doivent faire le voyage dans le même bateau, s'asseyaient tous autour, adressent des prières à la mer, mettent leur bateau à flot & s'embarquent.

On trouve à Madagascar des espèces de convulsionnaires qui passent pour forciers ; ils entrent en fureur, & paroissent mourir dans le même instant : après plusieurs heures passées dans cet état, ils semblent sortir d'un long somme, & débitent toutes les rêveries qui leur viennent à l'idée.

Les Madégaisses ont des femmes autant

qu'ils en veulent; ils les répudient quand il leur plaît, & se tiennent fort honorés, lorsqu'un Européen en jouit : elles font le travail du ménage, mais l'occupation ne les empêche pas d'être coquettes au point de passer des journées entières à se parer pour plaire à leurs amans.

Ce n'est pas par les démonstrations d'une gaieté bruyante, ni par des embrassades [ils en ignorent l'usage] que les Madégasses expriment le plaisir de revoir des parens ou des amis dont une longue absence les avoit séparés. Ils se contentent de se passer les mains l'une sur l'autre sans se les presser.

Les Madégasses ont différentes épreuves par lesquelles ils s'imaginent reconnoître la vérité. Les principales sont celles de l'eau, du Tanguin & du feu. La première consiste à jurer par le Cayman : ceux qui s'y soumettent sont obligés de traverser une rivière où ces reptiles se trouvent en grande quantité, & de rester un certain tems dans le milieu; si les Caymans ne les attaquent

point, on les tient pour innocens. Les habitans du sud ont une autre épreuve par l'eau : dans cette dernière, on attend que la mer soit extrêmement courroucée ; alors on expose le coupable sur une roche placée en dehors du fort Dauphin, & s'il est respecté par les vagues, son innocence est reconnue. Celle du feu se pratique en passant un fer rouge sur la langue ; & comme il est impossible qu'elle ne soit pas brûlée, ceux qui la subissent sont toujours regardés comme coupables.

Le Tanguin est un des poisons les plus terribles du règne-végétal ; dans les cas douteux où les preuves manquent, on en fait avaler aux criminels ; mais il n'y a guères que ceux qui possèdent des esclaves & des troupeaux qui passent par cette épreuve. Lorsqu'un chef perd quelqu'un de ses parens, s'il connoît un particulier riche, il forme un *cabar*, c'est-à-dire, une assemblée ou conseil des principaux du village & des chefs des environs ; il accuse en leur présence celui

dont il veut usurper le bien d'avoir empoisonné son parent , & demande qu'il prenne le Tanguin : si l'on décide qu'il le prendra , le chef va l'annoncer lui-même à l'accusé. Celui-ci n'ayant point commis le crime , est très-persuadé que le poison ne l'incommodera pas ; il désigne le jour auquel il doit le prendre , fait venir ses parens des terres , & se prépare à cette épreuve , en ne mangeant rien de tout ce qui a eu vie. Au jour indiqué , on lui verse une bonne dose de Tanguin , qui le met ordinairement au tombeau : s'il meurt , il est reconnu coupable , & ses parens deviennent esclaves du chef à qui les richesses appartiennent de droit. Cependant comme le chef n'a guères en vue que de s'emparer de ses esclaves & des troupeaux , il laisse la liberté aux parens. C'est ainsi que dans un pays soumis à des loix aussi barbares , chacun est forcé de cacher ce qu'il possède , s'il veut échapper à l'oppression des chefs : ceux-ci ne risquent point d'être esclaves , car dès qu'ils sont pris à la guerre , ils sont aussi-tôt sagayés.

L'île de Madagascar est divisée en petites souverainetés ; chaque village a son chef, qui vit comme indépendant : la royauté y est héréditaire.

Le *Dian* ou chef ne peut rien entreprendre sans assembler le Conseil ; les Étrangers, & même les ennemis, peuvent y assister ; chacun y donne ses conclusions & parle à son tour suivant son rang : jamais on n'entend deux voix ensemble.

Si ce pays étoit habité par les Européens, il seroit peut-être le plus beau, le plus puissant & le plus riche de la Nature ; on y trouve des montagnes de quartz & de crystal de roche, des mines d'or, d'argent & de cuivre, des pierres précieuses, de l'ambre, & beaucoup de quadrupèdes, d'oiseaux, d'insectes & de reptiles qui nous sont très-peu connus, de même que les productions végétales dont l'humanité pourroit tirer de grands secours.

Je vais donner une idée des différentes provinces méridionales que nous connois-

sons, & sur lesquelles M. Bouchet (a) a fait quelques observations utiles, ainsi que sur les maladies épidémiques de ce pays.

Ces Provinces s'appellent *Matalan*, *Manatingue*, *Anossie*, *Androué*, *Aniecouda* ou *Empate*, *Mariafale*, *Fiérien*, *Machicores*, *Salame*, *Elaquelaque*, la *vallée d'Amboullé*, *Mandréré*, *Ecouda-inverse* & *Manatan* ou *Raqui-Mouchy*.

La province de *Matalan* est sans contredit une des meilleures de Madagascar; elle est située sur une agréable colline, dont la croupe offre une pente douce qui se prolonge jusqu'au bord de la mer: plusieurs rivières y coulent sans effort, & contribuent à la fertilité du terrain. On y trouve des bois de haute futaie, de même qu'une grande quantité de cocotiers, d'aréquier, & d'autres palmiers; le manioc, les patates, les

(a) M. Bouchet passa dans cette île en 1768, en qualité de Chirurgien-Major, lorsque M. de Modave y fut envoyé pour faire l'établissement du Fort-Dauphin.

cambards

campards. y viennent d'une grosseur prodigieuse , & les cannes à sucre y sont beaucoup plus belles que dans nos îles. Les habitans cultivent le riz en terre sèche. Il seroit à souhaiter qu'il y eût une rade le long de cette côte , où l'on pût mettre les vaisseaux à l'abri , car c'est la partie de Madagascar la plus propre à l'établissement d'une colonie ; sa situation & le peu de marécages qu'on y trouve , annonce qu'elle est moins mal-saine que toutes celles que nous avons habitées.

Cette Province est gouvernée par vingt chefs de village dont un seul a la prépondérance dans les grandes affaires ; on les appelle *Zafé-Raminie* ; ils descendent tous d'une famille Arabe , qui vint s'établir dans cette contrée , & dont le chef s'appelloit *Raminie* : il eût plusieurs enfans ; deux se retirèrent dans la province d'Anossie , s'en rendirent les maîtres , & leurs descendans la gouvernent encore aujourd'hui. Les autres héritèrent de l'autorité de leur père , & de-

puis environ trois cens ans elle réside dans les mains de leurs successeurs.

Matalan nourrit environ six mille habitans, & quatre mille bêtes à cornes. Les moutons & les cabrits y font fort rares, mais la volaille est très-abondante; on y trouve une grande quantité de gibier, & différentes espèces de pigeons & de perroquets.

La province de *Manatingue* est arrosée par la rivière *Ménanpanie*, qui se divise en plusieurs branches. Les îlots qu'elle embrasse, fréquemment submergés par ses eaux, forment ensuite des marécages qui rendent cette Province mal-saine. Ses productions moins abondantes que celle de Matalan, sont cependant les mêmes. Elle nourrit environ deux mille bêtes à cornes, & trois mille habitans gouvernés par huit chefs appelés *Zaphé-Raniou*. Ces derniers, naturels du pays, sont presque toujours en guerre avec les *Zaphé-Raminies*, qu'ils regardent comme

des usurpateurs étrangers ; leur caractère porté à la trahison les fait craindre de leurs voisins.

La mer brise tellement le long des côtes de Manatingue & de Matalan , que les pirogues du pays même ne peuvent mettre à terre que dans le beau tems.

La province d'*Anoffie* , dans laquelle est bâtie le fort Dauphin , est bornée à l'est par la mer , & à l'ouest par une chaîne de montagnes. Le bord de la mer n'offre qu'un sable aride & léger , incapable de se prêter à la culture ; il ne produit que de petits arbrisseaux & un maigre pâturage. L'intérieur est infecté par les eaux stagnantes des marais : on y trouve plusieurs rivières très-poisonneuses , qui ne se débouchent qu'une fois ou deux l'année dans les grandes inondations , pour se rendre à la mer. Les gorges des montagnes sont couvertes de beaux arbres propres à la construction ; mais le pays en général est si sec , que si les habitans n'avoient pas la précaution de planter le riz

dans les étangs, ils manqueroient souvent de vivres.

Cette Province renferme environ quinze mille bêtes à cornes, & c'est le pays où les cabrits & les moutons réussissent le mieux. Les oranges, les bananes, les ananas & les grenades, sont les fruits qui s'y trouvent le plus communément; on y voit aussi quelques plants de vigne qui, sans être cultivés, donnent un très-bon raisin. Le nombre des habitans se monte à dix mille; ils sont gouvernés par deux chefs qui portent le même nom que ceux de Matalan, parce qu'ils descendent des deux fils de Raminie. Ils partagent également le pouvoir suprême, & tous ont droit de vie & de mort sur leurs sujets.

On trouve plusieurs baies dans cette Province; nos vaisseaux mouillent ordinairement dans celle du fort Dauphin, mais elle n'est pas la meilleure: celle de Sainte-Luce est beaucoup plus sûre; les bateaux abordent plus facilement à terre, & les vaisseaux sont

à l'abri des vents généraux dans celle des Galions.

On voit encore dans l'étang de *Fauzer* les ruines d'un fort que les Portugais y bâtirent en 1506, lorsqu'ils abordèrent à Madagascar. On voit aussi des excavations considérables sur une montagne dont ils exploitèrent les mines; les habitans assurent qu'ils en tirèrent beaucoup d'or.

La province d'*Androué* est arrosée par la rivière *Mandar*, qui ne dégorge dans la mer que deux ou trois fois l'année; elle roule des eaux faumâtres jusqu'à plus de vingt lieues dans les terres : le pays est extrêmement plat, & presque au niveau de la mer, ce qui rend toutes ses eaux infectes; sans un fort cordon de sable, il seroit inondé dans les orages & les grandes marées. Son terrain est aride & peu propre à la culture du riz; les habitans cultivent du petit mil, du maïs, des patates, du coton & du *palma christi*, dont ils font de l'huile qu'ils échangent pour du riz avec leurs voisins : ils sont plus sauvages

que ces derniers, & ceux-ci pour les empêcher de commercer avec nous, leur persuadent que nous n'achetons des esclaves que pour les dévorer.

Cette Province contient trois mille habitans, gouvernés par huit chefs; elle nourrit deux mille bêtes à cornes & des troupeaux considérables de moutons & de cabrits.

Les vaisseaux ne peuvent mouiller qu'en pleine côte, où la mer est assez tranquille; les bateaux abordent facilement à terre.

La province d'*Antécouda* ou d'*Empate*, contient six mille habitans, commandés par onze chefs; ils sont déserteurs des Provinces adjacentes, & par conséquent toujours en guerre avec leurs voisins.

Son sol est composé d'une terre rougeâtre qui n'est propre qu'à la culture du petit mil, des patates & du maïs. On n'y trouve que de très-mauvaises eaux; les habitans sont réduits à boire celle de pluie, qu'ils ramassent dans les tems d'orage.

On y voit peu de bêtes à cornes, parce

qu'elles n'y trouvent pas de quoi paître , mais les moutons & les cabrits y réussissent très-bien.

Les vaisseaux mouillent en pleine côte ; cependant ils pourroient se mettre à l'abri du cap Sainte-Marie, auprès duquel on voit sur toutes les cartes une baye qu'on nomme *Baye S. Jean* ; elle n'est probablement qu'un lac entouré d'un cordon fort étroit du côté de la mer, & qui se ferme lorsque les vents soufflent de la partie du sud. Les habitans assurent y avoir vu entrer un vaisseau qui n'en a jamais pu sortir.

La province de *Mariafale* est très-étendue ; son terrain n'est pas moins aride que celui des précédentes. On n'y cultive que du mil, du maïs, des ambrevades & des melons d'eau ; cependant on en trouve quelques parties assez bien boisées : elle est arrosée par une très-grande rivière qui se dégorge à la mer, & forme une anse où les vaisseaux peuvent mouiller, à moins que

les vents de sud & de sud-est ne battent en côte.

Elle nourrit dix mille habitans gouvernés par dix chefs barbares & cruels : lorsque *la Syrène* se perdit , l'un d'entre eux nommé *Dian-Bafon* , arrêta tous les malheureux qui se sauvèrent du naufrage , & ne les renvoya qu'après les avoir inhumainement dépouillés : mais quelques jours après il fut massacré par les autres , qui vouloient être de moitié dans ce brigandage.

Les bœufs , les moutons , les cabrits & les esclaves abondent dans cette contrée ; c'est de-là que les habitans du fort Dauphin tirent la plus grande partie de ceux qu'ils nous vendent.

La province de *Fiéren* où la baie de *S. Augustin* est située , n'offre qu'un terrain aride , peu boisé , surmonté de grosses roches ferrugineuses , & couvert de *fatagues* (a).

(a) Espèce de liséron qui , rampant sur la terre , couvre les bords de la mer & les endroits sablonneux.

Elle contient environ huit mille habitans, gouvernés par sept chefs. Les Anglais fréquentent la baye de S. Auguffin plus qu'aucune autre Nation. Ils y portent quelques marchandifes qu'ils échangent pour des esclaves. Les moutons & les cabrits y font à très-bon compte: le pays est arrosé par une très-grande rivière, & nourrit à-peu-près six mille bêtes à cornes.

La province des *Machicores* se trouve dans l'intérieur de l'île; elle est remplie de petites montagnes couvertes de cailloux, & contient environ dix mille habitans; gouvernés par onze chefs. Ils ne recueillent que le riz, qu'ils plantent dans les marécages à la suite des pluies. Les femmes élèvent des vers à soie qui leur fournissent de quoi faire des pagnes, qu'elles vendent fort chères, & qui font très-estimées.

Cette Province nourrit à-peu-près mille bêtes à cornes; on y trouve des carrières de différens marbres blancs, noirs & gris, de même qu'une espèce de tuf qu'on coupe en

fortant de terre aussi facilement que le savon, & qui durcit à l'air.

Les habitans riches ont des Sérails gardés par des eunuques comme dans plusieurs autres Provinces : il est à présumer que cet usage qui est en horreur dans toute la partie du nord, leur est venu des Arabes, ainsi que la circoncision qu'on trouve généralement répandue dans l'île.

La province de *Salame* est renfermée dans de hautes montagnes, d'où s'échappent plusieurs ruisseaux qui vont fertiliser les vallées, & sur lesquelles on trouve quantité de plants de vignes : elle contient environ deux mille habitans, commandés par cinq chefs. On y trouve encore les ruines d'une maison de pierre de trente pieds de long sur vingt de large, que les gens du pays disent avoir été bâtie par des Européens qui vinrent s'établir chez eux.

La petite province *Délaquelaque* est située entre celles d'Anossie & d'Androué ; son terrain peu propre à la culture & couvert de

roches ferrugineuses, ne laisse pas que d'être excellent pour le pâturage. Elle contient environ deux mille habitans gouvernés par quatre chefs.

La vallée d'*Amboulle* est une des plus belles Provinces de Madagascar ; arrosée par une très-grande rivière, elle s'étend d'un côté jusqu'à Manatingue, & de l'autre elle est bornée par une chaîne de montagnes qui n'offre que trois passages. Les gorges sont couvertes de bois propres à la construction, & fertilisées par de petits ruisseaux ; cette vallée peut contenir quinze mille habitans gouvernés par douze chefs : les bêtes à cornes y deviennent plus grosses, & réussissent mieux que dans les autres Provinces.

Cet endroit dont le terrain peut se labourer, seroit propre à l'établissement d'une colonie ; elle pourroit subsister d'elle-même & devenir considérable, en y joignant la province de Manatingue. Les Français l'ont autrefois habitée, & l'on voit encore un mur considérable de trois pieds de large, qui for-

moit l'enceinte de leur établissement , de même que le puits qu'ils y creusèrent. Quand les habitans eurent massacré tous les Européens , qui faisoient leur résidence au fort Dauphin , les Français de la vallée d'Ambouille périrent de misère , & furent tués par les Madégasses ; ils n'en épargnèrent que deux , l'un parce qu'il avoit épousé la fille d'un des chefs , & l'autre , parce qu'il commandoit dans un village.

On y trouve deux sources d'eaux minérales chaudes : elles ont le même degré de chaleur , le même goût & les mêmes propriétés , ce qui prouve qu'elles ont le même foyer , quoique éloignées de quatre lieues l'une de l'autre.

Les Naturels du pays leur attribuent de grandes propriétés , particulièrement pour toute sorte de douleur ; on y voit encore une petite rivière qui charie de la poudre d'or , près de laquelle se trouvent les ruines d'une petite redoute , qui fût , dit-on , bâtie par les Européens.

Le petit pays de *Mandrèrè* forme une province qui contient deux mille habitans, gouvernés par quatre chefs. Il est situé sur un empatement de montagnes très-élevé; pendant quatre mois de l'année, il y fait assez de froid pour que l'eau soit gelée à deux pouces d'épaisseur. La terre est très-bonne, & l'on y cultive de très-bon riz; on y voit les restes d'une ancienne habitation que les Français y bâtirent en 1662.

La province d'*Ecouda-Enverse* est bonne & fertile, mais on la fréquente peu, parce que les habitans au nombre de trois mille, gouvernés par six chefs, sont toujours en guerre avec ceux des *Matatan* ou de *Manatingue*.

Le pays de *Manatan* ou *Racquimouchi*, forme une petite province située à la source de la rivière de *Matatan*; le sol est si aride, qu'il n'y vient que des cambards & des bananiers: il renferme deux mille habitans, gouvernés par six chefs qui descendent d'un petit homme de trois pieds, & quoiqu'ils soient

d'une taille ordinaire, ils ont conservé le nom de *Zaphé-raquimouché*, qui veut dire Nain. C'est apparemment ce qui fait croire que l'île renferme une race Naine.

On trouve dans cette Province quantité de bœufs sauvages d'une espèce particulière; ils sont très-petits, & n'ont pas de loupe comme les autres.

Après avoir donné une légère idée du sol, des productions, de la population de Madagascar & des moyens d'y commercer, je parlerai de la salubrité ou de l'intempérance de l'air & des maladies qui en résultent.

OBSERVATIONS

Sur les Fièvres épidémiques de l'Isle de Madagascar.

CE sont les mêmes causes qui produisent les fièvres épidémiques dans toute cette grande île; leur degré de malignité ne varie que relativement au plus ou moins d'action

de ces causes réunies. La première vient sans doute de cette multitude de marais dont les eaux croupissantes infectées par la grande quantité d'herbes & de paille de riz qui se pourrit annuellement, ne cessent de fournir des exhalaisons putrides ; en second lieu, les différens degrés de chaleur & les vents généraux qui circulent avec plus ou moins de facilité, peuvent étendre ou resserrer ce levain morbifique.

Instruits par une longue expérience, ces Insulaires ont appris que les endroits bas & marécageux étoient mal sains, qu'il falloit habiter les lieux élevés, & ne cultiver les marais qu'avec précaution. Aussi voit-on dans toute l'île qu'ils bâtissent leurs villages sur des montagnes, & que tous les chefs, & même les simples particuliers ne travaillent presque jamais à la culture du riz, surtout aux plantations, abandonnant entièrement ce soin dangereux à leurs esclaves. Les trois quarts pour obvier à cet inconvénient, ne cultivent que du mil, & ne vivent

que de racines ou de graines des bois qu'ils recueillent sans se donner beaucoup de peine.

Peut-être la chaleur excessive du climat est-elle la première cause de cette paresse infouciante; mais la seconde fondée sur l'expérience, a dû nécessairement s'y joindre.

Les cruelles maladies de cette contrée n'attaquent pas seulement les hommes; presque tout le règne animal en est la victime. On observe une grande différence dans ces espèces de fièvres, quoiqu'elles soient produites par une première cause commune, car il est certain que Madagascar étant situé sous la zone torride, son climat brûlant doit augmenter l'action de ce levain fébril, & par conséquent occasionner & produire une fièvre plus forte & plus maligne. Les marais de cette île causent des fièvres dans toutes les saisons, sur-tout à ceux qui ne sont pas faits au climat; mais le tems le plus dangereux, soit pour les habitans, soit pour les étrangers, est depuis le premier Novembre jusqu'à

jusqu'à la fin d'Avril : il est sûr que pendant ces six mois où la chaleur est à son dernier période, ce levain morbifique s'insinue dans le corps des animaux, exerce son action dissolvante, âcre, putréfanguine, & change par sa nature une partie des liqueurs circulantes, en une grande quantité de bile.

Ces humeurs acquièrent à leur tour une nouvelle acrimonie, & donnent naissance à la fièvre ou à la dyssenterie, ou enfin à la péripommonie bilieuse, & quelquefois à ces trois maladies en même-tems. Les Naturels du pays dont la poitrine est plus délicate que celle des Européens, sont quelquefois attaqués d'une fièvre violente, d'une forte dyssenterie, & d'un embarras aux poumons, qui le plus souvent finissent par abcéder : cette dernière maladie est principalement occasionnée par le mauvais régime que les Noirs observent lorsqu'ils ont la fièvre, & par les drogues que les Médecins leur font prendre.

Le commerce avec les femmes contribue

Tomé II.

Z

beaucoup à donner les fièvres ; il est très-dangereux , parce qu'elles sont toutes gâtées : d'ailleurs elles énervent par leur lubricité. Plusieurs personnes sont mortes au deuxième accès de fièvre , après avoir passé quelques nuits avec ces femmes.

L'usage des viandes grasses n'y est pas moins funeste , parce que les alimens donnent naissance à une grande quantité d'humeurs bilieuses qui se dépravent plus promptement ou plus lentement , suivant la quantité de liqueurs circulantes.

Cette maladie s'annonce souvent par un violent accès de fièvre , d'autrefois par un grand abattement des bras & des jambes ; la bouche est mauvaise ; on a peu d'appétit , un sommeil inquiet & toujours un mal de tête excessif. Il survient ensuite un frisson suivi d'une chaleur âcre & sèche ; le pouls vite & petit pendant le frisson , s'élève dans la chaleur , qui souvent est très-forte ; alors le mal de tête augmente , le malade souffre & fait des efforts suivis d'un vomissement de

bile âcre, jaune & verdâtre : cette chaleur dure plusieurs heures, souvent toute la nuit, & diminue un peu le matin ; le pouls toujours fièvreux, l'est alors un peu moins ; la langue est chargée d'un sédiment d'un jaune brun, les dents se salissent, l'haleine a une mauvaise odeur ; la peau pour l'ordinaire est sèche, brûlante, & prend souvent une couleur de jaunisse ; il y a quelquefois un peu de transpiration, mais elle n'est point salutaire au malade, cette fièvre redouble toujours, & communément à des heures irrégulières.

Il arrive quelquefois qu'elle se déclare par une forte colique, suivi d'un flux de ventre qui continue plusieurs jours sans autres symptômes. De petits accès de fièvre surviennent ensuite, & vont toujours en augmentant ; quelquefois ils interrompent cette évacuation bilieuse, d'autrefois le flux augmente en même-tems que la fièvre, alors la déjection acquiert de jour en jour de l'acrimonie : cette humeur vicieuse, âcre & irritante, enflamme & ulcère l'intérieur des

intestins, & produit le vrai flux dyffentérique. Cette espèce de dyffenterie est d'autant plus dangereuse, qu'elle est produite & retenue par cette humeur morbifique qui circule dans la masse des liqueurs, & qui va se mêler avec les fucs qui passent par les couloirs de l'estomac & des intestins. De semblables flux de ventre sont presque toujours mortels, pour peu que la maladie soit négligée ou mal traitée dans le principe.

De quelque manière que la fièvre se déclare, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même ou mal traitée, elle augmente de jour en jour, les redoublemens deviennent plus longs, plus fréquens & irréguliers, quelquefois le ventre se tend. Quelques-uns éprouvent des engorgemens aux parotides & aux maxillaires, qui ne viennent presque jamais à suppuration; il s'ensuit un assoupissement & des rêves, le malade ne sent plus ses besoins, les matières abondantes qui sortent de son corps, ont une odeur très-fétide, elles sont de couleur de safran, & le

plus souvent fanguinolentes : on observe aussi quelquefois de petits mouvemens convulsifs, sur-tout au visage ; alors le pouls devient de jour en jour petit, irrégulier, intermittent, la poitrine se remplit, & le malade expire.

Cette maladie n'a point de terme fixe pour le tems de la mort ou de la guérison. Dans la partie du nord, de même qu'à la côte de l'est, elle va très-souvent du quatrième au huitième jour ; dans le sud, les progrès sont moins rapides, & le plus souvent le malade ne meurt qu'après deux ou trois mois de souffrance.

M. Bouchet a remis au Gouvernement un précis de la manière qu'il a toujours employée avec succès dans le traitement de ces fièvres si funestes aux Européens ; je ne le rapporterai point, parce qu'il m'éloigneroit trop de mon sujet.

Je terminerai ce Chapitre en observant qu'il seroit très-avantageux pour le commerce de France que ce pays fut plus connu,

plus fréquenté, parce que produisant le sucre & presque toutes les denrées qui se cultivent dans les Indes occidentales, & étant peuplé d'habitans encore sauvages, il paroît propre à former des colonies d'un nouveau genre qui, si elles étoient établies avec prudence, & sous des loix combinées sagement, pourroient procurer des avantages très-grands, & n'avoir pas les inconvéniens des colonies fondées jusqu'à présent.





CHAPITRE IV.

DES ILES DE FRANCE ET DE
BOURBON.*De l'Île de France.*

L'ÎLE de France fut autrefois habitée par les Hollandais : ils voulurent même y fonder une colonie ; mais les produits ne couvrant point les dépenses , ils se virent forcés de l'abandonner. M. de la Bourdonnais, Gouverneur pour la Compagnie , à l'île de Bourbon, crut devoir prendre possession d'un pays qui par sa proximité se trouvoit à la convenance de son Gouvernement. Il envoya des habitans pour le peupler , & dans la suite on en fit le chef-lieu ; mais quelques peines qu'on se soit données , le sol toujours ingrat , ne fournit point à la subsistance

du Colon, il faut que sa nourriture annuelle lui vienne des Nations étrangères : le port où l'on peut faire un entrepôt pour l'Inde, est le seul avantage qu'on puisse retirer de cet établissement ; cependant on n'y voit point de mendiants, parce qu'on n'y connoît que deux États, le Maître & l'Esclave. Ses habitans commencent à s'attacher à la culture. On y trouve des cafeteries & des sucreries considérables, de même qu'un indigo supérieur à celui de l'Amérique ; mais sa plante trop sèche dans cette île, en fera bientôt négliger la culture, parce qu'elle ne rend point les frais qu'elle exige : on n'a pas manqué d'en rapporter différentes espèces de Madagascar, de la côte de Coromandel, d'Agra, du Bengale, de la Chine & de l'Amérique, pour les y naturaliser ; le succès n'en a pas été complet, il paroît qu'elles ont toutes dégénéré, & que l'espèce Américaine n'étoit pas la bonne, puisque dans tous les essais elle n'a rendu que la moitié de ce qu'on en retire dans

le nouveau continent. *M. de Cossigni*, l'un des plus zélés cultivateurs de cette contrée, a fait des découvertes très-intéressantes sur cette matière : elles sont consignées dans son traité de l'Indigoterie, que le Gouvernement a fait imprimer à l'île de France.

Les Épiceries donnent des espérances mieux fondées, *MM. de Trémigon & de Coëtivi*, les y portèrent en 1769 & 1771. Ces deux expéditions furent faites par *M. Poivre*, Intendant des îles de France & de Bourbon, qui ne cherchant qu'à enrichir ces deux colonies, n'épargna rien pour leur procurer cette nouvelle branche de commerce.

On a prétendu jusqu'à ce jour que les épiceries venues à l'île de France perdroient de leur qualité ; mais ceux qui ont avancé ces faits, sont reconnus pour des personnes jalouses de la gloire que *M. Poivre* avoit acquise pendant son administration. Cet Intendant a eu des ennemis, & même en a encore dans la colonie, parce que l'homme utile est presque toujours en butte à l'envie,

& la victime de l'ingratitude. Les épiceries viennent très-bien à l'île de France ; aujourd'hui les géroffiers plantés de graines, sont chargés de cloux qui ne le cèdent en rien à ceux que les Hollandais nous vendent, & dans peu les Français pourront non-seulement se passer d'eux, mais encore en vendre aux autres Nations. Les muscadiers n'ont pas aussi bien réussi, parce qu'ils sont de nature bisexe, qualité qu'on ne leur connoissoit point, de sorte qu'il ne s'en est trouvé que fort peu de femelles dans le nombre de ceux qu'on a rapportés, ce qui ne leur a pas permis de se multiplier aussi promptement que les géroffiers. Ces heureuses tentatives méritent de fixer toute l'attention des Colons ; mais il est à craindre que les Européens qui passent dans cette île, ne les fassent errer de projets en projets, en leur communiquant leurs idées systématiques, & qu'ils n'abandonnent le café, pour planter du coton, qu'ils arracheront ensuite pour planter la canne à sucre, le blé, le maïs

ou le manioc. D'ailleurs, ce qui nuira toujours aux progrès de la culture, c'est qu'aucun Européen n'y passe dans le dessein de s'y fixer; on y va pour trois ou quatre ans, pendant lesquels on cherche à s'enrichir, en exposant le peu d'argent qu'on y porte sur les vaisseaux qui vont acheter des hommes à Madagascar ou à Mozambique, commerce ordinairement lucratif, comme la plupart de ceux qui avilissent la Nature.

L'habitant n'emploie jamais ses bénéfices à l'amélioration des terres; les esclaves ne travaillent que nonchalamment; que peut-on attendre d'un malheureux qu'on force à grands coups de fouets de rapporter l'intérêt de ce qu'il coûte? J'ai connu des maîtres humains & compatissans, qui ne les maltraitant point, adouciissoient leur servitude, mais ils sont en très-petit nombre. Les autres exercent sur leurs Nègres une tyrannie cruelle & révoltante. L'esclave après avoir travaillé toute la journée, se voit obligé de chercher sa nourriture dans les bois, & ne

vit que de racines malfaisantes. Ils meurent de misère & de mauvais traitement , sans exciter le moindre sentiment de commisération ; aussi ne laissent-ils pas échapper l'occasion de briser leurs fers , pour aller chercher dans les forêts l'indépendance & la misère.

Toutes les ressources de l'industrie ne peuvent rien sur l'île de France , elle sera toujours ingrate envers ceux qui l'habitent ; ils ne parviendront jamais à s'y procurer une vie commode ; car sans compter les ravages produits par les ouragans , ils ont encore à lutter contre des légions de rats & d'oiseaux destructeurs ; le tarin & le gros bec de Java qu'on avoit d'abord apportés comme des espèces curieuses , & que l'on conservoit précieusement dans des cages , se sont aujourd'hui tellement multipliés , qu'ils dévorent presque toutes les récoltes. Pour les écarter des champs enfemencés , on est obligé d'y mettre plusieurs noirs en sentinelle , qui ne cessent de crier & de frapper

des mains. Les rats y sont en si grande quantité, que souvent ils dévorent un champ de maïs dans une seule nuit; ils mangent aussi les fruits, & détruisent les jeunes arbres par leurs racines. Ce fut, dit-on, la cause pour laquelle les Hollandais abandonnèrent cette île.

Ces animaux pernicious ont fixé l'attention du Gouvernement; chaque habitant est obligé d'en détruire une certaine quantité suivant le nombre de noirs qu'il possède, & d'envoyer au bureau de la Police les têtes des oiseaux & les queues des rats qu'il a tués. Mais toutes ces précautions sont inutiles. Il est impossible qu'on parvienne à s'en délivrer, à moins que de gros oiseaux de proie & des détachemens de soldats ne conspirent en même-tems contre eux; c'est de cette manière qu'on détruisit autrefois les sauterelles, dont le nombre étoit si prodigieux, que lorsqu'un nuage de ces insectes se reposoit sur un champ de riz, de blé ou de maïs, il n'en restoit aucune trace. Les martins, es-

pèces de merles apportés de l'Inde, firent leur nourriture de cet insecte, & le Gouvernement acheva de les détruire ; mais l'homme qui n'envifage que le mal présent, s'est lassé de voir son bienfaiteur ; & malgré toutes les défenses, on tue tous les jours beaucoup de martins.

L'île de France fût & sera toujours funeste aux établissemens que les Français auront dans l'Inde. On croit qu'elle est le centre de leur commerce, & que les troupes qu'on y entrepose peuvent en tems de guerre donner un prompt secours à nos comptoirs ; mais on fait qu'il faut quatre mois pour porter les nouvelles & les ordres à l'île de France : quelque diligence qu'on mette dans les opérations antérieures à l'embarquement, il s'en écoule encore huit autres ; aussi ce n'est qu'après une année que toutes les escadres envoyées dans l'Inde, sont parvenues à leur destination. Les Anglais au contraire ont les nouvelles en soixante - dix jours ; maîtres de l'Inde, ils s'y trouvent avec des

forces considérables , & chassent entièrement les Français avant même qu'on soit instruit de la guerre à l'île de France. Pour se soutenir dans cette riche contrée , il faut nécessairement un port à la côte de Malabar , d'où nos escadres puissent observer en tout tems celles des ennemis : on fait que deux fois on n'a dû la perte de Pondichéry qu'à l'abandon des escadres qui quittèrent la côte de Coromandel pour revenir à l'île de France.

Si l'on avoit entretenu dans l'Inde les troupes qu'on a jusqu'à ce jour envoyées dans cette île , quoique mieux nourries & mieux habillées , elles auroient infiniment moins coûté ; d'ailleurs elles s'y seroient trouvé portées & acimatées dans les momens utiles ; & si avec leur secours les Français n'avoient pas fait des conquêtes , du moins auroient-elles pu conserver leurs établissemens , & faire respecter leur pavillon. Je sens bien que l'Officier chargé de commander à l'île de France , prétendra toujours qu'il est essentiel

d'y laisser des troupes nombreuses en cas de rupture prochaine : il est de sa grandeur d'avoir beaucoup d'hommes sous son commandement ; mais en servant son orgueil , ils deviennent inutiles à leur patrie. Ce n'est pas qu'on doive abandonner cette île : en tems de paix , elle peut servir de magasin à toutes les Nations européennes que le commerce attire dans l'Inde. Mais que d'abus n'y auroit-il pas à réformer avant que le Roi puisse en retirer quelque profit ? Pour y parvenir , il faudroit changer entièrement la forme de l'administration.

Quoique l'île de France n'occupe qu'un point sur la terre , elle est le monument le plus remarquable des bouleversemens que le globe a essuyés. Tout ce qui la compose est mêlé de fer ; tout a passé par les flammes ; on y trouve même la bouche d'un volcan éteint , & plusieurs grottes profondes.

Le climat est doux , tempéré , fort égal ; point de reptiles venimeux ; on n'y connoît
d'animal

d'animal malfaisant que le scorpion & le cent-pied, ou scolopendre.

Cette île étoit autrefois très-saine; mais depuis qu'on a remué les terres, on y est sujet à la fièvre. Outre cela [comme l'a très-bien observé M. de Cossigni dans son *Traité de l'Indigoterie*] les eaux de rivière contiennent beaucoup de mucilage par la décomposition des végétaux qui y tombent; ce qui produit des obstructions, des flux de sang & des dyssenteries dont on ne guérit qu'avec peine.

L'île de France doit la plupart de ses productions végétales à des voyageurs zélés qui les ont apportées de l'Inde, de la Chine, du cap de Bonne-Espérance & d'Europe. Les bœufs, de même que la plupart des oiseaux, viennent de Madagascar, & les chevaux de l'île de Bourbon & du Cap. La côte est fort poissonneuse; elle fournit quantité de coquillages, de madrépores & même du corail: les légumes y sont bons, le cochon excellent; les petits pois & les artichaux valent ceux

de France. On commence à y cultiver des pommes de terre qu'on a rapportées du Cap; les patates y sont très-communes : dans certains endroits, les troupeaux réussissent bien & sont d'un grand revenu; mais comme on n'envoie à la boucherie que les bœufs malades ou morts d'accident, les habitans du port ne mangent que de mauvaise viande.

La nourriture des noirs est le maïs, le manioc, les patates, les cambars & les racines de songe. Les fruits les plus communs sont les différentes espèces de bananes, l'ananas, la goyave, la jam-rosade & la mangue; on y trouve aussi des pêches & des pommes; mais outre qu'elles n'y sont pas communes, elles ne valent pas celles d'Europe à beaucoup près. Certains quartiers produisent encore des raisins & des fraises.

On commence à recueillir quelques autres bons fruits, graces aux soins de quelques zélés cultivateurs, sur-tout de M. Céré, Directeur du Jardin du Roi, qui a distribué

dans toute l'île des graines de Litchi, de Longane, de Wampi, d'Avocat, d'Evi ou fruit de Cythère, de Rima ou fruit à pain, de cacao, de gérofle & de muscade, de Ravenfara, de fandal, &c. M. de Cossigni qui possède le plus beau jardin de la colonie, s'est encore empressé de multiplier & de partager avec les habitans les plantes rares & précieuses qu'il a fait venir à grands frais d'Europe, du Cap, de Batavia, de la Chine & de l'Inde.

Quant aux bois, celui d'ébene est très-commun ; on en trouve même plusieurs espèces, telles que la noire, la blanche, & la marbrée. M. *Linné* fils vient de déterminer le genre de cet arbre qui n'étoit point connu, & il en fait des *diospiros*. Dans le tems que nous faisons le commerce de la Chine, le bois d'ébene formoit un objet d'exportation : parmi les autres différentes espèces de bois, on n'en trouve aucune propre à la construction. Les bois de l'île de France en général sont tous trop lourds & tra-

vailent fans cesse ; celui de Takamaka , le seul qu'on puisse employer dans les cas urgens , donne une résine dont on se sert en médecine , connue sous le nom de *Takamaque*. Le bois de canelle est celui qu'on emploie le plus généralement en menuiserie : il est bien marbré , mais il contracte une odeur fétide plusieurs mois après qu'on l'a travaillé ; les bois de natte , de pomme & de Takamaka , servent ordinairement pour les pièces de charpente. M. Aché vient d'en trouver un très-beau qu'on a pris pour une espèce de bois de rose , mais il ne l'est point.

L'île de France est très-fertile en gibier ; on y trouve des pintades en quantité , des perdrix communes & des pintadées , des tourterelles , des corbigos , deux espèces de lièvres qui ne ressemblent point à ceux d'Europe : la première espèce petite , tient autant du lapin que du lièvre ; elle ne terre point , son corps est alongé , ses oreilles courtes & sa chair blanche. L'autre est plus grande ,

mais moins que celle d'Europe ; ses oreilles sont moins longues , son poil est lisse & court ; d'ailleurs elle est très-distinguée par une tache noire & triangulaire qu'elle porte derrière la tête. Les cerfs commencent à ne plus y être si communs ; pour en empêcher la destruction totale, le Gouvernement s'est vu forcé de rendre une ordonnance qui soumet à l'amende tous ceux qui seront convaincus d'en avoir tué.

De l'Isle de Bourbon.

L'ISLE de Bourbon est préférable à l'île de France, soit par son étendue, soit par ses productions : ses premiers habitans vivoient dans une simplicité qui tenoit de l'état de nature ; placés sous un ciel serein où l'on n'avoit jamais connu les maladies, ils s'occupoient à la culture du café, du blé & de l'indigo ; le débit de ces denrées & l'accroissement de leurs troupeaux suffisoient à leur ambition. La présence des Eu-

ropéens n'avoit pas encore étendu la sphère de leurs jouissances, ni les limites de leurs desirs ; mais bientôt ils pénétrèrent dans cette contrée avec quantité d'esclaves : il fallut défricher les montagnes pour satisfaire leur cupidité ; les éruptions réitérées du volcan, embràsèrent une partie de l'île : l'air ne fut plus le même, les maladies s'y naturalisèrent & firent des progrès rapides. On envoya les enfans à Paris pour y faire leurs études ; ils rapportèrent dans leur patrie les vices de la capitale ; la somme des besoins s'étendit en raison de la diminution des richesses ; l'agriculture fut abandonnée à des esclaves, & regardée comme un foin vil & méprisable dont le propriétaire auroit rougi de se charger, de manière qu'aujourd'hui cette île à peu de chose près, est au niveau de l'île de France.

Bientôt les productions du sol ne suffiront plus à la subsistance des habitans, & dans les émigrations prochaines & inévitables, les *Séchelles* ne peuvent manquer de

devenir une ressource; ces îles méritent en effet l'attention du Gouvernement; leur position avantageuse pour les vaisseaux qui vont dans l'Inde, la bonté de leur terroir, leurs différens ports, où l'on n'a jamais éprouvé de coups de vent, tout doit les faire préférer aux îles de France & de Bourbon.

L'île de Bourbon n'a point de port; on dit qu'il seroit possible d'en faire deux, l'un à la rivière *Dabord*, & l'autre dans le grand étang du quartier S. Paul; mais je pense qu'on ne doit jamais l'entreprendre.

Les productions sont à-peu-près les mêmes que celles de l'île de France; le café sur-tout est délicieux, on le distingue difficilement de celui de Moka; on en faisoit une exportation considérable, mais l'ouragan de 1772 détruisit toutes les cafeteries; alors on changea cette culture en celle du blé & du maïs qu'on verse dans les magasins du Roi; mais si le Roi retire les troupes de l'île de France, les habitans deviendront misérables.

376 VOYAGE AUX INDES, &c.

On voit par ce que je viens de dire, que ces deux entrepôts ne subsistent qu'aux dépens du commerce de l'Inde, & au détriment des finances du royaume.

Fin du Tome II.

3
o
d
to

